COLOMBEL
ET
VOLONTAI

96 Gravures

LE PELERINAGE

de deux Soeurs

COLOMBELLE ET VOLONTAIRETTE

vers leur Bien aimé dans la Cité de Jerusalem

mis au jour

PAR

BOETIUS A BOLSWERT

A LIEGE
et se vend à LILLE
Chez Jacquez libre
Sur la petite place

AVERTISSEMENT

En forme d'Epitre Dédicatoire aux jeunes Demoiſelles.

TRÉS-VERTUEUSES DEMOISELLES,

L'ouvrage qu'on vous adreſſe de nouveau vous appartient ſi légitimement, que ce ſeroit commettre un vol, que d'en faire hommage à tout autre objet. Le deſſein de ſon premier Auteur n'a été que de vous occuper avec autant d'utilité que d'agrément, & le Traducteur François ne s'eſt pas écarté de cette fin. On ne pourroit qu'être taxé d'injuſtice, ſi

dans cette nouvelle édition, plus pure & plus chatiée que les précédentes, il étoit pour ainſi dire arraché de vos mains, & ſouſtrait de vos auſpices.

Les ſentimens qui y ſont répandus & qui y naiſſent du ſujet, ſont ſi conformes aux vertus qui ſont l'ornement de votre ſexe; & les avantures qui y ſont ménagées à propos, repréſentent ſi vivement les occaſions qui naiſſent ſur vos pas, qu'on ne peut expoſer à vos yeux un tableau plus touchant, des vices qui vous deſhonorent, & des vertus qui établiſſent votre réputation.

La converſation énergique des deux ſœurs qui en ſont les ſujets, n'eſt pas moins réjouïſ-

ſante qu'inſtructive; & quoiqu'elle ne ſoit qu'une peinture du pélerinage qui conduit à la vie future, elle ne laiſſe pas de renfermer des avis & des exemples ſalutaires, pour ſe conduire avec honneur dans celle-ci. Elle eſt en un mot, un tiſſu précieux des vertus morales & Chrétiennes, dont la pratique rend juſte devant Dieu, & irréprochable aux yeux des hommes. *Volontairette* & *Colombelle* ſont ces deux ſœurs qui repréſentent d'après nature la bonne & la mauvaiſe conduite de votre ſexe. *Volontairette* ayant toujours mépriſé de ſuivre des ſages conſeils pour ſe conduire à ſa guiſe, & n'ayant jamais fait de cas des corrections ſalutai-

res, s'eſt trouvée réduite à une extrême miſére ; tandis que *Colombelle*, fidelle aux inſpirations de la grace, eſt parvenuë au faîte de la félicité. Faſſe le Ciel ! que celles de vous, mes Demoiſelles, qui liront cet ouvrage, imitent ſans ſe rebuter la docilité de *Colombelle*, & rejettent avec ſoin l'inattention & l'entêtement de ſa ſœur.

Adieu.

LE PÉLERINAGE DE DEUX SŒURS COLOMBELLE ET VOLONTAIRETTE,

Vers leur BIEN-AIMÉ dans la Cité de Jeruſalem.

CHAPITRE I.

Colombelle *eſt fidelle à écouter & à ſuivre la voix de ſon amant*; Volontairette *au contraire ne s'occupe qu'à prendre ſes aiſes.*

COlombelle. Ecoutez-moi, ma chere ſœur, je veux vous conter l'avanture que j'ai euë cette

nuit. Je dormois, à la vérité; mais mon esprit veilloit: & j'ai entendu la voix de mon amant, qui me parloit en ces termes: *Ouvrez-moi, je vous prie, ma sœur, ma bien-aimée, ma tourterelle, ma belle, ma chaste; car ma tête est couverte de rosée; ma chevelure est mouillée de l'air humide de la nuit. Je me hâte de vous préparer la place. Eveillez-vous, si vous m'aimez, levez-vous vite, & lavez-vous, pour me suivre dans ma Cité de Jerusalem, où est mon Palais précieux par l'or qui y brille de toutes parts.* A de si tendres expressions, mon ame a été remplie de joie & de douceur: & ayant ouvert ma porte, j'ai cherché mon amant: ne le trouvant pas, je l'ai appellé sans qu'il m'ait répondu, car il s'étoit retiré, croyant que je le suivois de près: & cependant il m'a fait présent de certaines confitures pour me fortifier dans le chemin. Eh bien, ma chere sœur, comprenez-vous ce que je vous raconte?

Volontairette. Oui, ma ſœur, j'entens certainement ce que vous dites. En faites vous donc tant de cas, que vous interrompiez votre ſommeil? Il m'a appellée avec le même empreſſement. J'ai auſſi les confitures qu'il m'a données; mais malgré cela, je ne puis me réſoudre à me priver des douceurs du ſommeil, & à me lever ſi matin. Je vous avouë, que je ſuis ſurpriſe que cet amant nous appelle, nous aime & nous careſſe toutes deux: ce pourroit bien être un eſprit particulier, qui vient d'un pays étranger, où il eſt permis d'avoir deux maîtreſſes tout à la fois.

Colombelle. C'eſt ſans doute un amant extraordinaire: & nous ſommes heureuſes qu'il vienne de ſi loin, pour jetter les yeux ſur deux pauvres filles, qu'il veut élever à un ſi noble état. Qu'en penſerons-nous, ma chere ſœur? Ne voudroit-il pas rappeller l'ancien uſage, qui autoriſa Jacob à épouſer les deux

ſœurs? Mais qu'importe, nous ne devons pas nous en inquiéter. Il ne s'agit que de nous hâter de le ſuivre, pour répondre à notre vocation, & de chercher avec ardeur celui qui aime ſi fort nos ames. C'eſt aſſez qu'il nous ait fait entendre ſa voix, pour que nous devions la ſuivre ſans balancer. Peut-être qu'elle gardera un éternel ſilence. Ne perdons pas une occaſion ſi importante à notre félicité. Suivons-le donc ſans plus tarder, & partons tout à l'heure, pour nous trouver au point du jour au bord de la riviere, où nous nous laverons ſelon ſes deſirs. Il eſt ſi propre & ſi net lui-même, que nous ne pouvons nous préſenter à lui ſales & mal-propres. D'ailleurs, il eſt honteux de croupir ſi long-temps dans le lit, & de ſe lever ſi tard. En vérité il n'eſt pas poſſible de concilier la qualité d'honnêtes filles avec la pareſſe.

Volontairette. Quelle honte peut-on trouver en cela, ma ſœur, puiſ-

que perſonne n'en eſt informé? Au reſte, il eſt ſi matin qu'il n'eſt pas néceſſaire de nous preſſer tant, il ſera temps après-midi, & nous pouvons encore jouir du plaiſir du lit, & y profiter de la douce fraîcheur de la matinée.

Colombelle. Comment donc, ma chere ſœur, pouvons-nous mieux goûter le plaiſir de la matinée qu'en nous mettant en état de travailler? Levez-vous, & vous le goûterez. Peut-être aurons nous après-midi des affaires preſſantes, qui nous obligeront de nous fatiguer pour en venir à bout. Il vaut mieux commencer de bonne heure que de s'expoſer à manquer de temps.

Volontairette. Ah! laiſſez-moi, je voudrois bien dormir encore. Cependant je vais me lever puiſque vous le ſouhaitez. Je vous accompagnerai même de peur que vous ne vous égariez dans les campagnes. Accordez-moi ſeulement le temps de m'habiller, & ayez ſoin

de préparer le déjeûné, car je commence à avoir faim.

Colombelle. Je ris de l'envie que vous avez de déjeûner ſi matin, je la regarde néanmoins comme un ſigne que votre eſprit commence à s'éveiller.

Volontairette. Je ne ſçais ce que je dois faire. Il me ſembloit que j'étois éveillée, & cependant je tombe de ſommeil. En vérité il eſt pénible & dangereux de marcher dans l'obſcurité.

Colombelle. Ne trouvez-vous pas, ma ſœur, que le jour eſt bien agréable, & que ceux qui jouïſſent toujours de la lumiere ſont heureux? Voyez, nous voilà déjà au bord de la riviere. Baignez-vous & lavez-vous comme je vais faire.

Volontairette. C'eſt donc ici la riviere? Ha! je m'en vais me baigner & me laver comme une jeune canne. Je trouve l'eau ſi froide. Je tremble, & tout mon corps friſſonne. Dites-moi, ma ſœur, d'où vient

que cette eau eſt ſi claire & combien de temps elle coulera?

Colombelle. Elle coulera toujours, car elle prend ſa ſource aux montagnes de Rome; & elle ſe rend à Jeruſalem.

Volontairette. C'eſt en vérité une grande bénédiction pour ce pays, & l'Italie a des graces à rendre à Dieu pour un ſi grand bienfait.

Colombelle. J'en conviens avec vous, ma ſœur; mais ne nous écartons pas de cette riviere, ſi nous voulons ſuivre le bon chemin pour arriver à Jeruſalem, où je vous puis aſſurer que nous trouverons une meilleure eau, qui coule de ſes fontaines.

Volontairette. Oui, je vous aſſure que ſi j'y arrive, j'en boirai à longs traits, & me ſervirai des baſſins d'où elle ſort, comme des plus beaux miroirs.

Colombelle. Le ferez-vous? Dieu le veuille, ma ſœur; je ſuis nette à préſent. Vous êtes vous bien lavée?

Volontairette. Oui vraiment. Je ſuis claire & nette comme une perle.

Colombelle. Dieu en ſoit loué. C'eſt un grand plaiſir d'être pur & net. Il eſt bien difficile de comprendre l'avantage d'une vraie pureté ſans en avoir l'expérience. Il n'eſt pas étonnant que les honnêtes gens aient tant d'horreur pour la ſaleté, qui eſt un vice abominable. Comment avec nos viſages ſales & craſſeux, avons-nous oſé paroître en préſence de notre bien-aimé, lui qui eſt ſi pur & ſouverainement beau ? Que pouvoit-il penſer, voyant nos pieds, nos levres & nos mains ſi ſales ? Qu'y avoit-il en nous qui pût attirer ſes regards attentifs & amoureux ? Ou plûtôt que n'avions-nous pas qui ne fût capable de le rebuter ? Nous avons même eu la ſimplicité de penſer que nous pourrions cacher les diſgraces de nos yeux ſous un voile de ſoie clair & leger. Fi donc de la ſaleté ! c'eſt

la peſte des yeux. Notre amant a eu bien de la bonté de nous ordonner de nous laver & nous nettoyer : il eſt heureux pour nous que nous voyant ſi ſales il ne ſe ſoit pas rebuté, & ne nous ait pas abandonnées. Quelle honte pour nous ! Falloit-il donc attendre qu'il nous le commandât ? En vérité j'en rougis ; car enfin les jeunes filles doivent être pures & nettes en tout temps. Il falloit que notre pauvre eſprit fut éclipſé par d'épaiſſes ténébres. Ne ſemble-t-il pas que nous ayons vécu juſqu'à préſent dans une entiere inſenſibilité de nos devoirs ? O noble pureté ! Que vous êtes agréable à ceux qui vous cultivent, & même reſpectable à ceux qui ne vous aiment pas ! O amant pur & chaſte, que nous vous ſommes obligées de vos ſages conſeils ! Quelle reconnoiſſance ne vous devons-nous pas pour ne nous avoir pas abandonnées malgré notre ſaleté, & pour nous avoir inſpiré des ſoins amou-

reux pour la charmante pureté, dont nous jouïſſons ? Comment vos yeux ſi purs pouvoient-ils ſouffrir notre impureté ? O cher amant ! pardonnez-nous cette pareſſe criminelle, qui nous tenoit endormies dans une funeſte léthargie ſur nos devoirs, de laquelle vous avez eu la charité de nous réveiller. O la tendre affection que vous nous avez témoignée ! O le grand bien que nous en avons reçu ! Quelles douceurs ne répandez-vous pas dans mon cœur, ô bonté inconcevable ! qui m'embraſez d'amour, & qui me faites goûter combien il eſt charmant de vous ſuivre en toute pureté, & de ne chercher que vous. Oui, mon bien-aimé, l'eſpérance de mon ame ! les douces larmes de mes yeux, & les deſirs enflammés de mon cœur vous cherchent & vous ſuivent. Vous êtes leur centre & leur motif. Allons, ma chere ſœur, réjouïſſons-nous de ce grand bonheur ; & pour faire

honneur à ſes préſents, goûtons de ces douces confitures pour nous encourager à le ſuivre avec diligence & ſans nous laſſer.

SENS SPIRITUEL
DU PREMIER CHAPITRE.

Ces deux ſœurs ſont le ſymbole des pécheurs, qui endormis pour ainſi dire dans leurs crimes, ſont éveillés par la grace de Jeſus-Chriſt, qui leur inſpire de ſe laver dans le bain de la Confeſſion, & dans les larmes de la Pénitence. Colombelle *répond à ces inſpirations ſalutaires, & les met à profit, dès le matin de ſa vie, qui n'eſt autre que ſa jeuneſſe. Mais* Volontairette *inſenſible à la voix de la grace, n'en eſt ni émuë, ni touchée, & s'endort, pour ainſi dire, dans une nonchalence criminelle de ſes devoirs. Elles reçoivent toutes deux, ſous le ſymbole des confitures, la grace que* Colombelle *ſe met d'abord en état de faire valior, tandis que ſa ſœur lui fait*

la ſourde oreille, demeure dans l'inaction, ou ſi elle en ſort, ce n'eſt que pour pratiquer des vertus morales, ſans les animer par un motif Chrétien.

CHAPITRE II.

La tendre Colombelle *brûle d'amour pour ſon amant, & l'inſenſible* Volontairette *eſt tiéde & pareſſeuſe.*

Colombelle. Vite, ma ſœur, habillons-nous. Couvrons-nous de nos manteaux de cuir, de nos chapeaux, & prenons en main nos bourdons pour continuer notre pélerinage. Hâtons-nous de ſuivre notre amant, qui a pris les devants. Voilà déjà l'aube du jour qui nous annonce le Soleil. Peut-on conſidérer ſa beauté ſans en être charmé? Examinez à préſent ce bel aſtre, qui chaſſe les ténébres, & qui réjouit toute la nature par la douceur de ſes rayons. Mon Dieu, que ces fleurs & ces herbes rendent une bonne odeur, & qu'elles ſont agréables à voir!

Volontairette. Vous avez raiſon,

ma ſœur, elles ſont douces comme des figues. Non, non, je me trompe, elles ſentent le muſc, ou du moins la muſcade.

Colombelle. Ah! ma ſœur, ne vous moquez pas. Il ne faut ni railler ſur les ouvrages de l'auteur de la nature, ni en parler avec dédain, & ſans reſpect.

Faites attention, je vous prie, aux ramages divers de ces petits oiſeaux, qui ſemblent louer leur Créateur par leur gazouillement, nous donnant un exemple touchant, auquel nous ſommes inſenſibles. Profitons, ma chere ſœur, de cet exemple. Louons Dieu d'une maniere d'autant plus digne de ſa grandeur, que nous ſommes douées de la raiſon, dont ces petits animaux ſont privés; & prions-le qu'il nous conduiſe dans la carriere que nous avons à fournir. Ne doutant pas des promeſſes de notre amant, nous devons ſuivre notre entrepriſe, ſi nous voulons lui plai-

re, & éviter l'abyſme des diſgraces, où notre peu de courage nous précipiteroit ſans reſſource. Or, nous n'avons aucun lieu de douter qu'il ne ſoit fidele à la parole qu'il nous a donnée. Il n'eut certainement pas pris la peine de nous rechercher, ſi nous n'étions l'objet de ſon amour. Son cœur tendre & ſincere eſt la ſeule caution que nous puiſſions demander de ſes promeſſes.

Volontairette. Etes-vous ſi innocente de croire tout ce qu'on vous dit? Pour moi je me moque de tout cela; j'ai expérimenté que bien de gens ſe vantent, ſe louent, & mettent en avant un pouvoir chimérique ſans bornes, pour ſéduire notre ſexe foible & ſans expérience. Ils nous prodiguent des louanges, comme ſi nous étions des Divinités. Proſternés à nos genoux, ils cherchent à nous amuſer par des diſcours étudiés. Ces vers galants, les chanſons paſſionnées, les lettres

amoureuſes, & tous les préſens qu'ils ſemblent nous offrir avec candeur, ne ſont que des piéges ſubtils & délicats qu'ils tendent à notre vertu. Ils donnent des bals, des cadeaux, des comédies pour nous enyvrer des plaiſirs capables de corrompre notre innocence. Les portraits qu'ils gardent avec ſoin, ſont des ſignes qui leur font plûtôt méditer la ruine de notre honneur qu'eſtimer & reſpecter nos perſonnes. Nos couleurs dont ils ſe parent, ſont à la fin des preuves de notre défaite, & des marques parlantes de leur victoire. A voir les mouvemens ſéduiſans de leurs yeux, leurs plaintes, leurs gémiſſemens & leurs larmes, on diroit que leurs cœurs ſont ſinceres & leurs démarches déſinterreſſées; & ſi nous ſommes crédules; que dis-je? ſi même nous les écoutons, nous ne pouvons que tomber dans leurs lacets, & creuſer le tombeau de notre vertu.

Mais à bon chat, bon rat; pour moi j'affecte de les écouter avec complaiſance. N'ayant rien de mieux pour paſſer le temps, je prête indifféremment l'oreille, & aux nouvelles de la Ville qu'ils me débitent, & aux déclarations paſſionnées qu'ils me font. Je ris, j'ai du plaiſir, & la converſation ſe termine enfin par une promenade en caroſſe avec une collation au bout, où le vin & le ſuccre ne ſont pas épargnés.

S'il en eſt pluſieurs qui s'aviſent de m'entretenir de leur amour, mon plaiſir augmente à meſure que mes ſoupirans ſe multiplient, je leur donne à chacun une place dans mon cœur, dans le temps même que je leur en ferme l'entrée. Cela les ſatisfait, & ils s'efforcent à l'envi de me plaire. Comme je ne goûte que des plaiſirs purs, je ne ſuis pas expoſée aux dégoûts & aux amertumes, qui aſſaiſonnent les plaiſirs groſſiers. Il m'en coute peu pour

me plaire & pour les contenter. C'eſt ainſi que je me propoſe de me divertir pendant que je ſerai fille ; mais quand je ſerai mariée, je conte bien prendre autrement mes aiſes & mes plaiſirs. On ne m'éveillera pas ſi matin que vous avez fait. Mon mari m'aimera & me careſſera ſans ceſſe ; mes domeſtiques me ſerviront avec un zèle reſpectueux ; en un mot voici le ſyſtême de plaiſir que je me forme. Je m'éveillerai le matin uniquement pour prendre un bouillon, que j'aurai ordonné le ſoir, & je me rendormirai juſqu'à midi. Alors me levant & m'habillant, je me diſpoſerai à dîner au plûtôt pour m'aller promener, ou rendre viſite à mes amis, ſans m'embarraſſer des ſoins du ménage. Et ſi je veux me régaler avec eux dans ma maiſon, je profiterai de l'abſence de mon époux, qui pourroit peut-être prendre ombrage de cette petite galanterie. Voilà une partie de mon ſyſtême pour l'a-

venir. Quant à préſent, je continuerai de recevoir de la maniere que je vous ai dit, tous ceux qui voudront m'en conter. Ils me divertiront, & je paſſerai pour une Demoiſelle agréable, & pour une fille galante.

Colombelle. En vérité, ma ſœur, croyez-vous qu'une conduite ſi coquette convienne à une fille d'honneur? Ignorez-vous que ces manieres en ſcandaliſant le monde, ſont capables d'apporter du retardement à notre mariage? Ne remarquez-vous pas que beaucoup de jeunes hommes ne cherchent qu'à ſe divertir en votre compagnie aux dépens des louanges qu'ils vous donnent? Peu leur importe que vous les adoptiés, pourvu que vous leur permettiés de vous les donner; & s'ils font tant que de vous parler de mariage, ce n'eſt que pour vous jouer. Un homme véritablement ſage, mépriſera toujours une fille qui reçoit des préſens, & qui converſe

avec familiarité. En effet, peut-on ſouhaiter d'épouſer une fille de ce caractére ? Félicitez-vous de ce que malgré une conduite ſi dérangée, notre fidele amant vous aime avec tant de tendreſſe. Bien différent de ceux dont vous venez de m'entretenir, qui cherchant à amuſer les filles, abuſent de leur ſimplicité, & trompent leur innocence; ou comme quelques autres, qui en ſe mariant, n'épouſent que la dot, & répudient la perſonne dans leur cœur; quoiqu'ils la retiennent dans leur ménage, pour en avoir le ſoin & l'embarras.

Notre amant dont nous connoiſſons les richeſſes & le pouvoir, ne peut nous rechercher que par pur amour, & ſans eſpérer aucun avantage de deux filles comme nous, qui iſſuës d'une condition baſſe & indigente, ne poſſédons rien qui puiſſe le rendre heureux. Combien voyons-nous de ces maris qui ayant long-temps joué le rolle d'amant,

ont

ont épuiſé toutes leurs douceurs auprès de leurs maîtreſſes, & n'ont plus pour elles que des manieres dures, dès qu'elles ſont leurs femmes. Leurs promeſſes, leurs ſermens, leurs complaiſances, tout enfin s'évanouït avec le nom de maîtreſſe. La plûpart des filles ſçavent que je dis vrai; mais écoutant les hommes avec trop de crédulité, & faute d'éprouver leur ſincérité & leur candeur, elles trouvent le tombeau de leur félicité dans un état où elles eſpéroient la voir naître. Ne craignons rien d'approchant de notre amant tendre & ſincere, ma chere ſœur; ſa réputation ſolidement établie, ſa probité généralement reconnuë, ſont les cautions de ſes promeſſes & de notre félicité. Ce n'eſt que par un effet de ſa pure bonté & de ſon amour, exempt de ſupercherie & d'inconſtance, qu'il s'eſt donné tant de mouvemens pour nous rechercher, & tacher de nous unir à lui par des

nœuds auſſi tendres que durables.

Volontairette. Il ſe peut bien qu'il a eu des bontés pour nous; il me ſemble même qu'elles ſont aſſez grandes; & ſi quelque choſe étoit capable de fixer mon eſpérance en ſes promeſſes, ce ſeroit l'eſtime qu'on fait de lui. Je vous avouë néanmoins que quand j'y fais réfléxion, je doute que tout ce qu'on en dit ſoit vrai. Je ne puis me réſoudre à croire, que quand je le verrai; car enfin tandis qu'il a converſé avec nous, il étoit d'auſſi baſſe condition que Joſeph le Charpentier, & Pierre le Pêcheur, avec leſquels il étoit uni & familier. Et pluſieurs de ceux qui l'ont vû n'en ont pas fait grand cas.

Colombelle. Ne doutez pas, ma chere ſœur, de la ſincérité de notre amant. Il ne ſe vante de rien, dont Pierre que vous venez de citer, ne rende un fidele témoignage. Qu'avons-nous à deſirer ſur ſon pouvoir & ſur la nobleſſe de ſon extraction,

que les preuves qu'il en donne? Et s'il a voulu ſe révéler à nous dans une condition ſi baſſe, ce n'a été que pour s'abbaiſſer juſqu'à la nôtre. Nous devons en être perſuadées. Croyons-le donc ſans le voir, puiſque quand nous le verrons il ne ſera plus temps de le croire. Sur cette aſſurance, & ſur ſa parole qu'il ne donne jamais en vain, nous pouvons eſpérer de nous unir à lui, lorſque par une diligence conforme à notre vocation & avec les ſecours qu'il nous donne, nous ſerons arrivées au terme de notre pélerinage. Les confitures qu'il nous a données, ne ſont-elles pas un avant-goût des douceurs qu'il nous réſerve?

Volontairette. Finiſſez, je vous prie, vos diſcours ennuyeux, penſons à déjeûner; & peut-être après cela je comprendrai mieux ce que vous dites; car je n'y entends maintenant rien du tout. D'ailleurs, ne voyant pas cet amant, que vous di-

tes être venu de ſi loin, & dont vous racontez tant de merveilles: que puis-je en croire, ſans vouloir déviner.

Colombelle. Quoi donc, ma chere ſœur? Eſt-il poſſible que vous preniez ſi peu à cœur une affaire qui eſt pour nous de la derniere importance? Il a un ſi grand amour pour nous; il nous a recherchées avec tant de bonté, que nous ne pouvons payer ſon amour que par le nôtre, en allant vers lui par la même voie, qui l'a conduit juſqu'à nous. Croyez-moi, conſacrons-nous entiérement à lui; donnons-lui cœur pour cœur; il mérite infiniment plus. Quelle incivilité de ne pas aller à lui, puiſqu'il eſt venu à nous? De quelle ingratitude ne ſerions nous pas noircies, ſi nous ne l'aimions pas avec un entier déſintéreſſement, puiſqu'il nous aime ſans intérêt.

Volontairette. Eh bien, ma ſœur, ſi vous voulez que je l'aime, faites

que j'en retire quelque avantage. Vous ſçavez que c'eſt-là mon caractére, je l'aimerai s'il me fait quelque bonne condition.

Colombelle. En eſt-il de meilleure que celle d'être aimée & cherie d'un ſi puiſſant Seigneur, qui vous permet de l'aimer, & d'en jouïr à votre aiſe? Souvenez-vous, ma ſœur, qu'une magnifique récompenſe ſuivra de près votre amour, s'il eſt ſincere; & ſi ne vous occupant que de lui ſeul, vous banniſſez de votre cœur tous les autres objets qui doivent lui céder la place. Sa poſſeſſion qu'il vous offre, ne doit-elle pas vous tenir lieu de tous les avantages imaginables? Si l'amour pur & ſincere fait le vrai bonheur, pouvez-vous ne pas être heureuſe, ayant des aſſurances de celui de notre amant, dont la candeur eſt reconnuë? L'amour, la plus noble & la plus douce des paſſions, fait la félicité des hommes & de Dieu même. Il dédommage toujours

avec uſure des peines qu'il cauſe. Conſidérez bien ce que notre amant fait aujourd'hui de merveilleux à notre égard. Ne différons pas de le payer d'un amour réciproque. Il s'abaiſſe juſqu'à nous, afin de nous élever juſqu'à lui. Que dis-je? Pour nous mettre dans ſon ſein, comme dans un Océan de délices.

CHAPITRE III.

Colombelle *prémunit ſa ſœur contre les accidens de la vie, & l'exhorte à cueillir des fleurs pour en faire un bouquet à ſon amant.*

Colombelle. Il me reſte à vous dire, ma très-chere ſœur, que notre amant nous portant un amour ſingulier, eſt ſi jaloux, qu'il veut être aimé de nous uniquement. C'eſt pourquoi il a des eſpions à ſes gages, qui obſervent nos actions, nos paroles, nos penſées, & juſqu'à nos inclinations. Ils nous accompagnent d'une maniere inviſible dans ce pélerinage, pour examiner nos démarches, & lui en rendre compte. Nous avons parmi eux des amis & des ennemis. Il eſt donc de notre intérêt de nous conduire avec ſageſſe dans notre voyage, de ne

rien faire qui puiſſe lui déplaire, & qui pourroit lui être rapporté par des eſpions qui lui doivent rendre compte de notre conduite & des plus petites circonſtances. Faiſons donc d'un grand cœur tout ce que nous croirons lui être agréable; & pour être exactes aux ordres qu'il nous a donnés, évitons les ordures dont nous trouverons notre route remplie, afin que nous puiſſions paroître pures & nettes en ſa préſence, ne pouvant pas ignorer combien l'impureté déplaît à notre amant. Nous ne ſçaurions trop l'avoir en horreur, pour avoir accès dans ſon magnifique Palais.

Volontairette. Que dites-vous, ma ſœur? Eſt-il poſſible qu'il ſoit difficile? En vérité cette délicateſſe ne convient nullement à mon humeur. Il faudroit donc que j'employaſſe tout mon temps à me décraſſer, & que j'euſſe ſans ceſſe un miroir devant mes yeux, & une éponge entre les mains.

Colombelle. Conſultez les eaux claires & tranquilles de cette charmante riviere ; il ne vous en coutera rien, & non-ſeulement vous y verrez vos tâches comme dans un miroir fidele ; mais vous y trouverez encore la commodité de vous laver & de les ôter ſur le champ. Au reſte, il faut conſiderer qu'ayant un long chemin à faire, nous ne ſçaurions marcher avec aſſez de ferveur, pour arriver à Jeruſalem avant le coucher du Soleil ; car ſi la nuit nous ſurprenoit, nous ſerions expoſées à errer dans les campagnes à la merci des bêtes féroces & des voleurs, ſans pouvoir eſpérer aucun ſecours ; & qui plus eſt, nous riſquerions d'être fruſtrées à jamais de la charmante & agréable préſence du tendre amant qui nous a appellées auprès de lui. Je vous conjure donc, ma chere ſœur, de profiter de tous les momens, puiſqu'il eſt de la derniere conſéquence pour nous d'y arriver de jour ; car

la porte étant une fois fermée ne s'ouvriroit jamais plus pour nous, & nous ſerions infiniment malheureuſes de n'avoir pas profité de la lumiere pour accomplir notre vocation.

Volontairette. Mon Dieu, ma ſœur, que vous êtes ingénieuſe à vous tourmenter mal-à-propos! Ne vous inquiétez pas, nous avons du temps de reſte. Le Soleil eſt encore trop élevé pour que nous ayons à craindre les approches de la nuit. Mon humeur eſt bien oppoſée à la vôtre. Vous craignez que le temps ne ſoit trop court, & moi je le trouve ſi long, que je ne ſçais à quoi l'employer dans le voyage, qui me paroît long & pénible. Quelle néceſſité de nous hâter? Le temps nous manquera moins que la ſanté; ménageons-la, ma chere ſœur. Nous voyons encore pluſieurs voyageurs, qui ſans s'inquiéter du temps, ſe divertiſſent en chemin. Ils penſent, ſans doute,

qu'ils arriveront demain, s'ils n'arrivent pas aujourd'hui. Laiſſons donc aller devant, ceux qui ſont les plus preſſés.

Colombelle. Votre raiſonnement n'eſt pas juſte, ma chere ſœur. Notre ſalut dépendant de cette journée, il nous importe infiniment de nous hâter & de profiter du temps, afin d'arriver de bonne heure. Il n'eſt ni ſage, ni prudent de nous expoſer à l'extrême confuſion que nous cauſeroit notre retardement. Nous pourrions perdre les bonnes graces de notre amant ſi nous tombions dans la nonchalance & dans la pareſſe. Cependant, comme les préſens rendent les Dieux mêmes favorables, il ſeroit à propos de nous munir de quelque choſe qui pût lui être agréable. Vous ſçavez qu'il aime les fleurs, & qu'il en flaire la bonne odeur avec plaiſir, ce qui s'accorde parfaitement avec les noms qu'il ſe donne lui-même; car il ſe nomme

quelque fois une fleur des champs & un lis de vallée. Il a même fait un beau verger & un jardin à fleurs, preuve inconteſtable qu'elles lui plaiſent. Souvenez-vous qu'en nous appellant, il nous diſoit tendrement, *levez-vous*, *hâtez-vous mon amie*, *ma colombe*, *ma belle*, *& venez*, *car l'hiver eſt paſſé*, *la pluie a ceſſé*, *& les fleurs ſont déjà écloſes dans notre terrain.* Nous ne devons donc pas douter, qu'un bouquet préſenté d'une main amoureuſe, ne ſoit de ſon goût.

Nous devons néanmoins, ſans le perdre de vuë, donner des marques de notre amour à ſon pere, car c'eſt avec ſon conſentement que ſon fils eſt devenu amoureux de nous. Nos reſpects doivent auſſi rejaillir ſur ſa bienheureuſe mere, qui eſt la Reine de cette Cour. Eh! n'eſt-il pas d'une épouſe bien née de marquer ſes reſpects à la mere de ſon époux? Nous avons beſoin de ſes faveurs. Elle eſt miſéricordieuſe & libérale.

Il ne nous ſera pas difficile de nous la rendre propice. Elle aime la pureté, nous n'avons qu'à paroître pures en ſa préſence. Il y a encore pluſieurs Princes à cette Cour, dont il eſt important de ménager la protection. Ils ſont aſſez puiſſants auprès du Souverain pour nous procurer ſes bienfaits. Cueillons donc encore des fleurs pour les offrir aux Courtiſans de ce grand Roi, & faiſons-en des couronnes pour préſenter à la mere de notre bien-aimé. Il fera moins d'attention à ces petits préſens, qu'au cœur pur, qui les lui préſentera ; & ſa chaſte mere nous en ſçachant bon gré, nous conſervera par ſa médiation les tendres affections de notre époux, & la bienveillance de toute la Cour. Voilà, ma chere ſœur, ce que je voulois vous dire du plus grand ſérieux dont je ſois capable.

Volontairette. J'ai très-bien entendu votre diſcours, ma ſœur, j'y ai même fait aſſez d'attention, pour

prendre la réſolution d'en ſuivre les maximes. Il ne tiendra plus à moi, que nous ne continuyons notre voyage avec autant de diligence que de pureté. Je cueillerois bien des fleurs ; mais j'ai une ſi grande faim, ma ſœur : En cueillerez-vous encore long-temps ? Je ne ſçais ſi j'ai pris aſſez de viande. Eſt-elle bien cuite ? Faut-il la manger ſans ſel & ſans moutarde ? Je crains que notre vinaigre ne ſoit éventé. Il ne ſera pas mal de faire quelque ragoût. Allons donc, ma ſœur, vous amuſerez-vous toujours à cueillir des fleurs ? Pour moi je ne ſçais pas bien la quantité que j'en ai cueillie. Je crois pourtant que j'en ai aſſez. Regardez, ma ſœur, j'en trouve une quantité de bleuës. Que cette couleur me plaît ! qu'elle eſt belle !

Colombelle. Je l'ai remarqué comme vous, qu'il y en a beaucoup de bleuës ; mais il faut faire plus d'attention à la bonne odeur qu'à la

belle couleur, nous devons même former nos bouquets de toutes les eſpéces que nous trouverons ſur notre route. Hé ! mon Dieu, celles que vous avez cueillies ſont auſſi ternies & auſſi ſales que ſi on les avoit foulées aux pieds ! Je ſuis ſûre qu'elles ne ſont pas dignes d'être préſentées à notre bien-aimé, qui aime la netteté en toutes choſes. Les plus belles fleurs croiſſent ordinairement dans les chemins étroits & peu fréquentés. Ce qui nous enſeigne qu'on ne ſçauroit être trop réſervé quand on converſe dans le monde.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Les Eſpions dont il eſt fait mention dans ce Chapitre, ſont les bons & les mauvais Anges, les premiers pour nous ſéduire, & les derniers pour nous empêcher de tomber. L'impureté repréſente le péché qui ſouille l'ame. Par la clarté du jour, on doit entendre la vie

préſente. Par les portes fermées, l'excluſion du Ciel ; par la nuit & les mauvaiſes compagnies, l'Enfer & les Démons ; par les fleurs, la priere & les bonnes œuvres ; par les fleurs bleuës & ſales, les diſtractions dans la priere & la tiédeur dans la pratique de la piété. La mere de l'époux nous repréſente enfin la très-ſainte Vierge notre médiatrice ; & le verger, la ſainte Egliſe.

CHAPITRE IV.

Volontairette *ne reſpirant que la bonne chere, mange & prodigue tout d'un coup les proviſions qu'elle a faites pour le voyage.*

Volontairette. Je vous prie de me dire, ma ſœur, ſi nous ſerions mal reçues, ſi nous n'apportions pas de fleurs ? Et ſi cela eſt à craindre, il faut que nous choiſiſſions les plus belles ; mais parlons de manger, car j'ai grande faim. Ouvrons la corbeille & voyons s'il y a quelque choſe qui puiſſe nous ragoûter.

Colombelle. Je l'ai bien penſé, que vous ne tarderiez pas à vouloir manger. Commençons par bénir la table, & mangeons ſimplement pour nous ſoûtenir. Il faut ménager nos proviſions, car nous pourrions en avoir beſoin dans la continuation de notre chemin.

Volontairette. Il ne faut jamais s'inquiéter là-deſſus. Il eſt bien vrai que l'appétit eſt le meilleur aſſaiſonnement des alimens. Il faut que je mange encore. Je ſuis d'avis de manger tout. Ce pot, cette cueiller, tout cela m'embaraſſe. Je vais tout jetter par terre.

Colombelle. Comment, ma ſœur, vous ne faites pas bien de tant manger, & de ne rien ménager. Qui vit jamais une telle gourmande ? Vous devriez avoir honte de ne rien réſerver de la petite portion, que la providence nous fournit. Faut-il prodiguer ainſi les biens que le Ciel nous envoie ? Vous auriez mieux fait de les garder pour le beſoin, que de les fouler aux pieds & les gâter, comme font les plus pétits enfans & les plus mal-élevés. Il falloit plutôt les donner aux pauvres. Je vous avouë que ma patience eſt bien éprouvée. Rendons graces, ma ſœur, & pourſuivons notre chemin.

Volontairette. Vous parlez bien à votre aise. Pour moi je ne puis partir. Je suis si remplie qu'il me seroit impossible de marcher. Un mal violent d'estomac vient de me saisir tout d'un coup. Absolument je ne puis me remuer.

Colombelle. Gloutonne que vous êtes ! avez-vous déjà oublié la promesse que vous m'avez faite d'être sobre ? Vous n'avez pas pensé avoir besoin de ce que vous avez prodigué, par votre gourmandise, & par votre caprice. Fi, il n'est rien de si bas que de se livrer ainsi à ses appetits desordonnés. C'est ainsi que n'épargnant ni bien, ni argent ; que consumant tout en friandise & en délicatesse, on devient pauvre & misérable, & on finit à l'hôpital des jours marqués d'une infinité d'excès. Pour vous, gourmande, vous faites pire que les bêtes, qui ne mangent jamais au-delà de leurs besoins. Je vous exhorte encore une fois à éviter la gourman-

diſe, & à pratiquer la tempérance. Cette vertu eſt la tutrice de la ſanté. Elle nous rend gais & dignes de l'eſtime des honnêtes gens. Oui ; c'eſt cette vertu qui nous conſervant l'uſage de la raiſon & du bon ſens, fait que notre honneur n'eſt pas expoſé à faire un funeſte naufrage ; qui nous mettant en état de ramaſſer les fruits de nos épargnes, nous procure la douce conſolation de ſecourir les malheureux, & de ſoulager la miſere des indigents, & qui nous faiſant reſpecter des prodigues & aimer des liberaux, nous forme l'aimable réputation de charitables & d'humains. Mais, à propos, où avez vous laiſſé vos fleurs, les avez vous perduës ?

Volontairette. Par ma foi je n'en ſçais rien. Je les cherche par tout, & je ne les trouve pas.

Colombelle. O quel malheur ! que vous êtes à plaindre, ma chere ſœur, ſi vous les avez perduës dans

votre débauche! Croyez-moi, retournez vite à la riviere pour vous y laver de nouveau.

Volontairette. J'en ſuis fâchée, ma ſœur, j'en rougis de honte. Je vais ſuivre votre conſeil & me baigner dans la riviere. Je ne puis concevoir l'excès de ma folie, qui m'a fait préférer le petit plaiſir de manger des morceaux friands, à la conſervation de mon héritage précieux. Je le comprends, que ſi je ne veux pas périr miſérablement, il faut que je ſois plus ſage & plus ſobre. Me voilà nette, ma ſœur; je ſors du bain. Allons, continuons notre voyage; mais je ſuis d'avis que nous ſuivions ce petit ſentier, pour éviter les accidens auſquels on eſt expoſé dans les grands chemins. Ah! ma bonne ſœur, que je ſuis heureuſe de trouver ici les fleurs que j'avois perduës!

Colombelle. J'en ſuis bien aiſe, ma ſœur, & je m'en réjouis avec vous. Remercions Dieu de la grace qu'il vous a faite. Courage, ma ſœur,

marchons avec ferveur, nous ſommes preſque au bout de notre carriere, ce qui reſte eſt très-uni, achevons de la fournir avec gloire; les confitures de notre amant nous fortifieront aſſez pour arriver heureuſement au terme de notre bien-aimé. Il n'eſt rien de ſi doux que de penſer & de parler de ce qu'on aime. Il me ſemble entendre toujours ſa douce voix. Mes oreilles en ſont ſans ceſſe frapées, & elle ſe fait entendre juſqu'au fond de mon cœur. *Venez*, diſoit-il d'une voix tendre, *venez, ma colombe, ma belle; ouvrez-moi, ma ſœur, ma bien-aimée, ma colombe, ma beauté ſans tâche & ſans ſouillure.* O les tendres accens! les charmantes paroles! *Levez-vous*, continuoit-il, *hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma belle; & venez, venez, ſi vous êtes dans la peine, je vous ſoulagerai, & je ſerai avec vous.* O aimable voix! Qui pourroit vous réſiſter & refuſer de vous ſuivre, lorſque vous invitez avec un ſi ten-

dre empreſſement ? Quel plaiſir dans la peine qu'on prend pour s'unir à un amant ſi accompli ! Que ces paroles ſont tendres ! *Venez ma colombe !* Et qu'on les entend avec plaiſir : mais que celles-ci ſont dures ! Allez, retirez-vous de moi. Eh bien, mon cher, mon bien-aimé, je viens, & je vous amene ma chere ſœur. Ne ſoyons pas ſi inſenſées que de différer d'aller à notre amant. Il eſt temps, ma ſœur ; marchons en diligence, & avec toute la ferveur dont nous ſommes capables. Hâtons-nous, & achevant inſenſiblement notre pélerinage, nous arriverons heureuſement, & nous ſerons cordialement reçuës de notre amant, ſi nous ne perdons pas en chemin la pureté de l'ame & du corps, qu'il nous a recommandée en nous appellant à lui d'une voix ſi touchante. Hélas ! n'avez-vous pas déjà éprouvé combien l'impureté eſt honteuſe & cuiſante à notre ſexe ?

SENS SPIRITUEL.

Colombelle reprend ſévérement ſa ſœur du péché de gourmandiſe & de prodigalité, qui lui font perdre le mérite de ſes bonnes œuvres, figurées par les fleurs qu'elle avoit cueillies. Et ſi elle les retrouve, ce n'eſt qu'après s'être purifiée dans les eaux ſacrées de la pénitence, dont la riviere où elle ſe baigne, eſt la figure.

CHAPITRE V.

Colombelle *voulant avancer ſon chemin, eſt contredite par* Volontairette, *qui s'oubliant de nouveau, s'amuſe à regarder des Comédiens avec qui elle ne gagne que de la vermine.*

Volontairette. Voilà qui eſt fait, ma ſœur, je me garderai déſormais avec beaucoup de circonſpection, & je vous ſuivrai avec la douceur d'un agneau. Oh ! voici un bel endroit ! Que le coup d'œil en eſt agréable ! Il me ſemble qu'on célébre la fête du Village. J'y vois une nombreuſe aſſemblée. Ha ! voyez, je vous prie, comme ces payſans ſont gentils & gaillards !

Colombelle. Hélas ! ils ſont à plaindre de paſſer ainſi un jour de fête dans la débauche, au lieu de la ſanctifier par des œuvres de piété.

Dieu veuille avoir pitié de ces pauvres égarés. Pour nous, ma chere ſœur, qui avons d'autres lumieres, entrons dans le motif de l'inſtitution de la fête ; prenons nos ébats ſpirituels dans les exercices de piété. Rien n'eſt plus capable de réjouir notre eſprit que la pratique des bonnes œuvres : Et rien n'eſt plus propre à le tranquilliſer que la circonſpection dans notre conduite, & l'examen de notre conſcience. C'eſt ainſi que nous ferons connoître l'eſtime que nous faiſons des vertus. Ce ſont des fleurs d'une odeur agréable à notre amant, à qui nous en préſenterons un bouquet. C'eſt à lui que nous devons les rendre, comme des marques de notre reconnoiſſance. Voilà, ma ſœur, le vrai moyen par où nous puiſſions mériter ſon ſecours, & ſes faveurs dans le chemin qui nous reſte à faire.

Volontairette. Oh vraiment, je ſuis bien occupée d'autres choſes

que de ce que vous dites. Voyez, voyez ces Baladins & ces joueurs de Marionnettes. Il faut s'arrêter ici, vous aurez du plaiſir, pour moi j'en ris aux larmes. Mais qu'eſt-ce que je ſens? J'ai une démangeaiſon ſur toute ma peau. N'aurois-je pas pris ici de la vermine?

Colombelle. Eh bien, ma ſœur, c'eſt dans ces ſortes de rivieres qu'on prend ces ſortes de poiſſons. Qu'aviez vous à faire là? Tout y ſent la fumée du tabac. On n'y voit que des poſtures indécentes, & on n'y entend que des obſcénités. Vous vous y êtes expoſée aux yeux des débauchés, qui vous ont jouée, & accablée de ſotiſes. Les honnêtes gens, & ſur tout les filles modeſtes, ne doivent jamais aſſiſter à de pareils ſpectacles. Allons, ma ſœur, nettoyez-vous de cette vermine, que cette mauvaiſe compagnie vous a communiquée. Mon Dieu que vous nous faites perdre de temps!

Volontairette. Vous avez beau di-

re, ma ſœur, je ne ſçaurois vivre autrement. Je ne puis m'empêcher de me livrer au plaiſir quand j'en trouve l'occaſion. Si l'arc étoit toujours bandé il romproit à la fin. Ne ſemble-t-il pas que nous ne puiſſions prendre aucun plaiſir en ce monde? Vous êtes trop ſévere. Pour moi je veux rire. J'aime à reſſentir la joie juſques dans mes entrailles.

Colombelle. Il eſt quelquefois permis de ſe récréer; mais il ne faut jamais ſe permettre des plaiſirs, qui font perdre un temps précieux, qu'on pourroit mettre à profit. Les divertiſſemens profanes ſont toujours ſuivis d'une amertume que le plaiſir qu'on y a pris, ne ſçauroit balancer. Ils ne ſont que ſuperficiels & paſſagers; au lieu que ceux qui s'accordent avec la pureté de l'ame cauſent une joie parfaite & durable. Tel eſt le plaiſir que nous allons prendre en nous occupant de notre amant, & de l'amour qu'il a pour nous. N'en eſt-ce pas un parfait, de

penſer à celui que nous goûterons lorſque nous lui ſerons unies par des liens inaltérables, qu'aucune amertume, aucun chagrin ne pourront jamais relâcher? Il nous conduira dans ſes celliers délectables, où nous nous enyvrerons à longs traits du torrent de ſes délices. Les plaiſirs qu'il nous prépare ſont hors de la portée des ſens & du cœur de l'homme. O mon cher amant! votre ſeul ſouvenir me cauſe une joie qui abſorbe tous mes ſens. Que ſera-ce donc lorſque je jouirai de votre préſence? Votre nom charmant ne peut être prononcé que je ne ſois plongée dans un Océan de douceur. Qu'elle idée ne dois-je pas avoir des délices que je goûterai dans le ſein de votre gloire? Ah! ma ſœur, qu'elle différence des plaiſirs du ſiécle qui ſont toujours ſuivis d'un dégoût amer! profitons donc du temps, de peur de nous expoſer à perdre la félicité éternelle, pour celle de cette vie, qui n'en eſt que l'ombre.

Volontairette. Si tout ce que vous dites eſt vrai, il vaut bien la peine d'aller dans ce cellier délicieux. O ſi nous étions-là, ma ſœur, que je me remplirois des liqueurs dont vous venez de me donner envie ! Je vous aſſure que ma tête s'en ſentiroit.

Colombelle. Certainement nous devons aſpirer ardemment à cette volupté, ſi nous voulons en jouir un jour. Hâtons-nous donc, & profitons du temps.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Le diſcours de Colombelle doit nous faire comprendre la pureté avec laquelle nous devons ſanctifier les fêtes ; & les ſentimens de pénitence, & de gratitude que nous devons mêler à nos adorations dans le ſervice divin. Il nous porte à fuir les ſpectacles vains & obſcènes, qui pires que la vermine, engendrent la corruption du cœur, d'où la perverſité des mœurs prend ſa naiſſance, & à rechercher la joie de l'ame qui ne peut ſe trouver que dans l'exercice de la vertu.

CHAPITRE VI.

Volontairette *voyant un Paon épanouir ſes belles plumes, ſouhaite d'être habillée à la mode. Elle s'enfonce en marchant dans un tas d'ordure qui lui rend les pieds auſſi ſales, que ceux du Paon ſont vilains.*

Volontairette. Ho! ma ſœur, conſidérez ce bel oiſeau ſur cette galerie. Ne remarquez vous pas ſa hupe ſuperbe, ſon col reluiſant & élevé, & le beau plumage de ſa queuë épanouie & redreſſée? Ce port fier me charme. Il eſt beau, & j'ai beaucoup de plaiſir de voir ſon plumage. Cela me fait naître l'envie de faire emplette de belles étoffes pour m'habiller au goût du temps. Je ſuis ſi laſſe de l'habit ſimple que je porte, qu'il me ſemble qu'on me mépriſe; au lieu que ſi j'étois miſe galamment on me re-

marqueroit mieux, & on me feroit des révérences ; car comptez que comme le plumage de cet oiſeau arrête nos yeux, la parure & les ajuſtemens des filles arrêtent auſſi ceux de tout le monde. Bien plus, on les ſaluë, on les accoſte, on leur baiſe les mains, en un mot on aime leur ſociété. Avouez qu'une fille retire bien des avantages d'une belle parure. Je veux abſolument, & quoique vous puiſſiez dire, être habillée à la mode qui regne aujourd'hui.

Colombelle. J'avois bien raiſon de craindre que les Marionnettes ne vous gâtaſſent l'eſprit, vous êtes en vérité une belle Demoiſelle pour ſuivre les modes. Faites réfléxion ſur la difformité que votre gourmandiſe vous cauſe. Jettez, jettez la vuë ſur vos pieds, & vous verrez l'ordure dont ils ſont couverts. Le paon n'a pas tant de ſujet de s'attriſter lorſqu'il regarde les ſiens, que vous en avez de vous humilier

en conſidérant les vôtres. Où les avez vous ainſi ſalis?

Volontairette. Cet accident vient de m'arriver dans ce moment. J'ai mis par mégarde le pied dans des ordures, qui s'étant attachées à mes ſouliers, m'empêchent de marcher.

Colombelle. Vous l'avez bien mérité : Et il vous arrivera pire, pour vous être amuſée à conſidérer la queuë de ce pâon, ſi vous perſiſtez à deſirer ce qu'il vous a inſpiré. Vous perdrez le temps à vous ajuſter, à conſulter le miroir ſur votre parure, à vous friſer, & à vous farder ; & vous tomberez dans cette eſpéce de folie dont preſque tout notre ſexe eſt frapé. Combien de filles ne voyez-vous pas, qui ne ſe parent que pour ſe perdre ? Elles ſe découvrent, elles ſe contraignent dans leurs habits juſqu'à altérer leur ſanté, & à ne pouvoir ſe donner aucun mouvement dans le ménage. On les voit s'aſſeoir & marcher tout d'une piéce.

Ce ſont de vraies poupées ſans actions & ſans mouvement, qu'on diroit n'être dans les compagnies, que pour être conſidérées. Cependant toutes ces folies jettent dans beaucoup de dépenſe, & entraînent après ſoi les ruines des familles. Vous voyez-bien, ma ſœur, qu'en les adoptant on s'expoſe, non-ſeulement à la miſere, mais qu'on s'éloigne encore du chemin de la vertu. conſidérez ce pâon, qui à force de s'épanouir & de ſe rengorger a de la peine à marcher, & ſemble être ſur le point d'être ſuffoqué. Croyez-moi, habillez-vous modeſtement, & ſans affectation pour être à votre aiſe, & pour ne pas perdre l'eſtime des honnêtes gens, qui regardent toujours la modeſtie comme un ſymbole de la candeur de l'ame & de l'innocence des mœurs. Si dans cette ſituation vous n'attirez pas à votre ſuite les inſenſés, vous aurez la conſolation d'avoir les judicieux dans votre parti,

Volontairette. En vérité, ma ſœur, vous me feriez tourner la cervelle. Pourquoi dites-vous que les filles qui aiment les ajuſtemens ſe font moquer d'elles, tandis qu'on les recherche & qu'on a pour elles toute la complaiſance poſſible?

Colombelle. Oui ma ſœur, je l'ai dit, & je le répéte, qu'une fille modeſte dans ſes habits & dans ſa converſation eſt toujours cherie & eſtimée des honnêtes gens, & reſpectée même des effrontés, qui les fuient. Les hommes ſenſés s'irritent des manieres vaines & obſcénes de notre ſexe, & ne ſe laiſſent pas prendre à ces ſortes de piéges, qui ne ſont tendus qu'aux pieds des étourdis. Vous ne pourrez en diſconvenir, ma ſœur, quand vous voudrez faire attention à ce qui ſe paſſe dans le monde. Sçachez que l'imprudence des femmes rend les hommes ſages encore plus circonſpects. D'ailleurs quel beſoin avez-vous des parures que vous avez en

tête ? Nous arriverons incessamment chez notre amant, où nous brillerons comme des Soleils par l'or & les pierreries dont il enrichira les ornemens qu'il nous a destinés. O ! mon bien-aimé, *détournez*, je vous prie, *mes yeux des objets profanes, afin qu'ils ne voient point la vanité.* Croyez-moi, ma chere sœur, dissipez ces vaines pensées dans votre esprit, & occupons nous à cueillir les plus belles fleurs, pour les présenter à notre amant. L'amour que nous lui devons nous oblige d'avoir plus de soin de lui que de nous-mêmes. Tout ce que nous ferons pour lui plaire, rejailliſſant sur nous, ne pourra que nous rendre heureuses.

Volontairette. Eh quoi, ma sœur, sont-ce donc là les plus belles fleurs? Certainement je ne puis le croire, quoique vous veuilliez me le persuader. Vous ne cherchez que des fleurs exquises. Qui peut réüssir à les trouver ? On a souvent bien d'autres choses en tête.

Colombelle. Apparemment que les Marionnettes, les Baladins & la roüe du pâon, dont votre eſprit eſt rempli, ſont des choſes de plus grande conſéquence? Je vois bien que vous ne cherchez qu'à retarder notre arrivée, & que vous n'avez pas l'ardeur de voir notre amant.

Volontairette. Quoi, me faut-il toujours penſer à cela? Je vous aſſure que tout ce qui frape mes ſens me touche, & que le préſent me fait plus de plaiſir que l'avenir.

Colombelle. Ah! ma chere ſœur, ſi vous n'avez aucun égard pour mes conſeils, & ſi les avantages que notre amant peut nous faire ne vous touchent pas, laiſſez-vous toucher du moins par les miſeres dont il peut vous accabler: Et faites par un motif de crainte, ce que l'amour devroit vous inſpirer. Que notre état ſeroit déplorable ſi nous étions fruſtrées des eſpérances qu'il nous a données.

CHAPITRE VII.

Volontairette *ne peut ſouffrir les Pourceaux, parce qu'ils ſe vautrent dans les cloaques; & un veau la frape au viſage de ſa queuë fienteuſe.*

Volontairette. Ma ſœur, vous m'avez furieuſement allarmée, de me dire que nous ſerions peut-être excluës du Palais de notre amant, & qu'il s'enſuivroit pour nous des malheurs extrêmes. Je veux déſormais être plus circonſpecte; & je vais commencer à vous écouter avec plus d'attention, & me conduire avec plus de ſageſſe. A vous dire vrai, je ſens bien que vous avez beaucoup de raiſon dans les avis que vous me donnez. Je remarque même que notre chemin eſt rempli d'ordures, comme vous me l'avez très-bien dit; mais je m'étonne, que ces vilains pour-

pag. 58.

ceaux n'en aient pas plus d'horreur. Regardez comme ils se vautrent dans la fange : Fi de ces charognes. Il semble qu'ils y prennent un grand plaisir. Ils me font mal au cœur, & peu s'en faut que je ne tombe en défaillance.

Colombelle. Vous voilà bien délicate, ma sœur. Eh bien apprenez delà à avoir l'impureté en horreur, & à éviter l'ordure qu'on contracte dans un instant, & dont on ne se nettoie qu'avec beaucoup de peine.

Volontairette. Vous me faites bien de l'honneur de me comparer à des pourceaux. Vous ne devez pas me reprocher la saleté. Prenez garde à vous-même, je n'y suis pas plus exposée que vous. Je ne crains rien, parce que je me tiendrai sur mes gardes.

Colombelle. Oui, ma sœur, tenez-vous sur vos gardes ; mais aussi défiez-vous de vous-même. On condamne souvent les bêtes mal à propos, quoiqu'elles n'agissent que

par inſtinct, tandis qu'on eſt ſoi-même plus digne de blâme de n'écouter ni la raiſon ni l'inſpiration.

Volontairette. Il faut s'en prendre à leur beſtialité. Mais pourquoi ces bêtes ne peuvent-elles pas ſe garder elles-mêmes ? Que fait-on de ces animaux dans le monde ? Ils n'y ſont que pour faire horreur par leur ſaleté. Ils n'ont rien d'aimable. Ils ne font que grogner, gronder & mordre : Tout eſt dégoutant dans ces vilaines bêtes. Je crois même que ce ſont les truies qui entraînent les mâles dans la fange & l'ordure.

Colombelle. Prenez garde, ma ſœur, vous perſiſtez mal à propos dans votre critique téméraire, ſans penſer que la foibleſſe eſt grande, & que les occaſions ſont preſſantes. Vous vous habituez à ce vilain défaut. Si vous connoiſſiez les deſſeins du Créateur, & la nature de ces bêtes qu'il a créées, vous les trouveriez parfaites dans leur eſpéce. Ne les condamnés donc pas ſi legere-

ment. Il faut que vous ſçachiez que chaque être a ſon penchant & ſes propriétés, qui les diſtinguent les uns des autres, & qu'ils ſont tous bons dans l'ordre de la Providence, quoiqu'ils ſoient ſouvent nuiſibles ou incommodes aux hommes; & quelque incommodité qu'ils cauſent, ils peuvent pourtant être néceſſaires ou utiles. Ces bêtes que vous blâmés, par exemple, ſont deſagréables, je l'avouë; cependant nous en pouvons retirer un grand fruit pour le temps & pour l'éternité; car outre que leurs corps étant bien nettoyés peuvent fournir des mets à nos tables & leur fiel de quoi décraſſer nos habits, les défauts même que nous y trouvons peuvent nous porter à la fuite du vice, & à la pratique de la vertu. Leur vautrement dans l'ordure, doit nous inſpirer de l'horreur pour le péché; leur grognement nous montre que la mauvaiſe humeur altere l'amitié fraternelle; leurs cris

desagréables représentent les querelles, & les injures qui troublent la paix dans laquelle nous devons vivre avec notre prochain, & ainsi nous pouvons prendre des leçons de vertu, dans le centre même du vice. Mais supposons que vous ayez remarqué chez elles des choses qui vous déplaisent, faut-il pour cela les blâmer & vous déchaîner contr'elles aussi indiscretement que vous le faites? Votre esprit peut-être aussi mal tourné que leur figure. En un mot, voulez-vous condamner les choses sans approfondir, si ce qui vous paroît mauvais, n'est pas réellement bon, il suffit souvent pour condamner un objet, de le regarder d'un œil malin. Je vous prie, ma sœur, d'être plus prudente & plus sage.

Volontairette. Comptez, ma sœur, que je la suis assez; je puis fort facilement m'abstenir de critiquer, pourvu que je prenne ailleurs mon plaisir.... Ha! ha! qu'est-ce que

j'apperçois dans ces champs ? Il me ſemble que ce ſont des agneaux, des chevreaux & des veaux, qui bondiſſent dans ce beau pâturage aſſez éloigné. J'y vais de ce pas pour les voir de près.

Colombelle. Ah ! ma ſœur, ne perdons pas, je vous prie, notre temps, à nous amuſer aux ébats de ces innocentes bêtes, nous aurons des amuſemens plus agréables quand nous ſerons arrivées au Palais de notre amant. Ah ! mon bien-aimé, mon unique objet ; c'eſt à vous que j'adreſſe tous les deſirs de mon cœur, & toutes les actions de mes ſens ; & quand je penſe aux délices de vos banquets, & aux plaiſirs des filles de Jeruſalem, mon cœur s'enflamme, mon eſprit s'égaie, & toutes mes paſſions ſont ſatisfaites. O que je ſouhaite de voir les divertiſſemens des Vierges de cette ſainte Cité ! que je deſire d'y conſidérer mon bien-aimé à la tête de la troupe joyeuſe de ces belles filles, revê-

tuës de robes blanches & précieuſes, couronnées de laurier, & portant des palmes pour marques de leurs vertus. C'eſt-là, ma ſœur, où des appartemens dorés & brillans par de riches meubles, nous ſont préparés. Nous trouverons là des vaſtes jardins, compartis de belles allées & de boſquets charmans, remplis de toutes ſortes de fleurs d'une odeur exquiſe, & ornés d'arbres précieux & de gazons réjouïſſans, par l'agréable émail des fleurs champêtres qui y croiſſent dans un printemps, qui n'eſt ni précédé des frimats de l'hiver, ni interrompu ou altéré par les brûlantes ardeurs de l'été. Nous y verrons notre amant couché ſur les lis & les roſes. Nous y prendrons nos ébats dans d'agréables bocages, plantés d'oliviers, de myrtes, d'orangers, de jaſmins & de cédres, dont l'air eſt embaumé. Nous y coucherons à l'ombre agréable de ces arbres au long des clairs ruiſſeaux dont le

doux murmure contribue à un ſommeil tranquille ; mais que dis-je? Nous nous repoſerons dans le ſein de notre amant, plus brillant que le Soleil, d'une odeur plus douce que celle du plus précieux baume, & la douceur même. Il ſera lui ſeul notre joie, notre amour, notre gloire, notre félicité, notre tout, & le vaſte Océan du plaiſir de nos ames. Il nous conduira lui-même, il nous récréera, & nous accompagnera toujours. Nous lui ſerons enfin étroitement unies, ſans que rien ſoit capable de nous en ſéparer. Après cela, ma ſœur, penſerez-vous que les plus grands plaiſirs du monde ſoient dignes de nous? Et je vous demande s'ils peuvent être comparés à ceux qui nous ſont deſtinés? Voudriez-vous donc préférer les ſauts brutaux de ces boucs & de ces veaux, aux récréations que je viens de vous décrire?

Volontairette. Hélas ! ma ſœur,

voyez comme je ſuis faite ? Mon viſage eſt couvert de fiente & d'ordure. Ce maudit veau m'a battu deux ou trois fois le nez de ſa ſale & puante queuë.

Colombelle. Hé ! mon Dieu ! qu'eſt-ce que ceci ?

Volontairette. Je m'amuſois avec cette payſanne, à qui je faiſois des contes pour rire, en regardant caracoler ces jeunes bêtes.

Colombelle. Il vous convient bien de faire la fiere & la critique, vous, qui, il n'y a qu'un moment, vous vantiez d'être toujours ſur vos gardes, ne vous plaignez pas d'être ſi bien accommodée ; vous le méritez bien. Voilà ce qui vous revient du plaiſir inſipide de voir les ſauts & les gambades de ces animaux laſcifs. Ne ſçavez-vous pas encore, que quand le veau eſt ſale, il ſecouë ſa queuë ? Ha ! vous voilà bien punie de votre préſomption inſupportable, vous voyez bien maintenant, que vous avez eu tort de trouver à

redire ſur le penchant que la nature a donné aux bêtes. Croyez-vous avoir été plus ſage de vous accoſter avec une villageoiſe groſſiére ? Si vous appellez cela paſſer le temps agréablement, il faut que vous ſoyez d'un très-mauvais goût, & que vous ayez l'eſprit troublé. Vous étiez aveugles, l'une & l'autre, de ne pas vous appercevoir, que vous étiez trop près de ce ſale bourbier, dans lequel ces bêtes auroient pû aiſément vous renverſer en ſautant comme elles ont fait. Eh quoi ! ma ſœur, vous êtes déjà à la fleur de votre âge, ſans être aucunement réſervée ſur votre réputation, que vous riſquez de perdre dans un moment ? A quoi vous expoſez-vous ? A devenir le proverbe & la fable du monde, qui ne manqueroit pas de rire des airs de ſuffiſance & de préſomption que vous vous êtes donnés, vous vantant vainement d'une prudence & d'une ſageſſe, qui échoüent dans les plus legeres

occaſions, croyez-moi, retournez à la riviere, & lavez-vous de nouveau, avec le répentir amer d'avoir perdu le temps qui eſt la choſe du monde la plus précieuſe, & dont la perte eſt irréparable.

Volontairette. Je vais de ce pas ſuivre vos bons conſeils. Mais je ne ſçais que ſont devenues les fleurs que j'avois cueillies. Les aurois-je perdues. Ha, ha! je les trouve dans les replis de mes jupes. Elles ſont prêtes à tomber. Que je ſuis fachée d'avoir ſi peu de circonſpection! je vous promets, ma ſœur, d'avoir dorénavant plus d'attention ſur moi-même.

Colombelle. En vain vous prenez de bonnes réſolutions, ſi vous n'en exécutez aucune. Vous devez bien remercier Dieu d'avoir fait couler ſur notre route des eaux ſi ſalutaires & ſi pures.

Volontairette. Je l'avouë, ma ſœur. Je ſens l'obligation que je lui en ai. Me voilà nettoyée à préſent,

& très-disposée à marcher en diligence.

Colombelle. Vous êtes d'une humeur bien inconstante ; jamais le vent ne le fut autant que vous. Vos sentimens & vos desirs, semblables aux flots de la mer, s'entrechoquant sans cesse, vous rendent le jouet de vos passions. Venez donc ; mais ne marchez pas si vite. Marchez d'un pas réglé, pour ne pas vous fatiguer & tomber ; car nous perdrions encore du temps, & nous en avons besoin.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Volontairette *condamne par ses réflexions critiques, ceux qui menent une vie déréglée & impure, dont les boucs & les pourceaux sont des figures sensibles, tandis que fréquentant elle-même les mauvaises compagnies, elle donne lieu de former des soupçons contre sa vertu ; &* Colombelle *plus discrette & plus sage, vit exempte d'impureté, sans présumer de ses forces & sans blâmer les foiblesses des autres.*

CHAPITRE VIII.

Volontairette *s'étant élevée à la faveur des louanges qu'on lui a données, tombe à la vuë de tout le monde, qui ſe moque de ſa témérité.*

Volontairette. Qu'eſt-ce, ma ſœur? voilà une nombreuſe aſſemblée, je m'apperçois que bien des gens nous regardent comme s'ils étoient ſurpris de nous voir; j'entends même qu'ils parlent de nous. Marchons lentement, je vous prie, afin de pouvoir entendre plus diſtinctement ce qu'ils diſent. Ecoutez bien, ma ſœur. N'entendez-vous pas comme ils nous louent d'être ajuſtées ſi proprement, & ſans affectation? Voilà qui eſt fait, je renonce aux modes; car je vois bien qu'un ajuſtement modeſte eſt capable de nous concilier l'eſtime des hommes.

Colombelle. Si ces bonnes gens

vous euſſent vu dans l'ordure où vous étiez, il n'y a qu'un moment, je doute fort qu'ils vous euſſent trouvée de leur goût. D'ailleurs, ſi leurs louanges ſont fondées ſur l'opinion qu'ils ont de notre pureté intérieure, par la netteté de nos habits, ils ſont très-expoſés à ſe tromper; car il peut y avoir beaucoup de déréglement ſous un habit ſimplement & modeſtement rangé. Il arrive ſouvent qu'une robe ſimple & mince ſe déchire à la ſecouſſe, & prend aiſément l'ordure. Je crains fort que vous ne l'éprouviez, ainſi hâtons-nous d'arriver auprès de notre amant, & de paroître décemment en ſa préſence, avant que nos habits ſoient ſales ou déchirés. Ha! mon bien-aimé, que je tremble ſous un habit ſi mince & ſi aiſé à déchirer! Quand ſera-ce que je ſerai revêtuë des habits inaltérables que vous me deſtinez? Où vous arrêtez-vous ma ſœur? Faut-il ainſi vous amuſer à écouter de fades louanges!

Volontairette. Ne me grondez pas, je vous prie, & je vous ferai part des fleurs que je viens de cueillir. Il faut que je vous dise l'accident qui vient de m'arriver. Avez-vous remarqué dans le lieu où ce monde est assemblé, une vieille masure dont le sommet étoit rempli de fleurs jaunes? J'y suis montée, & dans le temps que j'en cueillois, la muraille ayant croulée, m'a entraînée dans le précipice. Mon chapeau est tombé dans la bouë, mon habit s'est sali & déchiré ; & ce qui me touche le plus, c'est que ces vilains payſans, & sur tout une grosse femme, ont ri de ma chute & se sont moqués de moi ouvertement.

Colombelle. Pourquoi êtes vous si folle de vous arrêter pour ces sortes de gens ? La vanité que leurs louanges vous ont inspirée, est cause de votre chute. Vous aviez sans doute oublié que celui qui s'éleve sera humilié. Vous êtes montée sur

cette masure plûtôt pour être regardée des spectateurs que pour cueillir des fleurs, qui n'ont été qu'un prétexte. Les payſans ayant diſcerné le motif qui vous portoit à cette étourderie, ſe ſont moqués de vous, ſçachant d'ailleurs que ces ſortes de fleurs ſont communes & mépriſées. Jettez les ſans regret, & remerciez Dieu de ce que vous n'êtes pas plus dangereuſement bleſſée.

Volontairette. Perdrai-je ainſi ma peine? Je ne veux donc plus m'en donner, & je ne penſerai qu'à me donner du repos.

Colombelle. Vous me faites rire. Quel cas voulez-vous qu'on faſſe des fleurs qui ne valent rien, & qui ne ſont pas cueillies pour l'amour de notre amant; préſentez-les à ceux dont vous avez mendié les louanges qui vous ont excitée à les cueillir avec témérité: Je vous ai ſouvent repréſenté combien il importe d'amaſſer de belles fleurs qu'on ne peut trouver dans la foule

du monde. Outre qu'elles y ſont chargées de pouſſiere, elles ne peuvent être cueillies avec autant de réfléxion que dans la ſolitude. Ici elles ont une charmante odeur que la pureté de l'air entretient; & là, cette odeur ſe perd & ſe corrompt par le ſouffle contagieux des hommes. Celles-ci ne ſçauroient plaire à notre amant. Vous voyez bien, ma ſœur, combien vous me faites perdre de temps. Ne faut-il pas que je m'arrête encore pour vous attendre? Hélas! mon bien-aimé, faut-il que je rallentiſſe les deſirs de mon cœur, qui voudroit voler à vous, pour attendre ma ſœur que j'aime, malgré ſon inconſtance, & que je voudrois mener avec moi, comme vous le ſouhaitez. Que je ſuis malheureuſe d'être ſi long-temps une pélerine étrangere! Qui me donnera les aîles de la colombe pour voler à mon bien-aimé & me repoſer dans ſon ſein? Je vais cependant me rafraîchir à la riviere pour méditer les tendres plaintes de mon a-

mant. Ma tête, me dit-il, en m'appellant, ma tête eſt mouillée de la roſée de la nuit, & mes cheveux en ſont dégoutans. Eſt-il poſſible que l'amour ſingulier qu'il a pour moi, l'ait porté à me faire la dépoſitaire de ſes plaintes? Heureuſe mille fois! ſi quelqu'un pouvoit me donner le moyen d'amaſſer quelques gouttes de cette précieuſe roſée pour en laver mes yeux. Que mes yeux ſeroient purs! que ma vuë ſeroit claire & perçante! Que ne puis-je du moins en avoir une ſeule goutte pour étancher la ſoif ardente qui me dévore! O douce roſée qui découlez de la tête de mon bien-aimé! ſi je pouvois vous ramaſſer & en boire, quelle force, quelle legereté n'aurois-je pas, pour courir, pour voler à lui!

DECLARATION SPIRITUELLE.

Colombelle *reprenant ſa ſœur de ſa vanité, lui fait comprendre qu'un*

esprit humble doit se trouver sous un habit simple & modeste ; & qu'on voit souvent des personnes modestement vétuës, mendier l'approbation & les louanges, ce qui prouve un esprit superbe, sous un extérieur qui ne ressent que l'humilité. Elle lui enseigne encore que les bonnes œuvres ne doivent avoir d'autre fin que Dieu, d'autre motif que son amour ; & que celles, où des motifs humains ont quelque part, ne sont d'aucun mérite.

CHAPITRE IX.

Volontairette *voulant ſe venger de l'inſulte qui lui a été faite par les Payſans, n'en reçoit que plus de confuſion.*

Volontairette. Me voici, ma ſœur, j'ai tant couru, que j'en ſuë, & je pleure de dépit.

Colombelle. Bon Dieu! que vois-je? Votre viſage eſt ſi plein de bouë, qu'il eſt méconnoiſſable. D'où venez-vous? Et pourquoi êtes vous ſi agitée?

Volontairette. Ecoutez, je vais vous le dire. Piquée de ce que la groſſe payſanne, dont je vous ai parlé, s'étoit moquée de moi & m'ait inſultée, lorſque je ſuis tombée du haut de cette vieille maſure, je me mordois les doigts de dépit, voyant le monde dont elle étoit ſoûtenuë, qui retenoit la fureur a-

vec laquelle je lui auroit ſauté au viſage & arraché deux ou trois poignées de ſes cheveux : J'ai donc diſſimulé mon courroux, jurant en moi-même que je m'en vengerois. Or, dans le temps que je méditois la vengeance de cet affront, une cardeuſe de laine eſt venuë me dire beaucoup de mal de cette vilaine femme, de qui elle avoit déjà été inſultée, & m'a propoſé de me joindre à elle pour nous venger réciproquement. J'ai ſaiſi l'occaſion avec beaucoup de plaiſir, & j'ai donné aveuglement dans le projet qu'elle a formé. Le voici.

Nous avons comploté de l'accuſer d'avoir volé un chaperon à ma complice, & que je rendrois témoignage du vol. Elle eſt allée porter ſa plainte au Juge, je l'ai accompagnée & j'ai fait ſerment que ce menſonge étoit une vérité. Le Juge s'eſt d'abord moqué de nous ; mais un préſent que nous lui avons fait, l'a fait changer de ton & l'a

rendu favorable à notre calomnie. Ayant donc ajourné l'accusée & l'ayant entenduë, il l'a condamné à rendre, ou à payer le chaperon; & pour réparation publique, à être menée autour du Village avec un chaperon de folle sur sa tête. Il est même arrivé une chose assez plaisante, qui m'a fait éclater de rire. Le Juge ayant voulu mettre le pot à l'encre entre les mains du Clerc qui devoit écrire la Sentence, l'a entiérement répanduë sur ses habits. Il s'est mis si fort en colere qu'il a juré comme un Payen, & qu'il nous a envoyées à tous les mille Diables. La Sentence a donc été éxécutée. La Villageoise a été menée dans tous les coins du Village parmi les huées du peuple, & nous avons eu le plaisir de nous moquer d'elle à notre tour. Mais l'affaire a bien-tôt changé de face. Le frere de cette femme, jeune homme sensé, a découvert notre complot. Il a publié que l'accusation & le té-

moignage étoient faux, parce que ne faiſant qu'arriver en ce lieu où je n'étois venuë de ma vie, il n'étoit pas poſſible que j'euſſe vu le vol, ſuppoſé avoir été fait avant mon arrivée. Sur quoi tous les jeunes gens du Village nous ont priſes & conduites chez le Seigneur, pour qu'il examinât de nouveau la procédure. Il a donc fait appeller le Juge, qui nous a interrogées ſéparément en ſa préſence. J'ai été appellée la premiere, & le Juge m'ayant demandé de quelle couleur étoit le chaperon, m'a jettée dans une terrible perpléxité. Ne pouvant me diſpenſer de nommer une couleur, j'ai répondu qu'il étoit jaune. Ils ont enſuite fait entrer la plaignante, qui non moins embarraſſée que moi, a répondu que le chaperon étoit bleu, ſi bien que nous avons été l'une & l'autre couvertes de honte & de confuſion. Le Seigneur après nous avoir ſéverement réprimandées d'injures,

nous a condamnées à faire une pleine & prompte réparation d'honneur à l'innocente, & à porter dans le Village, elle un chaperon bleu, & moi un jaune, pour réparer le ſcandale public. La canaille a auſſitôt commencé à nous huer en courant après nous, & tout le Village s'étant aſſemblé ſur la place, a été le témoin de notre infamie, avec le plaiſir de nous voir couvrir de bouë & de vilainie, pendant le grand tour qu'on nous a fait faire. Je n'ai pu mieux faire, après l'éxécution de notre Sentence, que de me retirer chez elle, où nous nous ſommes renfermées, après avoir jetté nos chaperons dans la ruë. Cependant on ne nous y a pas laiſſées en repos. Voyant donc qu'on enfonçoit la porte, je me ſuis ſauvée par celle de derriere, & à force de franchir des haies & de ſauter des foſſés, je me ſuis renduë ici dans l'équipage où vous me voyez.

Colombelle. Ah Dieu! quelle hor-

rible affaire ! Eh quoi ! ma ſœur ; quand il auroit été queſtion de tous les biens du monde, falloit-il vous abandonner lâchement à un crime ſi énorme ? Ne ſçavez vous pas combien les faux témoins ſont infames aux yeux de Dieu & des hommes ? On les hait, on les fuit, & ils ſont en ſi grande horreur qu'ils n'oſent ſe montrer, qu'ils ſont exclus de toutes les charges publiques, & qu'ils ne perdent jamais l'abominable nom de parjures. De quelle importance étoit-il que vous commiſſiez un ſi grand crime ? Vous gardez donc la vengeance dans le cœur ſous une mine riante ? O déteſtable diſſimulation ! vous ſçavez-vous déguiſer juſqu'au moment de l'éxécution de vos perfides deſſeins ! Qui peut ſe défier d'un loup révêtu de la peau d'un agneau ? O ma ſœur ! que c'eſt une grande étourderie de ſe deshonorer pour des bagatelles ! Qu'il eſt diabolique de ruiner ſa conſcience, de perdre ſon ſalut

pour avoir la ſatisfaction dénaturée de ſe venger ! Oui, ma ſœur, vous venez de vous nuire plus efficacement que tous vos ennemis réunis n'auroient pû faire. Comment avez vous pu former le deſſein de vous venger, & en attendre l'occaſion avec la tranquillité dont je vous ai vuë ? Votre conſcience eſt bien émouſſée, puiſqu'elle ne vous fait pas ſentir ſes remords : Ou ſi vous les avez reſſentis, il faut que vous ſoyez pire qu'un Démon, pour ne vous être pas déſiſtée de votre deſſein. Je veux que vous euſſiez pu vous venger ſans aucun riſque ; c'eſt un court plaiſir, qui ne laiſſe après lui qu'un long & cuiſant répentir. Réfléchiſſez un moment au mauvais ſuccès de votre pernicieux deſſein. Ne vaudroit-il pas mieux avaller, pour ainſi dire, les affronts, que de s'en venger avec tant de deſavantage ? Vous l'éprouvez, ma ſœur, devenez plus ſage à vos dépens, ſote que vous êtes ; plus j'y

penſe & plus je dois vous le répéter. Deviez-vous jamais faire une pareille démarche pour un intérêt étranger?

Volontairette. Qui l'eut jamais cru, qu'un complot ſi ſecrettement concerté, eut jamais pû tranſpirer dans le public.

Colombelle. Aſſurément ce complot étoit finement fait. Il ſuffit que vous vous en ſoyez mêlée pour qu'il ait ſauté aux yeux de tout le monde. Devez-vous être ſurpriſe de la mauvaiſe iſſuë qu'il a eu, & de la honte dont il eſt ſuivi.

Volontairette. Vous vous trompez, ma ſœur, l'affaire avoit été bien concertée; le Juge même avoit donné dans le piége, & n'en ayant pas remarqué la malice, il avoit prononcé une Sentence conforme à nos deſirs.

Colombelle. Je le crois bien. Votre préſent ayant ébloui ſes yeux & corrompu ſon intégrité, l'a porté à commettre une injuſtice en ren-

dant une Sentence ſi mal ſoûtenuë. Il n'a pas tardé à ſubir une partie de la peine qu'il mérite. L'encre qui a été répanduë ſur ſes habits auroit dû lui faire appercevoir la noirceur de ſon crime. Au reſte, quand même votre complot criminel n'eut jamais pû éclater aux yeux des hommes, n'étoit-ce pas aſſez pour vous abſtenir de le former, que votre conſcience en ſentit toute l'horreur, & que Dieu en fut le témoin. Mon embarras eſt grand de ne pouvoir trouver un reméde aiſé & capable d'enlever cette abominable tache. Je vois que votre mal eſt une véritable lépre qui vous couvre toute entiere. Il eut bien mieux valu mettre à profit les inſultes que vous fit cette groſſe femme, & devenir ſage; car je ne ſçais preſque par quel moyen vous pourrez en obtenir le pardon, ſi vous ne réparez l'honneur de cette Villageoiſe.

Volontairette. J'en ſuis donc quit-

te, ma ſœur, puiſqu'il nous a fallu faire cette réparation publiquement, & malgré nous.

Colombelle. Croyez-moi, parlez plus ſagement, & dites qu'ayant regret de vous être attirée ce malheur, vous ratifiez de bon cœur la réparation que vous lui avez faite malgré vous. Suivez-moi, ma ſœur, allons à la riviere pour tacher de laver & nettoyer toutes ces ordures abominables. Je crains pourtant que les chiens ne vous attaquent en chemin à cauſe de votre difformité, & qu'ils ne vous mordent cruellement.

Volontairette. Ah ! ma ſœur, vous touchez mon cœur juſqu'aux larmes. Je confeſſe ma malice, & mon impudence. Je m'en repends de toute mon ame. Que ferai-je, mon Dieu, que ferai-je ? Je vous prie ma ſœur, de me mener au plus vite à la riviere. Je vous promets d'être plus ſage à l'avenir.

Colombelle. Oui je veux bien y al-

ler avec vous, pour m'y laver auſſi ; mais nettoyez-vous & lavez-vous ſi bien, qu'il n'y ait plus d'ordure en vous, car notre amant a des yeux ſi clairs & ſi purs, que rien ne peut lui échapper. Allons, & je vous fortifierai par quelques confitures.

Volontairette. Je me trouve bien à préſent. Hélas ! ſi j'avois les fleurs que j'ai laiſſées chez cette femme qui a été complice de mon crime, il me ſemble que je ſerois heureuſe ! Je m'en vais à ſon logis, où je pourrai les trouver.

Colombelle. Elles en valent la peine ; mais prenez garde de vous ſalir encore ; l'huile que cette femme emploie en cardant ſa laine, pourroit bien vous tacher, ſi vous ne vous en approchez avec circonſpection.

Volontairette. Ne craignez plus rien, ma ſœur, je me tiendrai ſur mes gardes.... Je m'en vais. Eh bien mamie, comment vous portez

vous ? Comment vous êtes vous tirée des mains de la canaille du Village.

La Cardeuſe. Hélas ! Madame, que j'ai ſouffert de la part des coquins qui ont failli à m'aſſaſſiner dans ma maiſon ! voyez comme ils m'ont maltraitée : Et vous, qu'avez vous fait pour être ſi propre & ſi nette ? A propos ; que penſez-vous de cette diableſſe de femme ? Ha, ha, elle n'eſt pas encore hors de mes mains. Je veux lui arracher les yeux à la premiere occaſion favorable à ma vengeance.

Volontairette. Avouons qu'il y avoit beaucoup de notre faute. Certainement nous avons été fort imprudentes de pouſſer l'affaire à cette extrémité. Nous devions nous contenter de rire d'elle pour nous venger de ce qu'elle s'étoit moquée de nous, & nous n'aurions pas été expoſées aux affronts que nous avons reçus ; mais ce qui eſt fait, eſt fait. Le meilleur parti que nous puiſſions

prendre eſt d'oublier & de pardonner.

La Cardeuſe. Je vous approuve. Le mieux eſt d'enſevelir tout dans l'oubli.

Volontairette. Faites-le, mamie, je vous en conjure; mais je regarde ſi je n'ai pas laiſſé ici des fleurs. Ouvrez cette fenêtre. Ha, les voilà, je ſuis heureuſe de les avoir trouvées. Adieu, mamie.... Ha, ha, ma ſœur, j'ai trouvé mes fleurs. Je vais marcher à préſent du meilleur cœur du monde.

Colombelle. Remerciez Dieu de ſa bonté à votre égard, & priez-le qu'il vous faſſe la grace de mieux régler vos paſſions à l'avenir, conſidérez la nature du péché; dès qu'il eſt conçu, il fatigue & inquiéte l'eſprit juſqu'à ce qu'il ſoit conſommé; mais à peine eſt-il commis, que tourmentant l'eſprit & le cœur, il trouble le calme & le repos de l'ame, qui n'eſt plus capable de goûter aucun plaiſir qui ne ſoit mêlé d'amertume.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Ce Dialogue fait voir qu'une bagatelle prise trop à cœur, entraine souvent dans d'horribles crimes, d'où suit infailliblement la perte du repos.

pag

CHAPITRE X.

Volontairette *veut s'élever aux honneurs, & elle ne peut se soutenir sur une petite hauteur d'où elle tombe.*

Volontairette. Ne trouvez-vous pas, ma sœur, que je me suis bien comportée avec la Cardeuse de laine ? Je me propose de me conduire toujours avec la même prudence. Je le puis, étant en état de donner de sages conseils ; & cela pourra m'établir une solide réputation. Ai, ai, je tombe. Je tombe, ma sœur. Ha ! je me suis blessée.

Colombelle. Eh ! mon Dieu, comment pouvez-vous tomber de la sorte ?

Volontairette. M'amusant à regarder ces corneilles qui voltigent autour de ce clocher, je suis tombée de cette petite hauteur que

vous voyez devant moi. Apperce-vez-vous un aigle ſur la croix de cette tour, où il eſt majeſtueuſe-ment perché comme le Roi de tous les oiſeaux ? Qu'il eſt doux d'être en dignité ! on eſt eſtimé, craint & honoré de tout le monde. Je n'ambitionne rien tant que d'être élevée à un haut degré d'honneur & de fortune, afin de commander.

Colombelle. Que l'ambition eſt aveugle, ſi vous continuez à regarder en marchant tous les objets qui ſe préſentent à vos yeux, ſans conſidérer où vous marchez, je ne doute point que vous ne tombiez à chaque pas. Dites-moi pourquoi vous deſirez des choſes qui ne peuvent que vous cauſer des inquiétudes ? Ne ſçavez-vous pas à combien de chagrins ſont expoſés ceux qui ſont élevés aux honneurs & aux emplois ? Les précipices ſont toujours au pied des hauteurs. Plus on eſt élevé, plus le péril eſt grand : Et ſi on vient à tomber, on fait or-

ordinairement des chutes funeſtes. L'air ſubtil des hauteurs fait ſouvent tourner la tête. C'eſt ce qui fait que peu de gens peuvent s'y ſoûtenir. On a beau ſe donner des peines & des ſoins, il eſt preſque impoſſible de plaire à ceux dont on a la conduite. Si on eſt juſte, on paſſe pour cruel. Si on a du penchant à faire grace, on eſt traité de négligent. En un mot, qu'on faſſe du bien, on eſt toujours haï d'une bonne partie, & ſi on fait du mal, on l'eſt de tout le monde. Le train & les équipages qui ſemblent être inſéparables de la grandeur, ſont plutôt un eſclavage qu'une agréable compagnie. Le grand nombre de domeſtiques ſont autant d'eſpions & de controlleurs de leur conduite: Et plus ils en ont, plus ils nourriſſent & échauffent de couleuvres dans leur ſein. Heureuſe la perſonne privée qui n'étant point chargée des autres, peut dire qu'elle jouït d'elle même.

Soyez donc plus raiſonnable, ma ſœur, bornez votre ambition à la ſeule vertu, & rendez aux autres l'honneur & le reſpect qui leur ſont dûs, ſans ambitionner d'en recevoir. O mon bien-aimé ! que les dignités du monde, que ſes honneurs, que les richeſſes ſont mépriſables, lorſqu'on conſidere votre grandeur & votre magnificence. Que ceux que la fortune ou la faveur ont élevés ſont petits, s'ils n'ont d'autre mérite que celui de leur élévation. Un nain guindé ſur la plus haute tour, n'eſt pas moins petit que le plus petit des hommes. Oui mon bien-aimé, votre gloire eſt l'unique gloire où l'homme doive prétendre. Adieu monde avec votre faux brillant, je vais, je cours, je vole à mon bien-aimé: cette démarche qui vous paroît vulgaire, me rend plus grande que ſi vous me combliez de tous vos honneurs. Courage, ma ſœur, apportez tout le zéle & toute la fer-

veur dont vous êtes capable, pour arriver au plutôt chez notre amant. Jamais nous ne ſerons privées de ſes bonnes graces, ſi nous ne nous en rendons indignes par l'abus que nous pouvons en faire. Ne ſommes-nous pas heureuſes d'en avoir rencontré un ſi parfait, qu'il ſurpaſſe tous les autres en mérite? Hâtons-nous donc, ma ſœur, ſi nous voulons arriver à temps : Pourquoi reſtez-vous derriere?

DECLARATION SPIRITUELLE.

Les richeſſes & les honneurs du monde ſont pour la plûpart des occaſions de péché. Ils ſont tellement occupés du temps & des plaiſirs, qu'ils ne penſent ni à la pénitence ni à l'éternité.

CHAPITRE XI.

Volontairette *voulant ſe défendre d'un chien qui abboie, ſe remplit d'ordure & de bouë.*

Volontairette. Arrêtez, ma ſœur, il faut que je me mette en défenſe contre ce vilain chien, qui me mord tant qu'il peut ſans que je lui aie fait aucun mal. Je vais lui caſſer la tête.

Colombelle. Laiſſez ce chien en repos, vous lui jettez inutilement des pierres; elles ſont même ſi pleines d'ordure, que vous en ſerez ſalie.

Volontairette. Encore faut-il que je me défende.

Colombelle. Si vous voulez empêcher les chiens d'abboyer, vous aurez un grand embarras. Il vaut mieux que nous paſſions doucement notre chemin, car s'il ne mord que votre bourdon, vous

n'avez rien à craindre. Arrêtons-nous ici pour cueillir quelques fleurs. Il y en a en abondance.

Volontairette. Ho ! je ne puis maintenant me baiſſer pour en cueillir.

Colombelle. Vous pouviez bien vous baiſſer tout à l'heure pour amaſſer des pierres.

Volontairette. Eh bien, qu'eſt-ce que cela vous fait ? Le plaiſir de châtier ce chien & de me venger de ſon inſolence, me faiſoit prendre agréablement cette peine.

Colombelle. Ho, ho, je vois bien ce que c'eſt. Il vous reconnoît pour cette belle Demoiſelle qu'on traîna dans tous les coins du Village avec un chaperon de folle ſur la tête. Sans doute que vous lui avez jetté quelque pierre ?

Volontairette. Oui, je lui en ai jetté une, car j'étois laſſe de l'entendre abboyer.

Colombelle. Vous verrez qu'il n'en abboyera que mieux. Pour le

faire taire, il n'y a qu'à paſſer ſon chemin. Pourſuivons le nôtre, & laiſſons ce chien faire ſon métier.

DECLARATION SPIRITUELLE.

C'eſt le talent des quérelleurs & des envieux, de ne voir paſſer perſonne ſans décocher quelque trait piquant. Ils reſſemblent en cela aux chiens qui abboient les paſſants les plus doux & les plus tranquilles.

CHAPITRE XII.

Volontairette *attaque un Taureau dans ſon chemin qui la bleſſe à la jambe.*

Volontairette. A mon ſecours, ma ſœur, voilà un gros taureau qui me barre le chemin. Il m'a marché ſur le pied, & j'ai beau le repouſſer avec mon bourdon, il ne veut pas ſe retirer.

Colombelle. Etes-vous bleſſée?

Volontairette. Je ne ſçais, mais il m'a fait grand mal au pied, & la douleur que je ſens me touche au cœur. Il me menace de ſes cornes; mais vous allez voir comment je vais l'attaquer.

Colombelle. Si vous euſſiez été ſage vous vous feriez détournée. Eſt-il de la prudence de vous expoſer à la fureur de cet animal dangereux? Vous deviez du moins craindre ſes

cornes dont les coups ſont mortels.

Volontairette. S'il a des cornes, j'ai un bourdon. Eh quoi donc ! ſouffrirai-je qu'une bête embarraſſe mon chemin & me conteſte le paſſage ? Je ne veux pas qu'il ſoit dit que je lui céde. Vraiment oui, je me laiſſerai affronter par une bête.

Colombelle. Vous voyez bien, ma ſœur, que votre ſageſſe échouë en ce moment. Il faut que le Démon vous brouille la cervelle.

Volontairette. Eſt-ce ma faute ? C'eſt par un entêtement diabolique que cette vilaine bête ne veut pas me céder.

Colombelle. C'eſt plutôt votre orgueil qui ne veut pas céder à ſa brutalité.

Volontairette. Ha ! ha ! ſi je cédois à ces animaux de dure cervelle, ils en deviendroient plus fiers : Et ceux qui ſervent de témoins, jugeroient que je manque de courage. J'aime mieux le bien étriller, pour apprendre à tout le monde qu'on ne m'inſulte pas impunément.

Colombelle. Voyez un peu comme vous prétendez excuſer votre orgueil & votre opiniâtreté par des diſcours fanfarons ? Vous euſſiez mieux fait de céder d'abord à ſa brutalité, vous auriez mérité l'approbation générale, & vous ne ſeriez pas bleſſée.

Volontairette. On ne doit jamais céder aux bêtes ni aux ſots, ne connoiſſant ni politeſſe ni prudence, ils s'imaginent que c'eſt par un défaut de courage.

Colombelle. Si les inſenſés ne ſont pas capables de ſageſſe, faut-il pour cela que vous ſoyez folle ? L'héroïque ſageſſe & le vrai honneur conſiſtent, à faire du bien à ceux de qui on eſt offenſé & à mépriſer l'injure. En vérité ſi vous vouliez vous regarder, vous verriez combien vous êtes hideuſe pour avoir combattu contre ce taureau. Les payſans qui vous ont conſidérée avec attention, ſe moquant de vous, rient de votre témérité. Ils ſont même ſcandaliſés

de vous voir toute en feu, les cheveux épars, & couverte de pouſſiere comme une vraie bacchante.

Volontairette. Je vous jure ſur ma tête que je me vengerai de ce vilain animal. Je voudrois que dix mille chats lui ſautaſſent ſur le corps & lui déchiraſſent en lambeaux ſa peau galeuſe.

Colombelle. Je pâlis, ma ſœur, en vous entendant proférer des paroles que toutes les perſonnes d'honneur ont en horreur. Vous laiſſez juger par ce trait brutal de la belle éducation que vous avez reçuë. Ce diſcours ſied-il bien à une honnête fille ? S'accorde-t-il avec la modeſtie & la douceur qui ſont les plus beaux traits de leur ſexe ? Ou plutôt ne peut-il ſortir que d'une bouche arrogante & obſtinée.

Volontairette. Je vous entends, ma ſœur. Vous voulez donc qu'on ſouffre tout avec inſenſibilité ? Ce n'eſt ni mon avis, ni mon humeur. Il faut toujours faire voir qu'on a

du cœur & du ſang aux ongles: Et ne pas ſe faire brebis, pour être la proie du loup.

Colombelle. En vérité, ces maximes diaboliques & contraires à celles que notre amant nous a inſpirées, ne peuvent être ſuivies par des filles honnêtes & vertueuſes. Rappellez-vous la douceur & l'humilité de ſa très-auguſte mere, qui eſt le miroir & le modelle de notre ſexe, & vous verrez combien vous vous en éloignez. Apprenez-nous, très-honorable Dame, à nous régler ſur vos mœurs, & à imiter les vertus parfaites qui vous ont procuré le dégré de gloire infinie auquel vous avez été élévée. Soyez notre maîtreſſe pour nous inſtruire dans notre ignorance, & pour nous relever dans nos défauts. Conſidérez, ma ſœur, avec quel éloge tous les peuples parlent de ſes vertus. Si ſa gloire eſt immenſe, ſon humilité a été très-profonde; ſi ſa joie eſt inconcevable, ſes douleurs ont ſou-

vent été des plus amères. Sa pureté lui a procuré l'honneur infini d'être la mere de notre parfait amant. Toutes ſes vertus, en un mot, ont formé la plus excellente & la plus accomplie créature, que nous devons imiter ſi nous voulons être agréables à ſes yeux quand nous paroîtrons dans le Palais de ſon fils : Où êtes-vous, ma ſœur ? Eh ! mon Dieu, vous vous égarez.

CHAPITRE XIII.

Volontairette, *voulant par délicateſſe éviter les pauvres, reçoit ſur ſon corps un ſceau d'eau ſale qu'on lui jette par une fenêtre.*

Volontairette. Vous vous fachiez ci-devant de ce que je ne me détournois pas; & maintenant vous vous fachez de ce que je me détourne. Vous vous moquez de moi, ma ſœur, ne voudriez vous pas que je paſſaſſe près de ces pauvres qui ſont puants comme des pourceaux.

Colombelle. Que voulez-vous dire, ma ſœur? Je ne comprends rien dans votre diſcours.

Volontairette. Je ne veux vous dire autre choſe ſinon que paſſant devant cet Hôpital, où il y a une quantité prodigieuſe de pauvres, j'ai ſenti une odeur ſi puante, que

je me ſuis détournée pour les éviter. Je vous avouë que je ne puis ni voir, ni ſentir cette maudite canaille. On diroit que ce ſont des reſtes de gibet : Et préciſément comme je tournois au coin de cette maiſon, une carogne de ſervante m'a jetté un ſceau d'eau puante ſur le corps, dont tous mes habits ſont gâtés, comme vous voyez.

Colombelle. Je vous avouë que cette fille eſt indiſcrete ; mais le langage que vous tenez contre les pauvres me déplait infiniment. Je ſuis ſurpriſe de votre inhumanité. Il faut que votre charité ſoit éteinte, ou du moins bien refroidie ; puiſque bien loin d'aimer les pauvres, de les ſecourir, & de les regarder comme les freres, & même les membres de notre amant, vous les maudiſſez & les fuyez avec un orgueil inſupportable, ou plutôt par une délicateſſe criminelle. Si vous étiez dans leur malheureuſe condition, ne trouvériez-vous pas

barbare & inhumain qu'on vous refusât du secours, ou qu'on vous maudît, comme si la pauvreté étoit un crime ? D'autres que vous, moins barbares, rougiroient d'une pareille action. Si vous êtes dans l'impuissance de leur donner du secours, qui vous empêche de les en dédommager par des paroles consolantes que vous pouvez leur dire, & par la pitié que l'humanité veut que vous leur marquiez ? Il faut que vous ayez oublié la maxime que notre amant a établie. *Souvenez-vous*, dit-il, *qu'on vous mesurera à la même mesure dont vous mesurerez les autres ; & que je tiens pour fait à moi-même ce que vous ferez au plus petit d'entre vous.* Soyez persuadée, ma sœur, que refusant de secourir les pauvres, nous nous faisons des ennemis auprès de notre amant si miséricordieux & si libéral. Où en serions nous, si étant réduits à la misere la plus extrême, il eut détourné ses pas & ses yeux de nous, & s'il

ne se fût approché pour nous offrir son assistance & sa compagnie ? Et pour que sa gloire & sa magnificence ne nous ôtât pas la liberté de l'approcher, il a bien voulu se revêtir de nos habits sales & de mauvaise odeur, pour habiter parmi nous, comme un d'entre nous, ne se distinguant que par un excès de pauvreté, où il s'est livré, pour nous secourir dans l'affreuse indigence où nous étions de toute sorte de biens. De quel œil espérez-vous que notre amant prendra votre orgueil & votre délicatesse ? Vous les trouvez sales & puants, & vous ne vous appercevez pas de l'ordure dont vous êtes couverte, & de la mauvaise odeur que vous répandez dans tout le chemin. Vous avez sans doute oublié, que les pauvres sont les plus puissans protecteurs que vous puissiez avoir auprès de notre amant, qui ayant toujours les yeux sur eux, s'apperçoit, sans pouvoir être trompé, du mépris qu'on en fait & des

ſecours qu'on leur donne. N'avez-vous donc pas bien mérité, par l'excès criminel où vous êtes tombée, d'être gâtée de l'eau qui a ſervi à laver leur linge ſale ? Allons, ma ſœur, tachons de reparer cette faute ; cherchons le reméde où vous avez pris le mal ; cherchons les pauvres, & ſervons les avec une charité héroïque.

CHAPITRE XIV.

Volontairette *provoque deux chiens au combat ; & ſes habits ſont enſanglantés.*

Volontairette. Je ſuis bien dédommagée de ce qui m'eſt arrivé tantôt par le plaiſir extrême que je viens de goûter. J'ai rencontré deux grands chiens en diſpute ſur un os. L'un le vouloit tout entier, & l'autre y vouloit avoir part : ſi bien qu'ayant frapé des mains, je les ai excités à ſe battre. Le combat a été ſi vif, que celui qui étoit en poſſeſſion de cet os, a été obligé de le lâcher pour ſe défendre contre l'autre qui le mordoit avec tant de rage que ſa gueule écumoit de ſang. Je crois que le combat dureroit encore, s'il n'étoit venu pluſieurs perſonnes qui les ont ſéparés.

Colombelle. Vous avez donc été de

la partie ; car votre robe eſt toute enſanglantée.

Volontairette. Non, non, ma ſœur ; mais le plus mauvais qui avoit la gueule & les oreilles teintes du ſang de l'autre, eſt venu ſortant du combat ſe ſecouer auprès de moi & s'eſſuyer à mes habits ; voilà ce qui les a enſanglantés.

Colombelle. Ce que vous venez de faire, marque parfaitement bien l'humeur d'une perſonne qui ſe plait dans les querelles, & qui au lieu de les appaiſer, les excite & les fomente de toutes ſes forces. Vous êtes une étonnante fille ! eſt-il poſſible que vous trouviez plus de ſatisfaction dans le trouble & dans le deſordre, que dans la douceur & la paix, qui ſont des vertus ſi bienſéantes à notre ſexe ? Cependant le Ciel & la terre, toutes les créatures même nous prêchent d'une maniere ſenſible, que la paix eſt la ſource de la félicité, & qu'il ne peut y en avoir où elle ne ſe trouve

pas. Combien vous en éloignez-vous de cette félicité ? Vous qui n'étant jamais tranquille, lâchez la bride à votre naturel malin, excitant des querelles, y prenant part, & ne penſant qu'à mettre la diſcorde parmi les perſonnes liées de la plus étroite amitié. Vous n'euſſiez pas été coupable, ſi au lieu d'exciter le chien avide du morceau qui appartenoit à l'autre, vous euſſiez, au contraire défendu celui qui en étoit en poſſeſſion. Que ceci vous ſoit donc une leçon pour tout le reſte de votre vie, afin que vous n'aidiez perſonne à enlever l'honneur & le bien d'autrui, & que vous tâchiez par toute ſorte de moyens de procurer à un chacun ce qui lui appartient. Je vous conſeille de regretter le temps que vous perdez: Et prenez garde ſur tout de ne pas perdre vos fleurs en vous arrêtant ainſi mal à propos. Les avez-vous ? Eh bien! gardez les donc ſoigneuſement.

Volontairette. Ho! ho! il y a long-

temps qu'elles ſont perduës. Je ne m'en ſuis apperçuë qu'après m'être battuë avec le taureau.

Colombelle. Ha ! ma ſœur, je ſuis auſſi touchée de cette perte, que de vos déréglémens : Et ce qui m'afflige le plus, c'eſt de vous y voir inſenſible. O que ne ſuis-je auprès de mon bien-aimé, qui eſt lui ſeul mon eſpoir, ma joie & ma félicité ! Que je ſuis à plaindre ſi je ne puis y arriver au plutôt ! Quoi donc, ma ſœur, mes tendres prieres, mes ſollicitations, mes inſtances ſeront-elles toujours vaines ? Rien ne ſera-t-il capable de vous ramener à votre devoir ? A quoi aboutiſſent toutes vos équipées, indignes d'une fille modeſte, qu'à vous détourner du chemin que notre tendre amant nous a marqué, ou à perdre le temps que vous deviez employer à le faire avec ferveur. Vous ſentez bien de quelle importance il eſt pour nous de fournir heureuſement cette carriere ; & à quel abyſme de

malheurs nous nous expoſons, ſi nous marchons nonchalamment, nous mettant dans le danger d'être moquées, & couvertes de confuſion en arrivant trop tard. Il ne ſera pas temps de déplorer ce malheureux ſort, quand nous nous le ſerons attiré par nos vains amuſemens. C'eſt un mal incurable, & contre lequel il n'y a que des remédes de précaution. Votre cœur n'eſt-il point touché de vos déſordres? Les beautés de Jeruſalem n'y font-elles aucune impreſſion? Le magnifique Palais de notre amant, ſon aimable compagnie, le tendre amour qu'il nous porte, les plaiſirs inconcevables qu'il nous a préparés, rien enfin de tout ce qu'il fait pour nous rendre heureuſes, ne ſera-t-il capable de vous toucher?

DECLARATION SPIRITUELLE.

Ceux qui excitent & fomentent les quérelles ſont coupables du ſang ré-

pandu, qui réjaillit ſur eux. C'eſt un crime énorme de cauſer ou de favoriſer l'oppreſſion de l'innocent, auquel il reſte aſſez de voix pour ſe faire entendre du Ciel qui ne manque guere d'en prendre une vengeance éclatante.

CHAPITRE XV.

La friande Volontairette *ne cherchant qu'à contenter ſon appétit, mange inconſidérément un limaçon.*

Volontairette. La tendreſſe dont vous aſſaiſonnez vos remontrances, & la crainte que vous avez pour ma perte, me calment & appaiſent entiérement ma colere. Allons, ma ſœur, je veux marcher en diligence.... Ho, ho, regardez donc cette houblonniere! Mon Dieu, que de fleurs, que l'odeur en eſt forte! Voilà encore une belle vigne. Il me ſemble qu'on y fait vendanges. Allons-y, ma ſœur, & nous gouterons du vin nouveau.

Colombelle. Ne penſons pas à cela, ma ſœur, l'odeur du houblon vous eſt déjà montée au cerveau; ſi nous allions boire du vin, en quel état vous mettriez-vous? Ce ſeroit bien

le moyen d'avancer notre chemin.

Volontairette. En vérité, ma ſœur, quand vous vous y mettez, vous êtes très-incommode. Quoique vous diſiez, il faut que je mange du moins quelques raiſins.

Colombelle. Il ne vous eſt pas permis de manger ce qui ne vous appartient pas. Prenez garde que votre envie n'ait quelque mauvaiſe ſuite.

Volontairette. Ne craignez rien, ma ſœur, je ne vois aucun danger. Vous devez ſçavoir que les fruits qui croiſſent au long des chemins ſont communs à tous les paſſants.... Ah! qu'ils ſont délicats, j'en ai tant mangé que je n'en puis plus. Ho, ho, voilà d'autres choſes; il faut que j'en goûte. Ouf, fi, fi, ma bouche eſt pleine d'ordure; il ſemble que je ſois empoiſonnée.

Colombelle. N'avez-vous pas de honte de tenir de pareils diſcours?

Volontairette. Pourquoi ne puis-je pas les tenir? J'enrage de colere contre une maudite ronce.

Colombelle. Vous devriez plutôt être courroucée contre vous-même d'avoir mangé du fruit juſqu'à vous incommoder. Quel mal vous a donc fait cette ronce ?

Volontairette. Je ſens bien le mal qu'elle me cauſe. Quoique je fuſſe raſſaſiée de raiſins, j'ai pourtant eu envie de manger des meures que je voyois parmi les ronces. J'en ai pris quelques-unes ſans appercevoir des limaçons qui étoient pêle-mêle, & les ayant miſes goulument dans ma bouche, j'ai écraſé ces inſectes avec les dents, & j'en ai un ſi grand mal de cœur que peu s'en faut que je ne vomiſſe les entrailles. Maudites ſoient les ronces & les meures, qui m'ont cauſé cet accident !

Colombelle. Voilà juſtement la punition de votre friandiſe ! Ne ſçauriez-vous donc modérer votre appétit, & avoir pour maxime, que la nature ſe contente de peu, & que la tempérance eſt le ſolide fondement du corps, qui n'eſt jamais en

meilleure ſanté, que quand on n'uſe que d'alimens ſimples & ordinaires, au lieu que la gourmandiſe qui recherche toujours la quantité de mets, & la friandiſe qui ne deſire que les délicats & relevés par les ragoûts, expoſent à mille maladies dangereuſes, & ne peuvent qu'abréger les jours, ou du moins les rendre languiſſans. Le friand ne ſçait ſouvent ce qu'il veut. Il éprouve l'alternative ridicule de trouver bon ce qui eſt mauvais, & mauvais ce qui eſt bon. L'aigre qui lui plait aujourd'hui lui déplaira demain, & il n'aimera que le doux. Le gras eſt de ſon goût dans un moment, & le maigre dans l'autre. Ce qui le dégoûte un jour, le ragoûte le lendemain; en un mot, il eſt le jouet des alimens, & il paſſe ſa vie à conſulter ſon goût, & à chercher ce qui peut le flater. Pauvre fille! que vous vous donnez d'inutiles peines! Que peut-on penſer de vous voir courir avec tant d'avidité vers les objets

friands? Ceux qui en ſont les témoins ſont autant de juges impitoyables, qui jugent de votre vertu, ſur vos appétits déréglés, & qui vous voyant empreſſée à les contenter à quel prix que ce puiſſe être, s'imaginent avec quelque fondement que vous ne courez pas au vice avec moins d'ardeur, pour ſatisfaire vos paſſions. La ſobriété eſt une ſi belle vertu, la diſcrétion une ſi charmante qualité, que les intempérans même & les indiſcrets ne peuvent s'empêcher de les approuver avec admiration. Si vous euſſiez été de ce nombre vous n'euſſiez ſouillé, ni votre bouche, ni votre langue. Pour vous ôter ce dégoût, ſuivez-moi, & cueillez quelques fleurs de bonne odeur, en penſant à réprimer une autre fois votre appétit ſenſuel & déréglé.

Volontairette. Cueillir des fleurs? Non par ma foi, ma ſœur, je n'en cueillerai pas. Je n'y ſuis point du tout diſpoſée. Ma tête n'eſt pas en-

core raſſiſe. Fi, ces diables de limaçons ſont ſi glutineux qu'ils me colent la langue au palais.

Colombelle. Venez avec moi à la riviere, lavez-vous-y, & vous perdrez ce mauvais goût. Vous avez beſoin de vous baigner, pour vous nettoyer de toutes vos ordures & ne pas croupir dans l'état ſale où vous êtes. Que vous êtes affreuſe & dégoûtante! quand on vous regarde, on eſt prêt à vomir.

Volontairette. Me regarde qui voudra, je ne m'en ſoucie guere, & je ne veux pas abſolument aller à la riviere. Que ceux qui ont horreur de me voir, ferment les yeux. J'ai levé le maſque, & je ne m'embarraſſe plus du qu'en dira-t-on.

Colombelle. O mon bien-aimé, que je ſuis affligée de ne pouvoir me rendre auſſi digne de vous, que vous méritez! Que ne puis-je voler à vous, ô mon Roi! mon amour! & toutes les délices de mon cœur! Vous, dont les perfections ne peu-

vent être expliquées par aucune langue, ni décrites par la plus éloquente plume. Il n'y a que celui qui a goûté combien il eſt doux de vous aimer, qui puiſſe s'imaginer combien vous êtes aimable. Je veux cultiver l'amour conſtant que vous avez pour moi, pour entretenir la joie de mon cœur & le repos de ma vie, en attendant celui que vous me promettez dans votre ſein. Mais d'où vient, mon cher amant, que ma ſœur ne ſe ſoucie de rien, qu'elle néglige de vous plaire malgré vos promeſſes & mes conſeils, tandis que je tâche de mettre tout à profit, de vous être agréable, & de mériter vos regards ? Que ma ſœur eſt à plaindre dans ſes égaremens. Elle vit ſans ordre, ſans régle, ſans meſures, & elle foule la ſageſſe aux pieds pour contenter ſes deſirs inſenſés. Que n'eſt-elle aſſez ſage & aſſez intelligente pour prévoir les orages dont elle eſt menacée, & qui ſont prêts à fondre ſur

ſa tête! Où allez-vous donc, ma ſœur, ce n'eſt pas là notre chemin, voici celui que nous devons ſuivre pour ne pas nous égarer.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Il eſt bien des gens, qui pour ſatisfaire leur appétit déréglé & des deſirs changeants qui ſe contrarient, ont une bizarre alternative pour les objets qui croient capables de les ſatisfaire, & négligent la vertu pour aſſouvir leurs paſſions. Colombelle *exhorte ſa ſœur à ſe corriger de ce vice, ainſi que d'un grand nombre d'autres; mais* Volontairette, *dont l'eſprit eſt volage & inconſtant, ne fait aucun cas des propoſitions que ſa ſœur lui fait de ſe convertir, & de ſe purifier dans les eaux ſalutaires de la pénitence.*

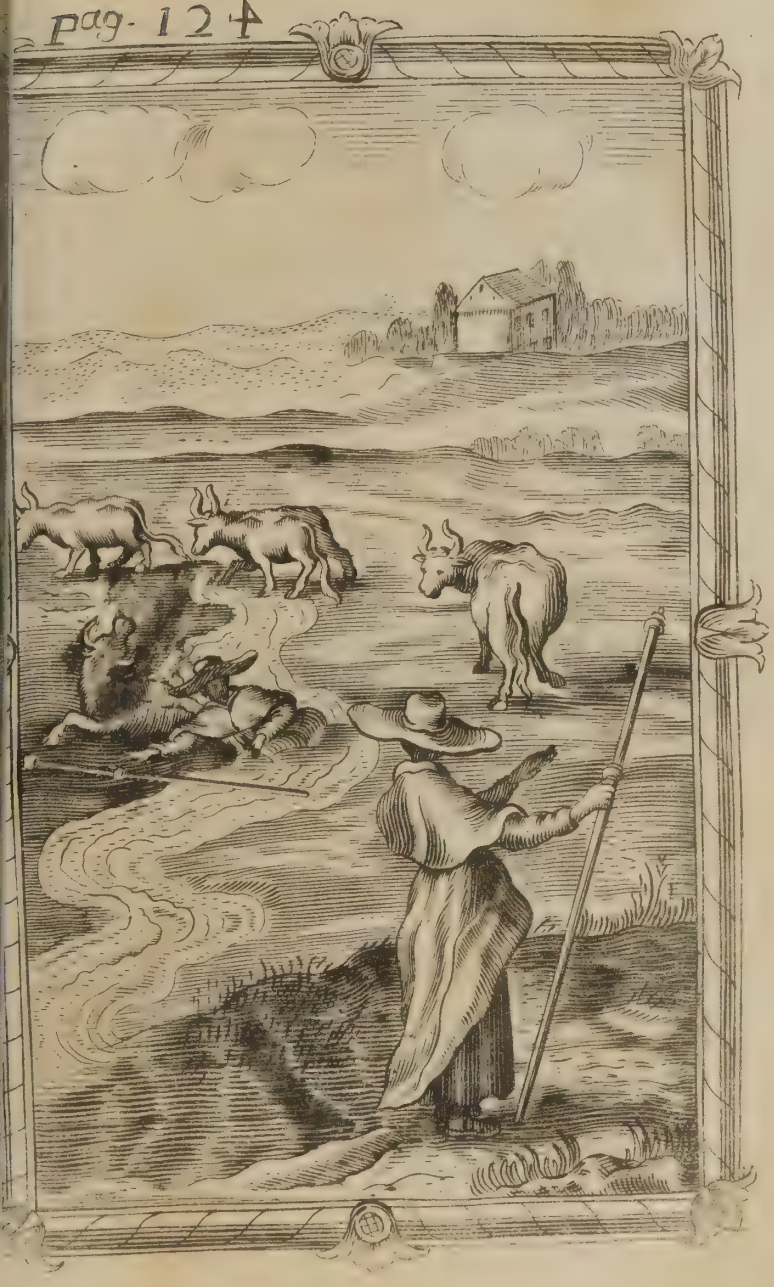
CHAPITRE XVI.

Volontairette *refusant de suivre sa sœur dans le bon chemin, s'égare: & étant montée sur une vache, elle tombe dans un bourbier.*

Volontairette. Eh bien, ma sœur, ne me censurerez-vous pas encore me voyant dans ce bourbier? N'aurez-vous pas pitié de moi?

Colombelle. Pouvez-vous croire que les autres doivent avoir compassion de votre misere, quand vous n'en avez pas vous-même, & que vous dites avoir levé le masque & renoncé à la pudeur? Sont-ce des sentimens bienséants à une Demoiselle, & si peu conformes à votre condition? Avez-vous raison de vous plaindre, que je vous corrige mal-à-propos? Ne m'avez-vous pas toujours donné sujet de vous reprendre avec plus de sévérité que

pag. 124



je n'ai fait? Oui, ma très-chere ſœur, l'amitié que j'ai pour vous, le ſang, la charité, mille autres motifs m'obligent d'avoir pitié de vous; mais hélas! quel créve-cœur pour moi de vous entendre dire que vous ne vous ſouciez plus de rien; que vous ne voulez plus ſuivre le bon chemin; & que vous embarraſſant peu de vous égarer, vous ne voulez prendre que des chemins tortueux & détournés, malgré les dangers fréquents, & preſque inévitables qu'on y court. Eſt-il ſurprénant que vous faſſiez continuellement des chutes dangereuſes? Vous marchez ſans aucune circonſpection & avec une préſomption étonnante.

Volontairette. Je ne ſçais, ma ſœur, comment il a pu ſe faire que je n'aie pas vu le bourbier où je ſuis tombée. J'ai eu beau regarder devant moi, je n'ai apperçu que le chemin des vaches qui m'a paru bon & agréable. Je l'ai ſuivi; mais ayant trouvé un vilain bourbier qui cou-

poit ma route, j'ai pris le parti de monter ſur une vache, pour le paſſer, & cette lourde bête s'étant dérobée de deſſous moi, m'a laiſſée dans ce cloaque.

Colombelle. Sote que vous êtes, que ne retourniez-vous ſur vos pas quand vous avez apperçu ce bourbier, au lieu de confier votre vie à une ſi lourde bête, qui n'ayant aucune adreſſe ne pouvoit vous retirer de ce mauvais pas? Votre étourderie eſt ſans excuſe. Mais ce qui m'afflige plus que je ne puis l'exprimer, c'eſt la perte de temps, & de voir qu'il nous eſt impoſſible d'arriver ce ſoir, où nous nous ſommes propoſées.

Volontairette. Hélas! je ſuivois lentement ces bêtes dans ce chemin, ſans conſidérer où il alloit aboutir.

Colombelle. Vous vous engagez donc dans un chemin ſans ſçavoir où il conduit? Vous voyez bien que vous avez manqué de prudence, & que ces bêtes quoique privées de

raiſon, en ont pourtant plus que vous, de ne s'engager que dans des pas, d'où elles connoiſſent pouvoir ſortir : En un mot, je ne puis m'empêcher de vous dire, ma pauvre ſœur, que ſi vous ne voulez pas renoncer à toutes vos mauvaiſes habitudes, & marcher avec plus de circonſpection dans le reſte de notre voyage, je ſerai obligée de vous abandonner à votre triſte ſort, & à me priver de votre compagnie; car enfin je ne puis, ni ne dois riſquer de perdre mon repos & ma félicité, en conſumant le temps que vous me dérobez par votre inattention. Ne vous engagez pas dans des occaſions périlleuſes dont je ſouhaiterois de vous retirer; mais je ne voudrois pas retarder mon arrivée auprès de mon bien-aimé, dont l'amour & les avantages qu'il m'offre, me ſont plus chers que vous même, & que tous les biens de la terre.

Volontairette. Je ne ſçaurois vous blâmer, ma ſœur. Je reconnois que

j'ai tort ; mais j'aurai dorénavant tant de déférence pour vos avis salutaires, & une circonſpection ſi exacte, que vous n'aurez plus aucun ſujet de vous plaindre de moi.

Colombelle. O ! ma ſœur, ſi nous étions ſinceres dans nos promeſſes, & fidelles à les accomplir ; ſi nous pouvions marcher dans le droit chemin, & nous y conſerver pures & ſans tâche, ſi enfin étant toutes deux de la même humeur, nous n'avions qu'un cœur, qu'un eſprit, que les mêmes deſirs, avec quel plaiſir ne ferions nous pas notre voyage ! combien de temps n'avons nous pas perdu, depuis que nous ſommes en chemin, moi à vous faire des corrections, vous à les entendre ſans aucun fruit ? Oui, nous l'avons perdu ce temps précieux, que nous euſſions pu employer à cueillir des fleurs, pour en faire des guirlandes à notre amant, & pour les lui préſenter à notre arrivée. O mon bien-aimé ! vous avez été aſſez

bon de nous montrer le plus court & le plus sûr chemin, qui conduit au Palais de vos délices; & nous sommes trop négligentes pour le suivre. Nous voyons vos traces, nous y reconnoissons vos pieds; & malgré de si bons guides, nous nous égarons, & nous nous perdons. Que nous sommes aveugles & mal-avisées! faut-il que le monde & ses faux plaisirs nous séduisent avec tant de force, que nous ne connoissions nos erreurs & ses illusions. Ah! ma sœur, si nous suivions les pas de notre amant, sans que rien fut capable de nous amuser, avec quelle joie & quelle ferveur ne marcherions nous pas, contant d'arriver ce soir chez lui? Il nous a marqué sans détour, le chemin que nous devons suivre; quelle excuse lui pourrons-nous donner de notre retardement ou de nos erreurs? Allons, ma sœur, voici le bon chemin, vous y voyez les traces de notre amant; ne nous

en écartons pas, pour ne pas nous expoſer à nous perdre ſans avoir le temps de nous reconnoître: D'où vient donc cette nonchalance où je vous vois? Eſt-ce ainſi que vous éxécutez vos réſolutions? Je m'apperçois fort bien que vous en avez perdu la mémoire. Que je vous plains, ma ſœur, dans votre foibleſſe & votre humeur volage.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Ce Dialogue nous fait voir les affreux déſordres & les malheurs étonnans où tombent ceux qui s'égarent de la voie du Ciel, en ſuivant celle des paſſions. Ils en viennent à mépriſer les ſages conſeils & les bons exemples; & tombant ainſi dans l'endurciſſement, ils ne ſont plus capables de réfléchir ſur leurs égaremens.

CHAPITRE XVII.

Volontairette *a l'imprudence de monter à nud ſur un Poulain qu'elle rencontre, s'expoſant ainſi à faire une chute dangereuſe.*

Volontairette. Je ſçais d'avance que je ſerai grondée ; mais n'importe. Je veux, ma ſœur, vous raconter une avanture où j'ai beaucoup riſqué. Voyant deux bœufs qui ſe laiſſoient mettre ſous le joug ſans aucune réſiſtance, & un beau cheval qui ayant ſouffert d'être ſellé & bridé par celui qui le montoit, & qui le menoit à ſon gré ; je me ſuis moquée de ces animaux, & de leur bêtiſe à ne pas réſiſter à ceux qui les privent de la liberté, qu'ils auroient de courir par tout, de ſauter, de manger & de boire à toute heure ; & réfléchiſſant ſur la peine que le Cavalier prenoit à harnacher

ſon cheval, & à l'équipage embarraſſant de bride, de ſangles, de ſelle & de ferraille, j'en ai ri de tout mon cœur ; & voulant faire voir qu'on peut vivre ſans ces embarras & ces ſoins, j'ai monté un poulain à nud, m'imaginant que je le dompterois. Au premier coup de houſſine, que je lui ai donné, il a galopé avec tant de viteſſe, que j'ai devancé le Cavalier, dont j'ai parlé, qui rioit de me voir dans cet équipage. Ayant continué à jouer de ma houſſine, cet animal indompté s'eſt mis à ſauter, ruer & faire des écars, & s'étant détourné du chemin en gambadant comme un diable & courant comme un éclair, il ma menée dans un marais, où il s'eſt enfoncé juſqu'à la croupe, & où j'ai failli à périr ; je ne puis même comprendre, comment je ſuis échappée de ce danger. Il faut que ce ſoit par un miracle.

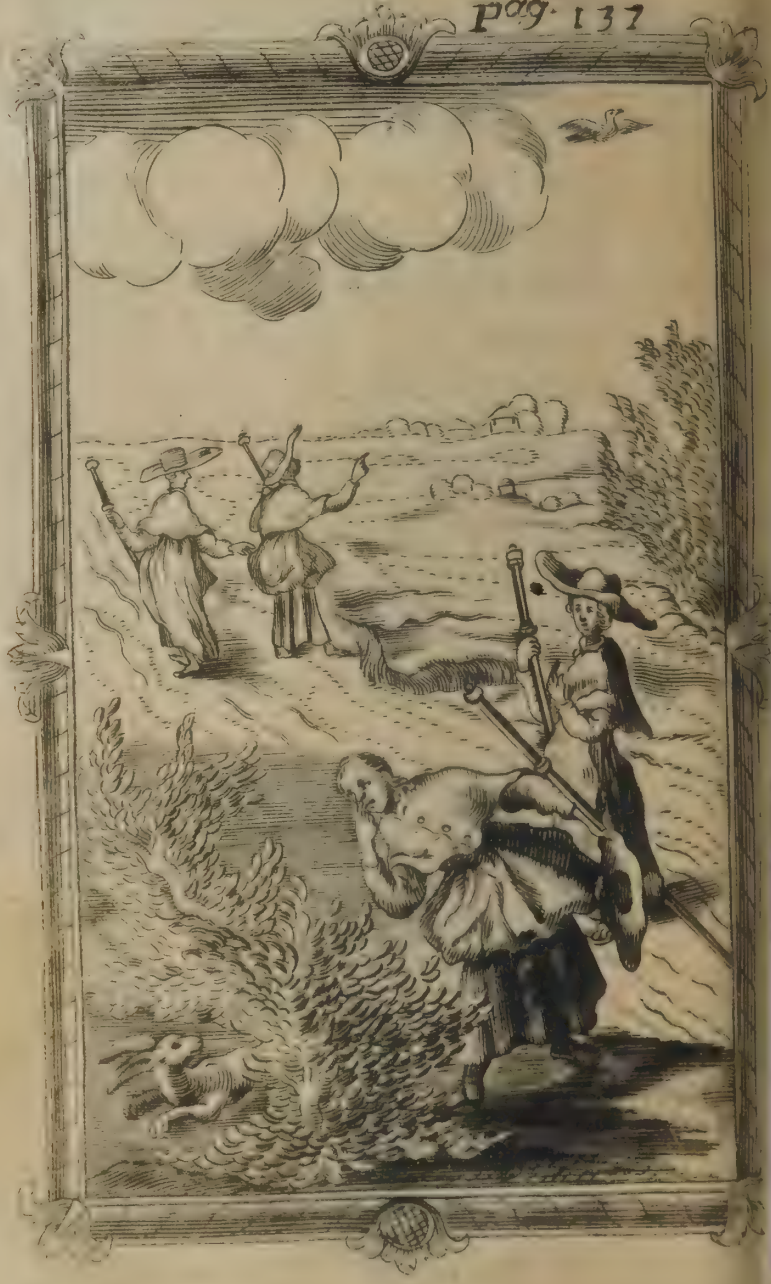
Colombelle. C'en eſt un grand, ma ſœur, & vous devez en remer-

cier Dieu. Pour le coup, vous avez trouvez votre ſemblable; car ſi on fait attention à votre humeur volage, à vos manieres indiſcrettes, & à vos mœurs déréglées, on peut vous comparer à un poulain indompté; & la comparaiſon ne peut être plus juſte. Hé bien! tête legere, avez vous appris de ce jeune cheval, combien il eſt dangereux de ſuivre le caprice, de n'aller pas le droit chemin & de ne ſçavoir pas ſe conduire? Heureuſe, ſi vous profitiez de cet exemple! vous avoueriez qu'il eſt ſage de ſe laiſſer conduire par des perſonnes prudentes, d'écouter leurs avis, & de les ſuivre pour éviter les dangers, où s'expoſent ceux qui ne conſultent que leurs paſſions & leurs appétits deſordonnés, & qui y périſſent à la fin. Eſt-il rien de plus avantageux, que d'écouter les avis d'une perſonne ſage & éclairée, qui nous les donnant toujours ſalutaires, ne peut que nous rendre heureuſe &

tranquilles. Remarquez, ma sœur, qu'on fuit les animaux revêches & effrenés; & qu'on aime & caresse ceux qui sont doux & soumis. Il faut qu'il y ait de l'ordre dans le monde. Il ne sçauroit subsister sans subordination. S'il étoit permis de se servir des forces & de la liberté qu'on a, les foibles seroient opprimés; on écraseroit les petits; & le monde devenant insupportable, on n'y pourroit jouïr d'aucune tranquillité. Vous devez donc comprendre que chacun doit user sobrement de ses avantages sur les autres: Et ne vous moquant plus du Cavalier, ni des bêtes dont vous avez ri avec mépris, vous avouerez, si vous êtes sage, qu'il est nécessaire de contraindre ses desirs, de tenir ses passions en bride, & ne point déranger la subordination établie de Dieu & des hommes. Rougissez donc de votre legereté & de vos ordures, qui vous mettent hors d'état de paroître en présence de notre amant pur & constant.

O excellent maître ! & très-ſage guide, pouvons nous ne pas admirer votre extrême bonté, à nous frayer le chemin qui conduit à votre magnifique Palais ? Vous, qui touché de nos miſeres, les avez toutes priſes ſur vous, en vous dépouillant, pour ainſi dire, de votre immenſité, & vous faiſant petit comme nous, afin de nous conduire par la main à vos thréſors inépuiſables, dont vous voulez nous enrichir. Vous avez ſuſpendu votre pouvoir infini & le droit que vous avez de commander à l'univers, pour nous donner des exemples d'obéïſſance que nous refuſons de ſuivre. Il n'eſt point de pere qui aime ſi tendrement ſes enfans ; point d'époux qui cheriſſe ſi fort ſon épouſe, que vous nous aimez. Nous avons beau vous être infidelle, vous nous recevez toujours quand nous revenons à vous avec ſincérité ; & non-ſeulement vous oubliez nos égaremens, mais vous nous comblez encore des

mêmes richeſſes & des mêmes plaiſirs, que vous diſtribuez avec profuſion à ceux qui ne vous ont jamais déplû. Je ne veux déſormais avoir d'autre guide que vous, d'autre régle que vos douces loix, d'autre modele que vos exemples, & d'autre volonté que la vôtre, pour ne pas m'égarer dans les chemins tortueux de cette vie, pleins de précipices, d'abyſmes & de pierres d'achoppement, & où il ſuffit de faire un faux pas pour tomber peut-être ſans reſſource. O ! ma ſœur, faites de ſérieuſes réfléxions ſur vos démarches paſſées, qui vous ont fait faire tant de chûtes; & précautionnez-vous pour l'avenir. Rendons à notre amant amour pour amour, cœur pour cœur, & ſur tout nettoyez-vous de vos ordures, & appellez à votre ſecours la faveur de notre amant avec les motifs dont il ſe ſert pour vous attirer, afin que nous puiſſions achever de fournir glorieuſement notre carriere.



CHAPITRE XVIII.

Volontairette *commence à faire de grands complimens à ſa ſœur, & s'amuſant à chercher le gîte d'un liévre, elle y ſent une mauvaiſe odeur.*

Volontairette. Je viens d'apprendre de vous, ma ſœur, qu'on ſe trouve mieux de ſuivre les bons conſeils, & de ſe laiſſer conduire que de marcher à ſa fantaiſie & de ſe livrer au caprice des paſſions. Je ſuis donc réſoluë de me conduire ſur cette maxime, & de vous offrir mes ſervices en qualité de votre très-humble ſervante. Commandez-moi quand il vous plaira, & je vous obéïrai. Je ne ſouhaite rien tant que d'avoir des occaſions où je puiſſe vous donner des marques de l'affection la plus reſpectueuſe. Je ſuis ſi convaincuë de votre excellent mérite, que je

n'en connois pas de plus grand que celui de vous être ſoumiſe. Trop heureuſe n'étant pas digne de votre familiarité, d'être du nombre de vos domeſtiques. Ne prenez pas mes ſentimens pour des louanges plâtrées. Je rends juſtice aux rares qualités qui forment votre mérite. Éprouvez-moi, & vous me trouverez ſincere & toujours prête à vous obéïr.

Colombelle. Hé! mon Dieu, voilà aſſurément des complimens à perte de vuë! Depuis quand toutes ces ſoumiſſions, ces reſpects & ces tendreſſes? C'eſt apparemment pour parler à la mode que vous vous ſervez de termes pompeux & ſéduiſans, que le monde emploie pour perſuader le menſonge aux dépens de la ſincérité? Voilà un grand changement, plût au Ciel qu'il s'étendit ſur toutes vos mauvaiſes qualités!

Volontairette. Ceſſez d'être ſurpriſe, ma chere ſœur, je me ſuis

mis en tête de parler à l'avenir comme les gens de Cour ; car enfin n'eſt-il pas honteux à une Demoiſelle d'ignorer ce langage poli & gracieux, qui charmant les oreilles, flate l'eſprit & ſéduit le cœur ? Si j'ai été ci-devant groſſiere dans mes diſcours, je veux être poli à l'avenir.

Colombelle. Fort bien, ma ſœur, mais je ris de vous voir dans une erreur aſſez commune dans le monde. Vous imaginez-vous que la politeſſe conſiſte à proférer des menſonges avec emphaſe, & à avancer en des termes ampoullés des ſentimens qu'on n'a pas ? Non, non, ma ſœur, cette belle qualité conſiſte à ne dire que ce qu'on penſe en des termes doux & modeſtes, ſans choquer ni les oreilles, ni les perſonnes à qui, ou dont on parle. Les gens ſages ne ſe laiſſent pas éblouir par le clinquant, ſe défient toujours de ces élocutions guindées, qui ne marquent qu'un eſprit leger & un

cœur corrompu ; & on nous traite de *précieuſes*, quand nous ſervant de termes recherchés, de mots étudiés & d'élocutions inuſitées, nous formons aux oreilles de ceux qui nous écoutent, un ſuperbe *galimatias* qui ne dit rien, ou qui prouve tout au plus la legereté de notre eſprit, & la foibleſſe de notre cœur. Je ſuis donc certaine que vous ne penſez rien de tout ce que vous venez de me dire en vos termes affectés. Ainſi je me défie de ce que vous venez de me dire. Je n'y ajoûte aucune foi ; & je ſuis bien trompée, ſi votre cœur y a quelque part. Ne penſez vous pas comme ceux qui ſe mettent en fraix par l'abondance de leurs paroles, d'offrir leurs ſervices à des perſonnes qu'ils voudroient deſſervir, & auſquelles ils voudroient commander ? Quoiqu'il en ſoit, ma ſœur, j'accepte vos offres. Mais le ſeul ſervice que je vous demande, eſt d'avoir de la déférence pour les conſeils que je vous don-

ne d'être plus attentive à vous même, de vous tenir pure & ſans ordure ; & ſur tout de profiter du temps & de ne pas me faire perdre le mien.

Volontairette. Vous parlez juſte, ma ſœur, je me propoſe de me bien laver lorſque nous aurons un peu plus avancé notre chemin. J'en aurai mieux la commodité ; & je le ferai pour l'amour de vous.

Colombelle. Croyez-moi, profitez de ce moment ; voilà la riviere ; ne différez pas de vous laver, non pour me plaire ; mais pour vous nettoyer, afin d'être agréable à notre cher amant.

Volontairette. Rien ne preſſe. J'ai aſſez de temps. O Dieu ! qu'eſt-ce que je vois dans ce buiſſon ? Ha ! la vilaine bête.

Colombelle. J'avois bien raiſon de craindre que vos belles paroles ne reſſemblaſſent aux folles fleurs qui ne produiſent jamais de fruit, & que le moindre vent fait tomber.

A quoi vous amuſez-vous ?

Volontairette. Je crois voir un liévre accroupi qui me regarde fixement. Je vais le prendre. Ha, ha, comme il fuit ! Ah ! mon Dieu, que l'odeur qu'il exhale eſt puante, elle me fait ſoulever le cœur. O ! le vilain animal.

Colombelle. Voilà aſſûrément une choſe bien extraordinaire pour que vous vous amuſiez, & que votre vaine curioſité vous faſſe perdre le temps qui devroit vous être ſi cher. Vous imitez ceux, qui pleins d'inattention & d'indolence ſur leur conduite, ne s'occupent que des affaires des autres. Ils s'informent de leur naiſſance, de leur réputation, de leurs allures, de leurs facultés, de leur ménage, ſans jamais rentrer en eux-mêmes pour examiner ce qui ſe paſſe dans leur eſprit & dans leur cœur ; & ſe fixant à connoître ce qu'ils doivent ignorer, ils ignorent pleinement tout ce qu'ils devroient connoître. Cependant après vous

être miſe à la torture pour ſatisfaire votre curioſité déraiſonnable, vous ne trouvez aucun progrès ſatisfaiſant dans la recherche opiniâtre que vous avez faite de ce qui ſe paſſe dans le monde. Il ne vous reſte que l'inquiétude & la legereté qui vous ſont à charge : Et vous avez donné aux affaires d'autrui, un temps qui pouvoit leur être précieux, & qui vous devient funeſte, par la perte que vous en avez fait. Vous ne devez eſpérer d'une ſemblable curioſité, que la haine de ceux qui en ſont les objets, & le mépris de ceux qui s'en apperçoivent. Quoi! les avantages que votre amant vous offre ne ſont-ils pas aſſez grands, pour vous exciter à vous inſtruire des moyens de les poſſéder? O! mon tendre amant, que nous ſommes volages, & inconſidérées dans notre conduite. Attentives à ce qui ne nous touche pas, nous négligeons nos affaires les plus importantes. J'ai toujours remarqué, que les per-

ſonnes de notre ſexe n'aiment rien tant que de s'entretenir de leurs amans, & d'en entendre parler : C'eſt même aſſez qu'on en prononce le nom, pour qu'on s'apperçoive d'un air content qui ſe manifeſte ſur leur viſage ; & nous, ma ſœur, plus inſenſibles que les filles de Babylone, malgré les démarches que nous faiſons, pour être aſſociées aux Vierges de Jeruſalem, nous négligeons le nôtre ; préférant même des amuſemens puérils, au doux plaiſir de nous entretenir de ſa naiſſance, de ſa vie, de ſa beauté, de ſes perfections, de ſon pouvoir enfin, & de ſa magnificence : Nos cœurs pourront-ils ne pas s'épanouir de plaiſir & de joie, lorſque nous réfléchirons ſur la bonté avec laquelle il nous a ſi tendrement appellées à lui ; & que nous en admirerons l'excès inconcevable ; lorſque nous penſerons qu'il a quitté ſon brillant Royaume pour ſe familiariſer avec nous, avec ſi peu d'é-

clat ; lorſqu'enfin nous ſerons perſuadées, qu'il s'eſt fait pauvre pour nous enrichir, & qu'il ne s'eſt livré à des peines ſi exceſſives, que pour terminer les nôtres. Cherchez, ma ſœur, cherchez dans Babylone des amans de ce caractére : Trouvez-en de fideles, de déſintéreſſés, de généreux, qui comme notre amant de Jeruſalem, ne recherchent des maîtreſſes que pour les rendre heureuſes, ſans leur trouver les qualités, que le monde eſtime uniquement. Tout cela n'eſt-il donc pas capable de nous dédommager des occaſions d'un divertiſſement puéril ou criminel, que nous trouvons en chemin ? Vous l'éprouvez, ma ſœur, que le plus petit plaiſir de la vie eſt toujours ſuivi de beaucoup d'amertume. Vous vous êtes arrêtée au gîte de ce liévre. Que vous en revient-il, qu'un mal de cœur, que ſa mauvaiſe odeur vous a cauſé ? Mais quelles douceurs ne goûteriez vous pas, ſi ayant ſuivi mes conſeils,

vous euſſiez été moins volage, & plus zélée à cueillir des fleurs dont notre route eſt ſemée, & plus ſoigneuſe à les conſerver ſans être flétries ni fanées, pour les offrir à ce parfait amant, qui ſans avoir égard au prix des préſens qu'on lui fait, n'eſtime pas moins les petits que les plus précieux ? Penſons donc à nos intérêts. Nous les ménagerons en fermant les yeux ſur autrui, & en ne les ouvrant que ſur nous-mêmes.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Il eſt ridicule de faire des complimens flateurs & plâtrés, & on n'eſt jamais innocent dans leur uſage. Il ſuit des diſcours de Colombelle, *que la curioſité conduit à de grands crimes. Elle eſt preſque toujours criminelle, à moins que la charité n'en ſoit le motif. Les préceptes, les conſeils & les actions de Jeſus-Chriſt devroient occuper le plus notre eſprit.*

CHAPITRE XIX.

Volontairette *faiſant des efforts pour prendre un Faucon en l'air, ſe bleſſe à la jambe, & ſe rend boiteuſe.*

Volontairette. Ho, ho, ma ſœur, quoique vous tâchiez de mortifier ma vuë, je vois avec plaiſir quantité de faucons en l'air. Regardez, ne ſont-ils pas beaux? Je veux tâcher d'en prendre un. Ouf... je me ſuis bleſſée, je ſuis boiteuſe.

Colombelle. Vous êtes extravagante, ma ſœur; peut-on être ſi folle? Quelle témérité d'aſpirer à une choſe impoſſible! vous aurez quelque jour celle de vouloir prendre la Lune. Voilà ce qui s'appelle perdre le temps & négliger des avantages certains pour des chimeres. Vous êtes bien payée de votre téméraire envie. Vous voilà boiteuſe, & hors d'état de pourſuivre

votre chemin avec la diligence qui vous eſt néceſſaire pour arriver à temps. D'autres ont des bleſſures qui ſont autant de bouches qui publient leur gloire ; mais la vôtre ſera la preuve de votre étourderie.

Volontairette. Vous trouvez mauvais que je m'amuſe à ces ſortes de choſes, & moi je trouve le chemin ſi ennuyeux, que je ne puis m'empêcher de m'amuſer à tout ce qui peut me divertir. Vos corrections & vos diſcours m'ennuient. Je vous entends dire à tout moment ; venez-donc, marchez, hâtez-vous, ne perdez pas le temps : Tout cela me dégoûte.

Colombelle. Je ne ſçaurois trop vous répéter ce que vous ne voulez pas entendre. Oui, ma ſœur, hâtons-nous pour arriver au plutôt chez notre amant. Les plaiſirs nous y attendent, pouvons-nous en jouir trop-tôt ?

Volontairette. Juſtement, vous voilà toujours ſur le même ton. Je

vous répéte que ce chemin m'ennuie, & que haaa...., je baille; qu'eſt-ce donc que ce voyage? Je n'y ai que du déſagrément. Tantôt la tête me tourne & je tombe; tantôt je me bleſſe à la jambe; ici je ſens une mauvaiſe odeur, là je trouve un vilain goût. Je ne puis plus y tenir. Job lui-même y perdroit patience.

Colombelle. Votre appétit déréglé, la témérité, la curioſité & tous vos vains amuſemens, vous ont cauſé tous les fâcheux accidens que vous avez éprouvés : Et vous vous ſentez encore de la folle envie que vous avez eu de ſauter après un oiſeau qui voloit.

Volontairette. Pourquoi me blâmez-vous d'avoir voulu prendre un faucon, tandis que vous en avez pris un vous-même?

Colombelle. C'eſt bien différent. Celui que j'ai pris s'étant approché de moi, eſt venu, pour ainſi-dire, ſe jetter entre mes mains: Et celui

que vous avez voulu prendre étoit en l'air. Il me paroît auſſi innocent d'avoir retenu ce bel oiſeau qui s'eſt donné à moi, que téméraire à vous d'avoir entrepris d'arrêter le vol de celui que vous preniez à tâche. On m'auroit traitée de bête, ſi je l'avois laiſſé échapper, puiſqu'il s'étoit livré de ſi bonne grace. On diroit qu'il eſt deſtiné pour nous deux.

Volontairette. Il eſt deſtiné pour nous deux, vous le dites bien; mais je me doute que vous en ferez la plus cherie & la plus careſſée. Apparemment que c'eſt-là cet amant qui vous occupe ſi fort? C'eſt pour lui plaire que vous vous amuſez à des niaiſeries. Fuyant toutes les compagnies, vous employez votre temps, que vous appellez précieux, à cueillir des fleurs pour lui en faire des bouquets & des guirlandes, mépriſant celles que j'amaſſe, parce qu'elles n'ont pas une auſſi bonne odeur que les vôtres. Réſervée à l'excès, vous refuſez de manger du

fruit, de goûter d'un raiſin, ſans doute à cauſe que vous ne les aimez pas, & vous me blâmez de ce que j'en mange. Si la moindre pouſſiere s'éleve, ou que vous apperceviez de l'ordure dans votre chemin, vous êtes inquiéte, vous croyez être perduë; & ſur le champ vous courez à la riviere pour vous y laver, & vous froter juſqu'au ſang. Vous me faites rire, affectant ainſi une netteté outrée, & vos précautions timides dans la plus legere occaſion ſont des preuves de votre foibleſſe. Je vous avouë que ces minauderies me révoltent, & que je ne ſçaurois vivre dans une contrainte éternelle.

Colombelle. Vous n'avez pas raiſon, ma ſœur, de dire que ma conduite & mes manieres ſont gênantes; ne ſentez-vous pas au contraire combien les vôtres ſont étonnantes & fâcheuſes dans les ſuites que vous en éprouvez? Toutes vos peines, vos douleurs, vos chutes, vos bleſſures & les affronts que vous a-

vez reçus, tout cela ne vient que de votre inconſtance, de votre legereté & de votre inattention à ſuivre le bon chemin, où vous n'auriez rencontré que des fleurs, & tout au plus quelque petit mauvais pas, que vous auriez franchis legerement, ſans vous ſalir, vous déchirer, ni vous bleſſer. Vous le deviez d'autant plus, que notre amant nous l'avoit frayé d'une maniere à ne pouvoir nous égarer, à moins que d'être frapées d'aveuglement. Si vous l'aviez tenu, vous ſeriez propre & nette, votre cœur ſeroit tranquille, votre eſprit ne ſeroit pas troublé, & vous auriez les qualités requiſes pour entrer dans ſon magnifique Palais & occuper le ſuperbe appartement qu'il vous a deſtiné. O très-pur amant de nos ames, combien de fois n'avons-nous pas appris de votre bouche, que rien d'impur n'entreroit dans votre charmant Palais, où votre très-pure mere occupe un des premiers appartemens?

C'en eſt aſſez pour nous engager à mener une vie exempte de toute impureté, afin de nous rendre dignes de vos faveurs.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Colombelle *reprend ſa ſœur de préférer les plaiſirs paſſagers & les biens périſſables, aux ſolides & éternels. Elle l'exhorte à ne pas s'amuſer aux oiſeaux en l'air qui repréſentent les premiers, & de s'attacher au faucon qu'elles ont en main, qui repréſente les derniers, & J. C. lui-même qui en eſt le diſpenſateur.* Volontairette *tourne en ridicule les ſages précautions & les bonnes œuvres de* Colombelle : *Se moquant des ſoins qu'elle prend pour ſe rendre digne de ſon très-pur amant.*

CHAPITRE XX.

Volontairette *voulant se reposer sur un tas de foin, est piquée par des épérons qu'un palfrenier y avoit laissés par mégarde.*

Volontairette. Tout ce que je puis inférer de vos discours, ma sœur, est que vous faites beaucoup de cas de la propreté; mais ils sont si longs & si ennuyeux, que je m'endors en les écoutant. Souffrez que je me repose: Je vais me coucher près de cet âne sur ce tas de foin..... Ai, ai, qu'est-ce que je sens donc sous moi? Je sens une piqueure à la jambe. O Dieu! qu'elle saigne! Justement voilà deux épérons, que quelque marousle aura sans doute cachés dans le fénil. Ouf, que je sens de mal!

Colombelle. D'où vient que vous

pag. 154.

vouliez dormir à contre-temps ſur ce monceau de foin ? En vérité cela ne convient point à une fille modeſte. Que n'attendiez vous à la nuit ? Et vous auriez trouvé chez notre amant un lit agréable & mollet. Quoi, vous dormez donc malgré la douleur que vous cauſe votre bleſſure ? Quelle patience ! ô mon bien-aimé ! que n'ai-je une ſource d'eau dans mes yeux, pour fournir aux larmes que je dois verſer ſur les deſordres de ma pauvre ſœur, j'en ſuis pénétrée de douleur, voyant qu'elle ne penſe à rien moins qu'à fournir ſa carriere, & qu'elle retarde par ſa pareſſe & ſa legereté, mon arrivée auprès de vous, mon unique repos. En vain je ranime ſon zéle, en vain je la conjure de ſe nettoyer de toute ordure ; vous voyez que perſiſtant dans ſa négligence, elle dort tranquillement ſur ce foin, près d'un âne, dont elle imite parfaitement la pareſſe & l'étourderie. Que dois-je faire ? Si je

l'abandonne, outre que ma tendreſſe en ſouffriroit, vous m'avez expreſſément recommandé, avec votre bonté ordinaire, de la conſoler & de la ſecourir dans notre voyage; je ne puis donc y manquer ſans vous déplaire. Si je l'attends, je ſuis expoſée à perdre mon temps, & une félicité dont rien n'eſt capable de me dédommager, en courant le riſque d'arriver trop tard où vous nous attendez. Pour ne donc pas tranſgreſſer vos ordres, ni violer les regles de la tendreſſe & de la charité, je prends le parti de l'attendre, pour la conduire à vous..... Allons, ma ſœur, il fait tard. Mon Dieu, qu'elle dort profondement! Quel malheur pour vous d'être ſi pareſſeuſe, & ſi peu ſoigneuſe de vos intérêts! Il ſemble que vous ſoyez enſorcellée; ou bien vous avez perdu l'eſprit de vous mettre dans un danger évident de perdre votre félicité.

Volontairette. Ho, ho, eſt-ce à

moi que vous parlez, ma ſœur ? Que vous êtes incommode ! Ne ſçauriez vous me laiſſer dormir à mon aiſe ? Je veux obſolument me repoſer.

Colombelle. Vous repoſer, grand Dieu ! Eh quel repos pouvez-vous goûter ? Votre conſcience peut-elle vous permettre d'en prendre ?

Volontairette. Pourquoi-non ? Je n'ai rien de mieux à faire ; il eſt fête aujourd'hui, c'eſt le temps le plus convenable au repos & au ſommeil.

Volontairette. Fête, ou non, vous devriez rougir de honte de reſter ſur ce tas de foin, comme une coureuſe. Je vous prie de conſidérer que nous ſommes dans une terre étrangere, que le temps s'écoule, & que nous ſommes encore loin du lieu deſtiné à notre repos. Si nous ne ſuppléons pas par notre diligence à la briéveté du temps, nous n'arriverons jamais au ſéjour délicieux, où nous ſommes attenduës. La pa-

reſſe & l'oiſiveté dans laquelle vous croupiſſez en ce lieu, vous expoſent à des travaux & à des peines étonnantes : Et comptez que chaque pas que vous perdez, que chaque moment dont vous abuſez, vous privent d'une infinité de biens & de plaiſirs que vous pourriez acquerir.

Volontairette. En vérité, ma ſœur, vous êtes ridicule, avec votre pareſſe & votre oiſiveté. Il ſemble que vous condamniez les nobles & les riches, qui n'ayant aucun beſoin de travailler pour vivre, partagent toute leur vie entre les divertiſſemens & le repos.

Colombelle. Si vous croyez que ces perſonnes dont vous me parlez, reſtent oiſives, parce qu'elles ne ſont pas dans la dure néceſſité de gagner leur vie, vous vous trompez groſſiérement. N'en voyons-nous pas, qui s'occupant aux ſciences & aux beaux arts, ſe rendent

utiles à la République ? Combien de Dames pieuſes, qui ſe tranſportant chaque jour dans les triſtes lieux où ſe retirent la miſere & la pauvreté, & où l'on ne voit que des images de la mort, y conſolent les malheureux & les malades ; les ſervent & les ſoignent ; laiſſant à tous des fruits abondans de leur piété ? J'avouë qu'il y en a dont les ſoins n'ont d'autre objet que le plaiſir ; qui ſenſibles aux moindres incommodités de la vie, ſe dorlotent ſans ceſſe, & qui ne comptant les momens de leur vie, que par les vains amuſemens auſquels elles ſe livrent, elles éloignent tout ce qui peut les troubler, & s'endorment dans une pareſſe honteuſe ſur leurs devoirs ; ſe rendant ainſi deſagréables à Dieu, & inſupportables aux hommes. Et ſi par un caprice de piété, elles font dans leur vie quelque action qui la reſſente, elles la font rétentir comme un héroïſme. C'eſt ainſi que n'ayant ni motif ni

fin ſurnaturelle, elles ne produiſent que des fruits gâtés qui ne peuvent ſe conſerver pour l'éternité. On les voit tomber du thrône, pour ainſi dire, dans la pouſſiere, & de l'abondance dans la diſette, n'ayant jamais réfléchi ſur la caducité des biens de la nature & de la fortune, pour prévoir leur chute; & ne s'étant jamais détachées des richeſſes & des plaiſirs, qui ſembloient devoir les ſuivre au-delà du tombeau, elles ſont hors d'état d'en prévenir la privation & de ſe conſoler de leur perte. Ayant même toujours vécu dans l'inaction & la molleſſe, elles ſont incapables de s'en dédommager par leur travail, & elles ne trouvent de reſſource que dans la mendicité ou la débauche.

Volontairette. Comment voudriez-vous que ces ſortes de perſonnes, accoûtumées à ne rien faire, commençaſſent ſi tard à travailler? Certainement elles n'y gagneroient pas leur vie, & outre la honte & le des-

nonneur, il leur resteroit encore la misére à combattre.

Colombelle. Quelle honte trouvez-vous à travailler pour vivre? Rien n'est si naturel, ni si louable. Mais c'en est une très-grande, de croupir dans l'oisiveté, & de ne point s'accoûtumer au travail par exercice, pour en prévenir la nécessité. Sont-elles plus délicates que plusieurs Reines, & qu'une infinité de Dames laborieuses, qui leur ont donné & qui leur donnent même tous les jours de si beaux exemples? Non, non, ma sœur, ce n'est que la paresse qui leur ôtant les forces & le courage, fait de leurs yeux des microscopes trompeurs, qui leur grossissent les objets. L'horreur qu'elles ont du travail dans cette indigente situation, est cause qu'elles se laissent à la fin opprimer & périr de misére, ayant souvent horreur d'elles-mêmes; c'est pourquoi elles ne sont agréables, estimées ni honorées de personne.

Quelques riches qu'elles aient été; quelques nobles qu'elles ſoient, elles ne peuvent mieux ſe concilier l'eſtime du monde qu'en s'aidant de leurs mains, à ſortir du précipice où elles ſont tombées. Le travail étant la condition de notre nature, ne peut que faire honneur à ceux qui l'aiment. Vous en conviendriez, ma ſœur, ſi prenant la peine d'aller vous laver dans la riviere, vous formiez la réſolution de renoncer à la pareſſe, & de lui ſubſtituer une diligence vigilante.

DECLARATION SPIRITUELLE.

On apprend par la bleſſure que Volontairette *a reçuë en croupiſſant ſur le foin, que la pareſſe ne reſte jamais impunie.*

CHAPITRE XXI.

Volontairette *prétend retirer un grand honneur d'un petit préſent qu'elle fait.*

Volontairette. Ma chere ſœur, arrêtons-nous dans ce cabaret, j'ai tant de faim, que les forces me manquent; commandons un bon repas.

Colombelle. Comptez, ma ſœur, que la pareſſe vous affoiblit plus que la faim. Je ne vous ai pas parlé de manger, parce que ma bourſe eſt mal fournie. Vous voyez maintenant qu'on fait dans un temps beaucoup de cas de certaines choſes, qu'on foule aux pieds dans un autre. Si vous n'aviez pas prodigué nos proviſions, nous les trouverions à préſent bien agréables. Allez auparavant à la riviere, je vous

y accompagnerai pour m'y laver avec vous. Nous mangerons enſuite quelques confitures, qui nous fortifieront.

Volontairette. A la riviere, mon Dieu ! Je ſuis ſi honteuſe de ce qu'on m'y voit ſi ſouvent.

Colombelle. Vous pouvez vous épargner cette eſpéce de confuſion, en vous conſervant pure & ſans tâche.

Volontairette. Vous avez raiſon, ma ſœur, mais à quoi tient-il que je n'en revienne plus prudente & plus ſage ? Il ſemble que quelque démon s'en mêle. Je prends deſormais la réſolution conſtante de me tenir propre & nette ; je vais donc me laver, & j'eſpere que ce ſera pour longtemps.... O ! que la riviere eſt agréable. Que le bain en eſt bon ! Elle a fait un ſi prompt effet en moi, que je me trouve toute autre. Dieu en ſoit loué ! Allons maintenant manger. Ecoutez, bonne femme, donnez-nous quelque choſe de bon.

L'Hô-

L'Hôteſſe. Entrez, mes Demoiſelles, ma ſervante va vous apporter ce que j'ai de meilleur à vous offrir. Un moment avant votre arrivée, ce jeune homme m'a apporté des fleurs qu'il a trouvées dans votre chemin, s'imaginant qu'elles vous appartenoient.

Volontairette. Oui, mamie, elles ſont à moi. Que je ſuis heureuſe de trouver le bouquet que j'avois perdu! Tenez, mon garçon, voilà deux belles noix que je vous donne pour votre peine. Voyez, ma bonne Hôteſſe, comme je ſuis libérale?

Colombelle. Que vous êtes ſote, ma ſœur, de vanter ſi fort les petits préſens que vous faites; la choſe ne mérite pas que vous vous en apperceviez, moins encore que vous en faſſiez appercevoir les autres. Vous vous imaginez ſans doute que votre libéralité eſt héroïque, & qu'il vous en doit revenir des louanges: Et moi je vous dis, que vous en perdez, non-ſeulement le

mérite, mais que vous vous exposez même aux moqueries de tous ceux à qui vous faites voir votre vanité. Tenez donc vos libéralités & vos charités ſecrettes, & que votre main gauche ne ſçache pas ce que fait votre droite, ſi vous voulez conſerver le fruit de vos actions.

Volontairette. Quel plaiſir de faire des actions qui ne retentiſſent pas en public ? J'avouë qu'on ne doit pas affecter de les faire connoître ; mais il eſt très-permis de les divulguer doucement, & de les faire appercevoir ſans bruit.

Colombelle. Vous vous trompez, ma ſœur, on ne le peut ni ouvertement, ni en ſecret : Et l'avantage qui revient de les tenir cachées, dédommage bien du ſot plaiſir qu'on retire en les publiant. D'ailleurs, ceux qui recevront vos bienfaits, fuſſent-ils même des ingrats, vous ſeront toujours plus obligez du ſecret, que ſi vous les divulguiez. La plus douce conſolation

qui puiſſe revenir à un cœur noble & bien placé des bons offices qu'il rend, eſt, ſans doute, de ſçavoir lui ſeul qu'il les a rendus : Et cette ſatisfaction intérieure vaut bien les louanges du dehors. Qu'il vous ſuffiſe donc, ma ſœur, quand vous faites quelque bien, de penſer à ceux que nous a fait notre amant libéral. O Prince magnifique ! que notre jugement eſt borné ; que notre vanité eſt grande, mais que votre bonté eſt inconcevable ! à meſure que vous nous en faites reſſentir les effets, nous augmentons en ingratitude ; & inſenſibles au bien que nous recevons à tout moment, nous ne faiſons que vous déplaire par notre conduite vaine & déréglée. Si vous ajoûtez bienfait ſur bienfait, nous accumulons faute ſur faute ; & quoique nous ne commencions jamais à vous marquer notre reconnoiſſance, vous ne ceſſez pas de nous combler de faveurs. Vous nous deſtinez & nous appel-

lez au plus haut degré d'honneur. En eſt-il de plus éminent que celui d'être vos épouſes? Il ne tient qu'à nous de l'acquérir par notre ferveur à vous ſuivre, & par notre circonſpection à marcher avec pureté dans le chemin que vous nous indiquez pour y parvenir. Faut-il que nous eſtimions peu les biens que vous nous promettez, parce qu'ils ſont ſans bornes; la peine de mendier les louanges & de rechercher les honneurs, eſt-elle donc plus douce que le plaiſir que nous devrions trouver à accepter de bon cœur les offres avantageuſes que vous nous faites? Une belle maiſon qui nous donne le couvert, un ajuſtement un peu diſtingué, une récompenſe, une aumône de la plus petite conſéquence, tout cela eſt plus que ſuffiſant pour nourrir notre vanité, nous attirer ſouvent du mépris, au lieu des louanges que nous attendons. Quelle foibleſſe de nous repaître de chiméres, tan-

dis qu'attentives aux largeſſes ineſtimables de notre amant, nous devrions nous répandre en actions de graces, & concevoir à chaque inſtant de nouveaux ſentimens de reconnoiſſance. Imitons-le, ma ſœur, cet amant généreux, & ſi nous faiſons quelque bien, n'en attendons d'autre récompenſe que l'unique conſolation de lui plaire: Remercions Dieu d'avoir recouvré les fleurs que nous avions égarées, & mangeons à la hâte pour continuer notre chemin.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Colombelle *reprenant ſa ſœur de ſes défauts, & ſur tout de la ſote vanité qu'elle retire d'une petite libéralité, nous apprend à faire nos aumônes & nos bonnes œuvres en ſecret, pour ne pas riſquer à en perdre le mérite & la récompenſe que Dieu y attache, qui ſurpaſſe tout les avantages que le monde peut faire.*

CHAPITRE XXII.

Volontairette *accable d'injures une Servante, & casse de colere un œuf gâté.*

Volontairette. Dans quel cabaret sommes-nous? Qu'on y est mal, la viande est sans goût, ces moules sentent mauvais, les œufs sont pourris, & la bierre est aigre; en vérité nous sommes très-mal tombées. Holà, Servante, venez ici. Chienne que vous êtes! considérez les œufs que vous nous avez donnés.

La Servante. Si les œufs sont gâtés, ce n'est pas ma faute. Je vous en demande pourtant excuse, Mademoiselle, je vais en faire cuire d'autres, & je choisirai les plus frais.

Volontairette. Voilà une belle ex-

pag. 170.

cuſe; voyons les autres. Eh bien tête de veau, ceux-ci ſont-ils meilleurs? Voyez, vilaine, ſentez; je ne ſçais ce qui m'empêche de vous les jetter au nez. Que le mal de S. Fiacre te prenne, impertinente que tu es: regarde comme ils s'écraſent entre mes doigts. Allez, ſalope, apportez-moi de quoi m'eſſuyer les mains. Il faut que j'aye bien de la patience!

Colombelle. Vous voyez bien, ma ſœur, que le plus petit écueil vous fait faire naufrage, & que vos réſolutions ſont ſi foibles qu'elles ne peuvent tenir contre la plus legere occaſion. Il n'appartient qu'à une coureuſe d'Armée de ſe ſervir des termes dont vous inſultez cette pauvre Servante, qui n'a pas tort, en nous ſervant ce que ſa Maîtreſſe nous envoit; & quand même elle ſeroit coupable, n'eſt-ce pas aſſez qu'elle vous ait fait des excuſes? Mais vous n'êtes pas excuſable de la reprendre avec tant d'aigreur.

Que vous ſert-il d'aller ſi ſouvent à la riviere, ſi vous vous ſouillez ſi vilainement?

Volontairette. Bon, bon, il faut traiter ces gens-là comme des chevaux de louage; plus on les épronne, mieux ils vont.

Colombelle. C'eſt un abus. Il faut avoir un cœur dur & raboteux, pour maltraiter, comme vous venez de faire, une malheureuſe Servante, qui a fait ce qu'elle a pu, pour nous bien ſervir. Sa condition eſt déjà aſſez triſte d'être obligée de ſervir ſes maîtres & les étrangers, pour qu'on ait des égards, & qu'on ne la traite pas avec tant de rigueur.

Volontairette. Je vois bien que vous n'avez pas d'expérience du grand monde. Il faut toujours traiter durement ces animaux, ſi on veut en être obéï & reſpecté.

Colombelle. Vos diſcours & vos ſentimens me font rougir, & ils ne conviennent qu'à une gourgandi-

ne. Quand les gens polis & bien élevés commandent avec douceur, ils ſont mille fois mieux obéïs que ceux qui emploient les injures & la brutalité. Si cette pauvre Servante a commis quelque faute, ce dont je ne conviens pas, vous vous êtes renduë coupable de pluſieurs crimes. Elle a aſſez de jugement pour connoître votre impoliteſſe & votre humeur brutale: Et ſi elle eſt auſſi indiſcrette que vous, elle ne manquera pas d'informer tous les paſſans de votre conduite. Quoique la pauvreté l'oblige de ſervir, elle eſt peut-être plus agréable que vous aux yeux de Dieu & des hommes.

Volontairette. Elle eſt donc auſſi bonne que moi, & vous voulez me comparer à elle?

Colombelle. Voilà encore juſques où va votre arrogance; ne voyez-vous pas que vous donnez toujours du nez dans l'ordure? En quoi êtes vous meilleure qu'elle? Votre or-

gueil à l'insulter est aussi impertinent que son humilité à ne vous rien répondre est louable. Ainsi ma comparaison lui fait tort & vous fait honneur.

Volontairette. Ha, ha, ha, ma sœur, vous me faites des contes à dormir debout..... Je souhaiterois pourtant avoir à présent ce que j'ai prodigué à mon déjeûné.

Colombelle. Eh bien, mamie, ne vous l'ai-je pas dit, que vous vous repentiriez de votre dissipation?

Volontairette. Vertu-bleu, qui l'eut jamais pensé qu'on trouvât si difficilement à manger sur une route si fréquentée; ces animaux de paysans n'ont pas l'esprit de faire des provisions pour les passans.

Colombelle. Et vous, Mademoiselle, n'avez-vous pas été assez avertie de ménager les vôtres? Contentez-vous donc à présent de ce que vous trouvez: Et pour ne pas en souffrir, repaissez-vous de l'espérance que nous avons d'être ce

ſoir magnifiquement régalées chez notre amant.

Volontairette. Ce ſoir, dites-vous; bon pour qui pourroit attendre: Pour moi je ſuis trop foible, je ne ſuis pas accoûtumée à faire ſi maigre chere, & ſi....

Colombelle. Taiſez-vous, je vous prie, ma ſœur; voilà deux perſonnes qui demandent à nous parler.

DECLARATION SPIRITUELLE.

On voit dans ce chapitre combien il eſt brutal & impoli d'injurier les domeſtiques. Car outre que Dieu y eſt offenſé, on ſe fait mépriſer des honnêtes gens. On les étourdit, ou on les rebute au lieu de les corriger: Et le moyen d'en être bien ſervi, eſt de les traiter avec douceur & ſans familiarité.

CHAPITRE XXIII.

Volontairette *faiſant peu de cas des Envoyés de ſon amant, ne les écoute pas, & s'amuſe à conſidérer une pie.*

Les Envoyés. Dieu vous béniſſe & ſoit avec vous, mes Demoiſelles ! Nous venons de la part de votre généreux amant, pour vous préſenter quelques confitures dont l'uſage vous rafraichira & vous fortifiera dans votre voyage. Le ſuperbe palais où il doit vous recevoir eſt prêt. Le feſtin ſomptueux dont il doit vous régaler eſt ordonné. Il vous attend avec impatience ; mais il vous avertit.

Volontairette. Regardez donc par cette fenêtre, ma ſœur, & vous verrez une pie qui vous divertira par ſes ſauts & ſon jargon.

Pag. 170.

Colombelle. Taiſez-vous, impertinente, ſoyez modeſte & attentive à ce que nous diſent ces Envoyés. Il faut que vous vous ſouciez bien peu des avantages que nous pouvons tirer de leur embaſſade, puiſque vous perdez l'attention & le reſpect qui leur ſont dûs.

Les Envoyés. Nous ſommes chargés de vous exhorter à continuer votre chemin avec diligence & ſans vous arrêter ; car ſi vous tardiez trop, vous trouveriez infailliblement la porte fermée, ſans aucune eſpérance de la voir rouvrir, ce qui vous réduiroit à une extrême miſere. Si vous voulez exécuter les ordres de votre amant, vous ne pouvez mieux faire que de mortifier vos yeux, fermer vos oreilles & retenir vos langues, afin de conſerver votre cœur en paix ; & ſans vous amuſer aux choſes inutiles ou pernicieuſes qui s'offriront à vous dans le chemin, ne penſez qu'à l'amour dont votre amant vous favo-

rise, & à le remercier d'avance de la magnifique récompense qu'il vous prépare. Hatez-vous donc, & soyez nettes & pures pour lui être agréables. Le soleil allant finir sa course, nous sommes obligés de nous retirer. Adieu, mes Demoiselles. Dieu vous conduise.

Colombelle. N'avez-vous pas vu celui que mon cœur aime & desire? Je le chercherai jusqu'à ce que je le trouve. Mon bien-aimé est à moi, & je suis à lui sans réserve. Mon ame s'est répanduë en douceur, quand il m'a dit si tendrement, *levez-vous, ma très-chere sœur.* O! mon bien-aimé, mon cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose dans votre sein. Attirez-nous à vous, & nous ne manquerons pas de courir à l'odeur de vos parfums.

Volontairette. Quoi, est-ce là leur langage? Ha! qu'ils sçavent cajoler & en faire accroire! Mais, ma sœur, qui peut sçavoir s'ils disent la vérité?

Colombelle. Peut-on en douter? En vérité vos discours étourdis, prouvent votre peu de foi. Eprouvez leur sincérité en goûtant des confitures dont ils nous ont fait présent.

Volontairette. O! qu'elles sont bonnes & qu'elles me fortifient le cœur! Je vois à présent que j'ai tort. Eh bien, ma sœur, je veux vous suivre. Allez devant, & je m'en vais payer l'hôtesse.

Colombelle. Faites vite, & ne vous amusez pas. Quel plaisir de penser à mon bien-aimé, & de réfléchir aux discours que ses Envoyés nous ont tenu de sa part? *Il vous attend*, ont-ils dit, *avec un grand desir.* O! mon repos & ma vie! le cerf fatigué cours avec moins d'ardeur aux sources d'eau vive, que mon ame desire d'être auprès de vous! *Soyez sur vos gardes*, ont-ils continué, *contre les objets qui pourroient vous distraire de votre dessein, & que votre cœur ne se laisse pas séduire.* Que je

vous ſuis redevable, mon cher amant, de l'attention que vous avez pour nous, & des aimables conſeils que vous nous donnez ! Ils nous ont même fortifié contre les difficultés & les ennuis de notre voyage : Et ſans les ſecours qu'ils nous ont donnés, il nous ſeroit impoſſible de ſurmonter les difficultés que nous trouvons ſur la route. Ils ont enfin ajoûté, que notre amant nous porte un amour ſingulier. O ! amour incomparable, dont nous avons tant de preuves & tant d'aſſurances par nous même, par les Envoyés & par le préſent que nous avons reçu de ſa part ! En fut-il de plus grand que le vôtre, ô ! mon bien-aimé ? Vous nous invitez en des termes ſi tendres, vous nous engagez avec tant de douceur, que tous les plaiſirs du monde réünis enſemble ne ſont pas capables de me détourner un ſeul inſtant du chemin qui conduit à votre délicieux ſéjour. Vous êtes ſeul propre à me réjouïr & capable de

me faire abandonner parens, amis & tous les avantages de la vie. L'ardeur que j'ai de m'unir à vous, rend mes pieds legers & me donne des aîles. Oui, votre amour m'enflamme, & j'en ſuis enyvrée ! Mais quoi ? Si l'eſpérance en mon bien-aimé eſt capable de me jetter dans de ſi doux tranſports, que ſera-ce, lorſque j'en jouïrai ſans crainte qu'on puiſſe jamais me l'enlever ?

DECLARATION SPIRITUELLE.

On ne peut entendre par les Envoyés dont il eſt parlé, que les Miniſtres de J. C. & de ſon Egliſe, qui tâchant de nous éloigner du vice par leurs conſeils, nous montrent le chemin de la vertu. Ils nous exhortent à la mortification des paſſions & des ſens, & à la fréquentation des Sacremens, qui nous ſont figurés par les confitures fortifiantes qu'ils apportent aux deux ſœurs. Colombelle *pénétrée d'amour pour J. C. reprend ſa ſœur de ſa tiédeur & de ſon indifférence.*

CHAPITRE XXIV.

Volontairette *payant l'hôteſſe, en reçoit autant d'argent qu'elle en donne.*

Volontairette. Venez, bonne femme, que je vous paie notre dépenſe : Combien faut-il ?

L'Hôteſſe. Etes-vous ſi preſſées, mes Demoiſelles ? Eſt-ce que vous avez déjà dîné ? Vous n'avez pas fait grande dépenſe. Il ne faut que trois ſols.

Volontairette. Oui, ma bonne, nous ſommes preſſées, & c'eſt bien contre mon humeur. Voilà de l'argent, rendez-moi le reſte.

L'Hôteſſe. Il me ſemble que vous me donnez une piéce de ſix ſols ; il faut donc que je vous en rende trois. Voyez, Mademoiſelle, ſi la piéce que je vous rends eſt ce qu'il vous faut ? Car je ne vois pas fort

Pag. 182

clair, quoique je me ſerve de lunettes.

Volontairette. Croyez-moi, bonne femme, les jeunes gens ſont ſouvent plus aveugles que ceux qui ont beſoin de lunettes : Et il m'arrive ſouvent de prendre le mal pour le bien. Fort bien, c'eſt une piéce de trois ſols que vous me rendez. Nous voilà quittes.

L'Hôteſſe. Je ſuis contente ; nous ferons mieux une autrefois.

Volontairette. Je la ſuis auſſi ; mais ma bonne, je voudrois bien vous confier une choſe, dont je vous demande le ſecret. Je ſuis Demoiſelle Suiſſe, & je fais ma réſidence en Hollande, dans un ancien château, qui a autrefois appartenu à un gros Seigneur. La fille que vous voyez avec moi eſt ma ſervante, dont je fais préſentement ma compagne. Quoique je ſois miſe en griſette, ce n'eſt pas faute de beaux habits. J'en ai certainement des plus propres & des plus riches. Les pierre-

ries & l'argenterie ne me manquent pas. Le château où je demeure avec mon mari, eſt un des plus beaux de l'Europe & des plus ſuperbement meublés. Nous y ſommes ſervis par un grand nombre de domeſtiques, conformement à notre nobleſſe & à nos richeſſes. J'ai été ſi bien élevée, qu'outre les qualités de l'eſprit, dont je me pique, j'ai encore acquis dans un degré éminent, l'art de coudre, de broder, de peindre en mignature, en quoi je ſurpaſſe toutes les perſonnes de mon ſexe, & tout le monde m'aime & m'eſtime. On me recherche & on me ſouhaite dans les plus agréables compagnies, ce qui m'attire ſouvent la jalouſie des autres Dames, qui portent envie aux qualités de l'ame & du corps, dont je ſuis douée. Mais je m'en moque. Mon adreſſe & ma complaiſance me tirent toujours d'affaire. Pluſieurs riches Seigneurs & très-bienfaits, ſont ſouvent venus pour m'en conter, m'adreſſant

leurs ſoupirs & leur tendreſſe, dans l'eſpérance de mériter mon attention; mais je me ſuis toujours contentée de les amuſer & de les entretenir dans leur amour pour ne pas les rebuter. Ne vous imaginez pas, ma bonne, que je vous faſſe cette confidence pour m'attirer votre eſtime & vos reſpects, ce n'eſt nullement mon deſſein; & ſi je n'euſſe trouvé l'occaſion de vous la faire, je ne l'aurois jamais cherchée. La vanité n'eſt pas mon foible. Je ſçais trop bien que les louanges ne conviennent pas à celui qui ſe louë, & je ſerois au deſeſpoir de mentir étant enceinte & en pélerinage pour cet effet. Je me ſuis donc habillée ſimplement comme il convient à mon état préſent, & je n'ai pris avec moi que cette ſervante. Voilà, ma bonne, une partie de mon hiſtoire..... N'eſt-ce pas une pomme, que je vois ſur cette armoire? J'aime éperduëment ce fruit, j'en ai même en le voyant une envie démeſurée.

L'Hôteſſe. Hélas, Madame, elle eſt bien à votre ſervice ; & quoique je l'aie long-temps conſervée ; je ne veux pas vous la refuſer, & ſur tout dans l'état où vous êtes.

Volontairette. Je vous remercie, ma bonne. Dieu vous conſerve & vous béniſſe.

L'Hôteſſe. Je vous fais le même ſouhait, Madame.

Colombelle. Eh! mon Dieu, où êtes vous donc, & à quoi vous amuſez-vous ?

Volontairette. Croyez-moi, ma ſœur, je ne m'amuſe jamais qu'à mon profit, & je ne ſçaurois y penſer ſans rire. Cette vieille femme m'ayant demandé trois ſols pour notre dépenſe, je lui ai donné une vieille piéce uſée qui n'en vaut effectivement que trois. Croyant donc que c'étoit un eſcalin, elle m'a rendu trois ſols, que j'ai pris, ne voulant pas la retirer de ſon erreur.

Colombelle. Où eſt votre bonne

foi, ma ſœur? Eſt-il poſſible que vous vous ſoyez ſouillée de nouveau par une indigne tromperie? Allez vîte rendre cet argent à cette pauvre femme.

Volontairette. Je veux le garder puiſqu'elle me l'a donné.

Colombelle. Vous l'avez ſurpriſe & abuſée; & vous voulez encore excuſer votre mauvaiſe foi? Ah! ma ſœur, gardez-vous de ne jamais plus tomber dans cette faute criminelle. La fraude & la tromperie ſont des monſtres abominables à Dieu & aux hommes. Celui qui les pratique eſt dans un mépris général. Tout le monde le fuit, & perſonne ne veut le fréquenter. Les fruits qu'on retire du vol ne peuvent être durables, & ceux qui cherchent à en amaſſer, ne travaillent qu'à leur perte. Concevez l'horreur de la fraude par les charmes de la bonne foi, qui fait elle ſeule un parfait éloge. Il ne faut pas tarder à reparer le tort que

vous avez fait à cette bonne femme, en lui rendant ſon argent... Où êtes vous Hôteſſe? Vous vous êtes trompée en rendant trois ſols à ma ſœur, car la piéce qu'elle vous a donnée n'en vaut pas davantage.

L'Hôteſſe. Je vous remercie, ma fille; j'ai cru que Madame m'avoit donné une piéce de ſix ſols.

Colombelle. Ne dites pas Madame, car nous ne ſommes que deux pauvres filles, & nous ne voulons tromper perſonne.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Grande leçon pour notre ſiécle, où la fraude & le larcin ſont ſi communs qu'on n'y fait aucune attention: Tout criminels qu'ils ſont, bien des gens les regardent comme une galanterie.

CHAPITRE XXV.

La pomme que Volontairette *a acquiſe par un menſonge, ſe trouve pourrie.*

VOlontairette. Taiſez-vous donc, ma ſœur, vous me faites une grande confuſion. J'avois fait croire à cette femme que j'étois une Dame de qualité, & qu'étant enceinte j'allois en pélerinage pour être heureuſement délivrée : J'ai même affecté d'avoir envie d'une pomme que cette femme conſervoit ſur une armoire : Elle me l'a donnée, mais elle eſt ſi pourrie & ſi mauvaiſe, qu'y ayant voulu mordre, j'ai failli à m'empoiſonner, & je ne puis en ôter le mauvais goût de ma bouche.

Colomb. O Dieu! qu'eſt-ce que ceci? Vous avez bien plus ſali votre lan-

gue par les vains menſonges que vous avez débités en vous louant. O! miſérable, falloit-il faire un ſi grand tiſſu de menſonges, pour eſcroquer une pomme, & pour vous faire paſſer pour une Dame de qualité? Ne ſçavez-vous pas que la bonne opinion de ſoi-même & les propres louanges, ſont dignes du mépris de tout le monde? Mais à combien de ſuites fâcheuſes s'expoſent les menteurs! Il faut avoir une heureuſe mémoire pour faire quadrer des diſcours impoſteurs, & une grande effronterie pour les ſoûtenir. Et quand même on auroit l'une & l'autre, on eſt ordinairement confondu & mépriſé de tous les honnêtes gens. Il faut que je vous faſſe une hiſtoire qui me revient à propos de la prétenduë nobleſſe, dont vous vous êtes vantée. Elle s'eſt paſſée en ma préſence.

Un ſoldat qui ſe piquoit de nobleſſe, diſoit à un payſan qu'il étoit bon Gentilhomme. Le payſan

lui répondit qu'il avoit toujours cru que c'étoit une folie de ſe vanter de ſa nobleſſe, & qu'il avoit lieu de douter de la ſienne, & je vous prie, ajoûta-t-il, de me donner un ſigne certain par où l'on puiſſe diſcerner un noble d'avec un roturier. Le ſoldat repliqua, qu'il n'y en avoit point de plus parlant que les actions, & que les Gentilshommes étant fiers de leur qualité, ne ſe familiariſoient pas ordinairement avec ceux qu'ils croyoient au deſſous d'eux. Accoûtumés à commander & à être obéïs, ils ſe font craindre de ceux qui les ſervent ou qui dépendent d'eux. On les eſtime, on les honore; & perſonne n'eſt aſſez hardi pour controller leur conduite; car, ajoûta-t-il, le ſang noble ne peut ſouffrir rien de choquant, tout doit plier ſous un Gentilhomme. N'eſt-ce pas être Gentilhomme, repartit le payſan avec beaucoup de bon ſens, que de renverſer l'ordre de la nature en faiſant

le jour de la nuit, & de la nuit le jour, consumant le temps à des divertissemens qui se succédent continuellement : Ils s'imaginent que la vertu est trop bourgeoise pour en faire leur occupation. Si la matinée est desagréable, on la passe au lit, & si elle est belle on la destine à la chasse ou à la pêche. C'est encore un titre de noblesse d'emprunter de toutes mains & de ne payer personne. Je vois ces Dames & ces Messieurs de qualité n'aller à l'Eglise que pour voir & pour être vus. Ce seroit déroger de s'y tenir à deux genoux, on en a un en l'air pour se distinguer de la roture Chrétienne. On y va à la derniere Messe, qu'on appelle communement la Messe des Dames, & l'on y assiste en des postures indécentes, le dos tourné aux Autels, s'entretenant de nouvelles & de quelque chose de plus, sans attention & sans respect, au grand scandale des fidéles Chrétiens qui en sont

les témoins. Je ne puis comprendre qu'on qualifie de nobleſſe ces ſortes de gens ; car, ajoûta le payſan, ſi nous en faiſions autant, on nous traiteroit, avec raiſon, de ſcélérats & de frippons. J'en vois de ſi arrogans & ſi ſuperbes, qu'on ne peut en approcher ; & d'autres qui affables & polis, ſont d'un accès facile à tout le monde, & charmés de ſuivre les exemples de vertu que leur donnent beaucoup de roturiers. Ne faiſant pas attention au nom de Gentilshommes, ils ne s'attachent qu'à acquérir les vertus qui les forment. Il y en a enfin qui n'en ayant ni le titre ni les qualités, trouvent cependant des gens aſſez lâches pour les honorer, les reſpecter & les craindre. Je vous prie de me dire leſquels de ceux-ci ſont de vrais Gentilshommes ?

Le ſoldat en courroux, enfonçant ſon chapeau & mettant la main à la garde de l'épée, lui dit : Eh quoi gros effronté, tu veux ſoûtenir que

ceux qui ſont iſſus de parens nobles, ne ſont pas de vrais Gentilshommes ? Monſieur, lui repartit le payſan avec beaucoup de reſpect, dites-moi, je vous prie, ſi les enfans qui ſont nés de parens ſages & honnêtes ont toujours ces belles qualités ? Non, dit le ſoldat ; mais le nom de Gentilhomme eſt toujours donné aux enfans des nobles. Mais ſi le nom de ſage étoit auſſi donné aux enfans déréglés, parce qu'ils naiſſent de parens ſages & honnêtes, ne pourroit-on pas ſe moquer, & des enfans qui prendroient cette qualité, & de ceux qui la leur donneroient ſi mal-à-propos ? Quoi, dit le ſoldat, vous voudriez donc faire la régle égale ? Oui certainement, dit le payſan, & je ne voudrois donner les qualités de noble & de ſage qu'à ceux que la vertu en rend dignes.

Le ſoldat voyant qu'il avoit à faire à un payſan d'eſprit, le pria de lui enſeigner en quoi conſiſte la no-

bleſſe, & pourquoi on en donne le titre à tant de gens qui ne le méritent pas. Je n'en ſuis pas capable, dit le payſan. Vous devez mieux le ſçavoir que moi, puiſque vous voulez l'être; mais ſi j'étois le maître, je voudrois faire différentes claſſes de Gentilshommes. Je formerois, ajoûta-t-il, un blaſon de quatre quartiers, dont le premier ſeroit le quartier de ſageſſe, qui ne ſeroit que pour ceux qui ſçavent régler leurs paſſions & maîtriſer leurs ſens. Le ſecond, celui de la bonne foi, qui feroit rendre à chacun ce qui lui appartient, à payer les dettes & les gages des domeſtiques. Le troiſiéme quartier, ſeroit celui de la politeſſe, qui apprend à vivre, avec douceur, & à traiter tout le monde honnêtement. Le quatriéme enfin, ſeroit celui de courage, qui conſiſte non-ſeulement à ſervir l'Etat & la Patrie aux dépens du ſang & du bien, mais encore à être intrépide dans les dangers, à ne s'y

jamais exposer, à les éviter même par toute sorte de moyens. Et je ferois en sorte que chacun fut estimé, respecté & qualifié de titres illustres à proportion des degrés de noblesse où ils seroient montés, à condition qu'ils fussent privés de ces honneurs & de ces titres, s'ils venoient à s'en rendre indignes. Peut-on, par exemple, nommer une personne vigilante, qui l'ayant été autrefois, est maintenant paresseuse?

Vous avez raison, répondit le soldat. Je vois que vous avez du bon sens; permettez-moi cependant de vous demander, s'il ne seroit pas honteux à la noblesse de borner sa liberté & de se soumettre à des choses qui ne sont établies que pour le peuple? N'est-il pas plus deshonorable pour la noblesse, d'être esclave des passions, & de tyraniser les peuples? S'ils veulent être au-dessus des roturiers, n'est-il pas raisonnable qu'ils aient plus de vertu? Est-il juste qu'on les qualifie de nobles,

tandis qu'ils ne font que des actions baſſes & pleines de lâcheté ? La véritable nobleſſe n'eſt dûë qu'à la vertu. Celle de la naiſſance n'a rien de réel que l'injuſtice avec laquelle elle ſe fait valoir. Voilà ce que j'ai entendu. Le payſan raiſonnoit juſte ; & ſi le ſoldat eut été un vrai Gentilhomme, il eut ſans doute ſatisfait le payſan, en lui montrant l'excellence de la nobleſſe.

Si vous faites attention à la déciſion du payſan, vous ne pouvez vous vanter de nobleſſe, ma chere ſœur, puiſque vous en avez effacé tous les traits délicats par des actions baſſes & plus que roturieres. Ah ! ma pauvre ſœur, quand deviendrez-vous plus ſage ?

Volontairette. Dès à préſent, ma ſœur ; car je veux vous ſuivre ſans m'écarter de vos ſages conſeils. Ha ! voyez donc ce beau parc, que les arbres y ſont bien rangés.

Colombelle. Cela eſt vrai, mais vous ne devez pas vous y arrêter....

Vous en pouvez même faire un très-bon uſage en réfléchiſſant à la magnificence de la célébre Cité de Jeruſalem, où notre amant nous attend avec ardeur. O! mon Soleil & Prince véritablement noble, que vous êtes admirable dans vos œuvres, & qu'elles ſont excellentes! Que vos promeſſes ſont ſincéres! elles n'ont rien qui ſente la diſſimulation, qui eſt inſéparable de celles du monde. Vous nous attendèz avec votre illuſtre compagnie, où vous nous voulez admettre, oubliant que nous ſommes de malheureuſes roturieres. Quand ſera-ce que nous paroîtrons en votre préſence? Le deſir que j'ai de vous voir & de vous poſſéder me dégoûte de tout ce qui frape mes ſens, & me rend inſenſible à tous les biens de la terre. O mon bien-aimé! qui êtes toute ma conſolation, que ne puis-je fondre en larmes pour vous donner des preuves de mon ſincére amour. Je vous offre d'avance les fleurs

que je vais cueillir pour vous en faire une couronne. Où êtes vous donc ma sœur ; recommencez-vous votre train passé ?

DECLARATION SPIRITUELLE.

On voit dans ce Chapitre, que la vraie noblesse consiste dans l'assemblage de toutes les vertus, & que celui qui travaille le plus à en acquérir, est digne du premier rang, quoiqu'il ait le dernier par sa naissance, qui n'est d'aucun mérite devant Dieu.

CHAPITRE XXVI.

Le desir criminel qu'a Volontairette *de s'enrichir par l'art magique, est suivi de beaucoup de chagrin & de la perte de sa bourse.*

Volontairette. Au secours, ma sœur, au secours.

Colombelle. Qu'avez-vous? Qu'est-ce? Ah! mon Dieu! d'où venez-vous? Vous êtes faite comme une sorciere.

Volontairette. Ah! Ciel, que je suis effrayée! tous mes membres tremblent, & tous mes sens sont saisis.

Colombelle. Dites-moi vite de quoi il s'agit.

Volontairette. Hélas! ma sœur, que voulez-vous que je vous dise? Je me suis amusé avec de la canaille. Trois Egiptiennes qui étoient

dans cette vieille masure, m'ayant vû passer, m'ont appellée, sous prétexte de me dire la bonne avanture. A vous dire vrai, cela m'a fait plaisir : Et trouvant l'occasion de satisfaire ma curiosité, j'ai appris quantité de choses extraordinaires, qu'elles ont deviné par les lignes de mes mains. Sur le champ j'ai vû sortir d'un antre obscur un vieux squelette branlant la tête, dont les yeux enfoncés, les cheveux rouges & la peau ridée, m'ont d'abord effrayée ; & qui s'approchant de moi m'a offert de m'enseigner le moyen de m'enrichir & de me donner le pouvoir de troubler la Lune, de conjurer les esprits, de trouver les thrésors cachés & les choses perduës, d'inspirer de l'amour, d'exciter des orages & des tempêtes, de former des foudres, des grêles & des tonneres ; en un mot, mille choses étonnantes de cette nature. Le desir si naturel d'être riche & de vivre dans l'abon-

dance, m'a fait accepter le parti. Je lui ai donc donné ma bourſe, ſelon l'accord que j'ai fait avec lui: Et après m'avoir exhortée à ne rien craindre, il a commencé ſes preſtiges.

M'ayant donc frottée d'un onguent noirâtre, il m'a placée au milieu d'un cercle qu'il a tracé avec ſa bequille, au tour duquel il a fiché dans le ſable des groſſes torches de poix noire, après avoir rangé avec beaucoup de miſtere entre ces torches, des griffes de lion, des yeux de chien, des dents de loup, des cornes de bouc, du ſang de chauve-ſouris, des oreilles d'âne, des groins de cochon, des plumes de corbeau & des peaux de chat. S'étant enſuite couvert d'un voile noir trainant & parſemé de têtes & d'oſſemens de morts, il a ouvert un livre, où je n'ai vu que du noir, mêlé de caracteres magiques de couleur rouge; & avec cet effrayant appareil il a marmoté tout

bas plusieurs prieres. Elévant ensuite par degrés sa voix aigre & cassée, il a fait cette conjuration. Je te conjure Hécaté, Hécaté, Hécaté porte-serpens, avec tes ministres & suppôts, toi qui semes la discorde, & qui comme sorciere de nuit, présides sur les ténébres, de te rendre incessamment ici & de m'obéïr en toutes choses. Je t'en conjure par tous les signes infernaux qui sont dans ce cercle, & par les caracteres magiques & puissans qui sont dans mon grimoire. Comme je faisois d'affreuses réfléxions sur ma témérité, j'ai vu une fumée épaisse & noire où fourmilloient des spectres & des monstres horribles, que je ne voyois qu'à la faveur des éclairs & parmi des tonneres épouvantables. La peur m'ayant saisie, une sueur froide s'est répanduë sur tout mon corps, & je me suis jettée au milieu des torches, des éclairs & de la fumée, & je me suis sauvée de cet abominable lieu, très-

heureuſe d'en être quitte pour avoir le viſage noirci, & mes cheveux & mes habits brûlés.

Colombelle. O ! malheureuſe créature ! ne deviendrez-vous jamais ſage, après tous les maux que vous avez éprouvés ? Vous laiſſez-vous donc ainſi ſéduire juſqu'à perdre votre bourſe & votre ame ?

Volontairette. Que voulez-vous, ma ſœur ? j'eſpérois devenir riche, & me dédommager ainſi de toutes mes pertes.

Colombelle. Hélas ! pauvre eſprit. Le ſeul avantage qui vous revient de votre témérité, eſt d'avoir appris à vos dépens la vanité de ces ſortes de ſciences, & l'impoſture de ceux qui les pratiquent. Vous pouviez très-bien vous appercevoir de celle de cette femme, voyant qu'elle vous demandoit votre bourſe, en vous offrant de vous enrichir. Quelle folie d'avoir la vaine curioſité de conſulter les aſtres & les lignes des mains ; d'ajoûter foi aux horoſco-

pes, aux ſonges, au vol & au cri des oiſeaux & à une infinité de ſuperſtitions dont on amuſe les eſprits ſimples ! Et quand même on pourroit par ce moyen devenir riche & puiſſant, & obtenir ce qu'on deſire, ce ſeroit toujours un grand crime de le mettre en uſage. Il vaudroit mieux n'avoir que peu de pain, & même le mendier, que d'en avoir abondamment aux dépens du ſalut. Mais ce qui vous rend plus criminelle, c'eſt que vous n'ignoriez pas que votre action eſt défenduë par toutes les loix divines & humaines. Allez, ma ſœur, allez à la riviere, nettoyez vous bien; car vous en avez très-grand beſoin.

Volontairette. J'y vais de ce pas; car cette fumée & cet onguent ſont d'une odeur inſupportable. La honte que j'ai de me voir ſi ſouillée & ſi ſale me fait appercevoir le prix de la netteté du corps & de l'ame. Voyez, ma ſœur, ô ! que je ſuis aiſe de voir fuir ces effrontées Egiptiennes de-

vant ces payſans, qui les chaſſent en les traitant comme elles méritent. Je crois même qu'ils nous appellent, voyons un peu ce qu'ils ont à nous dire.

Un Payſan. Voici des fleurs que j'ai trouvées dans le chemin, je me ſuis douté qu'elles vous appartenoient.

Volontairette. Oui, mon ami, elles ſont à moi. Je vous remercie de la bonté que vous avez euë de me les apporter.

Le Payſan. Parbleu, Mademoiſelle, j'avois tantôt grande pitié de vous voir engagée avec ces gueuſes d'Egiptiennes. Je parierois bien qu'elles vous ont enlevé votre bourſe, car elles ne la manquent guerre. Vous avez vu ſans doute, comme nous les avons chaſſées de notre territoire.

Colombelle. C'eſt bien fait, mon ami, perſonne ne devroit ſouffrir cette canaille. Nous vous ſommes très-obligées..... Marchons, ma

ſœur, ne nous arrêtons plus; mais tâchons de regagner le temps perdu: Qu'on eſt expoſé à d'étranges accidens dans les voyages! Combien de mauvais pas, de pierres d'achoppement, de hauteurs, de bourbiers, combien d'objets enfin n'y rencontre-t-on pas, qui amuſent, incommodent, ou font perdre le temps. O! cher amant, que ne ſommes-nous déjà délivrées de tous ces dangers! O! mon bien-aimé, mettez-moi comme un ſceau ſur votre cœur & ſur votre bras pour ne pas nous oublier dans notre voyage; que ne puis-je vite vous poſſéder & jouïr de votre préſence. Eh bien! ma ſœur, vous vous amuſez donc toujours à des chimeres? Je vous ai dit pluſieurs fois, que ſi vous ne voulez pas ſuivre mes conſeils, il eſt impoſſible que nous puiſſions vivre en paix; & vous m'obligerez de vous quitter. Vous voyez les chagrins continuels que vous me donnez, & ſur tout combien de temps vous me faites perdre.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Ceux qui cherchent les richeſſes & les plaiſirs par des moyens vains & illicites, ſont toujours trompés, & tombent dans une affreuſe miſere. L'expérience s'en fait tous les jours. Tout cet appareil de magie, nous repréſente les péchés capitaux, où le démon & nos paſſions tâchent de nous engager, ſous apparence de félicité. Volontairette *ſe nettoyant encore par la pénitence, recouvre le mérite de ſes bonnes œuvres.* Colombelle *déplore les dangers où notre ame eſt expoſée dans le pélerinage de cette vie.*

CHAPITRE XXVII.

Volontairette *s'amuse à danser & à chanter pour avoir le prix. Elle gagne enfin une guirlande de neffles qui se trouvent pourries.*

Volontairette. Suspendez vos reprimandes, ma sœur, & regardez premierement ce que j'apporte.

Colombelle. D'où venez-vous, ma sœur? Qu'est-ce que vous avez entre les mains?

Volontairette. J'ai gagné une guirlande de neffles.

Colombelle. Comment cela?

Volontairette. J'ai trouvé au bout de ce Village une troupe de filles qui dansoient & qui chantoient pour avoir un prix, qu'on avoit destiné à celle qui s'en acquitteroit le mieux. J'ai dansé avec elles, &

j'ai ſi bien chanté que tout le monde en a ri ; & le prix m'a été donné.

Colombelle. Quelle chanſon avez-vous donc chanté ?

Volontairette. Qu'importe, il me ſuffit d'avoir gagné le prix.

Colombelle. Il eſt ordinaire de ne pas retirer un grand avantage de pareilles récompenſes. Avez-vous honte de répéter la chanſon ?

Volontairette. Vous êtes ſi ſcrupuleuſe, que je crains de m'attirer quelque réprimande, ſi je vous la chante.

Colombelle. Je n'ai pas raiſon de vous reprendre pour avoir bien chanté. Il eſt permis, pourvu qu'on ne chante que des chanſons honnêtes.

Volontairette. Elle eſt vraiment très-jolie ; mais je ne ſçaurois vous dire de quel caractere elle eſt. Je ſçais toujours qu'elle eſt très-plaiſante, & qu'on en a bien ri.

Colombelle. Je ſuis curieuſe de ſçavoir quelle eſt cette chanſon.

Volontairette. Puiſque vous deſirez la ſçavoir. La voici :

Contre l'amour, quel cœur peut ſe défendre?
Le temps d'aimer n'eſt pas connu,
Quand ce temps fatal eſt venu,
Il faut ſe rendre.

Colombelle. Fi, ma ſœur, nous n'avons que faire de cet amour. C'eſt aſſez que nous ſoyons chéries de notre céleſte époux. O ! que cette chanſon eſt mondaine. Serez-vous toujours ſi attachée à la vanité, vous avez bientôt oublié les diſcours des Envoyés, qui nous ont averti de ne pas perdre notre temps, en nous amuſant aux bagatelles du monde.

Volontairette. Bien loin d'avoir perdu quelque choſe dans cette occaſion, j'y ai gagné le prix.

Colombelle. Oui, en vérité, vous avez gagné beaucoup : N'avez-vous pas même eu les applaudiſſemens des jeunes hommes ? Une fil-

le qui cherche à leur plaire eſt bien chancellante dans la vertu. Une honnête fille ne recherche que l'approbation des honnêtes gens. C'eſt peut-être vous qui preniez plus de plaiſir à chanter pour leur plaire qu'ils n'en avoient à vous entendre. Ne ſçavez-vous pas que les oreilles chaſtes ſont aiſément bleſſées ? D'ailleurs, ces ſortes de chanſons font tant d'impreſſion, que ceux qui les entendent, corrompent leurs mœurs à force de les répéter. Voilà quelle peut être la ſuite de votre chanſon. Ha, ha, je remarque que votre robe eſt tâchée. Juſtement, toutes ces neffles ſont pourries. Vous n'avez qu'à les jetter aux pourceaux.

Volontairette. Les voilà par terre. Je ſuis bien malheureuſe d'être toujours l'objet de votre cenſure. Je ne puis prendre aucune récréation que vous n'y trouviez à redire.

Colombelle. Bien loin de vous retrancher les récréations honnêtes, je

je veux vous en procurer. Chantons à l'honneur de notre chaſte amant, une des chanſons ſpirituelles qui ont été compoſées ſur ſa naiſſance, auquel temps les Bergers & les Rois l'adorerent, & lui firent des préſens. Il eſt louable de prendre part à la juſte joie de toute la terre. Eſt-il rien de plus récréatif que de ſe réjouïr en ce qu'on aime. O ! mon bien-aimé, ſi j'euſſe eu le bonheur d'avoir été du nombre de ceux qui vous adorerent dans votre créche, je n'euſſe pu vous faire un préſent plus digne de vous, que de vous offrir mon cœur, mon eſprit & toute moi-même : Que j'aurois eu de plaiſir à ſoigner & chauffer vos adorables langes ! Que je vous aurois ſouvent porté entre mes bras & preſſé ſur mon cœur ! Que de fleurs j'aurois ſemé ſur votre divine couche ! combien de careſſes ! combien de ſervices n'aurois-je pas rendu à mon amant naiſſant, à qui je dois tout ! Mes petits ſoins ſe ſeroient

CHAPITRE XXVIII.

Volontairette *veut abandonner ſes fleurs par un reſpect humain*: *Et* Colombelle *ne cherchant qu'à plaire à ſon amant, veut continuer d'en cueillir.*

Volontairette. Vous me tourmentez ſans ceſſe pour cueillir des fleurs. Que peuvent penſer tous ceux qui nous voient occupées à ces bagatelles, elles ſont ſi communes qu'elles ne méritent pas notre attention. On dit que ces bigotteries nous feront perdre la cervelle, & que nous devrions paſſer notre temps à nous récréer comme les autres.

Colombelle. Qu'on parle tant qu'on voudra, ma ſœur, cela nous doit être indifférent. C'eſt l'occupation des plus nobles Dames; &

la plûpart des Princeſſes, & même des Reines, prennent plaiſir d'en cueillir pour s'en parer. Elles nous ſont très-néceſſaires, pour mériter les bonnes graces de notre bien-aimé. C'en eſt aſſez pour que nous mépriſions les riſées de quelques inſenſés. Semblables à des malades qui ont averſion pour les alimens, ou à des gens dont les yeux foibles ne peuvent ſupporter la clarté du Soleil, ils blament mal-à-propos ceux qui mangent & qui ſe promenent dans le grand jour. Pourquoi renoncerions-nous donc à nos occupations, qui ne peuvent que nous exercer agréablement & plaire à notre amant?

Volontairette. J'avouë, ma ſœur, que vous me rendez confuſe; & je vois bien que je ne dois faire aucun cas de ces ſortes de critiques. Allons donc encore cueillir des fleurs.

Colombelle. En voilà de flétries, n'en cueillez pas, ma ſœur, ce ſeroit une peine perduë.

Volontairette. Nous en trouverons d'autres. Ne nous amuſons donc pas, puiſque nous ſommes preſſées.

Colombelle. Si vous êtes réſoluë de marcher avec diligence, nous pourrons arriver ce ſoir & offrir à notre amant de plus belles fleurs que celles que nous avons. O mon bien-aimé! puiſque vous avez une parfaite connoiſſance de notre négligence, de notre fragilité & du penchant que nous avons à la pareſſe, continuez-nous vos bontés, & fortifiez-nous contre les vanités du ſiécle, afin que nous puiſſions éviter les diſcours ſéduiſans de ceux qui en ſuivent les maximes.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Le reſpect humain ne doit jamais nous arrêter dans la carriere de la vertu: Il faut, à l'imitation de Colombelle, *perſiſter dans l'exercice de la piété, malgré la critique des partiſans du monde.*

CHAPITRE XXIX.

Volontairette *s'amuſant à regarder un Perroquet, reçoit ſur ſes habits l'ordure d'une Cigogne.*

Volontairette. Regardez, ma ſœur, comme je ſuis accommodée.

Colombelle. Où vous êtes-vous encore amuſée? Vous deviez me ſuivre. Voilà ce qui vous arrive pour avoir violé vos bonnes réſolutions.

Volontairette. J'ai voulu m'arrêter à la fenêtre de cette grande maiſon, où eſt un perroquet qui parle ſi joliment, & une cigogne qui étoit perchée ſur le toit, a fienté ſur ma tête & ſur ma robe. Vous voyez l'état où elle m'a miſe.

Colombelle. Vous n'en faites pas d'autres. Qu'aviez-vous à eſpérer

du jargon de ce perroquet. Je vous assure que ceux qui s'amusent à écouter le babil de ces sortes d'oiseaux, sont plus étourdis qu'eux. Voilà le fruit qu'on retire d'écouter les babillards. Ils ne manquent guere à faire quelque tort à ceux dont ils parlent & à ceux qui les écoutent. Ils blessent souvent la réputation des uns & la charité des autres. On ne sçauroit trop les éviter. Voilà bien du temps perdu, ma sœur, croyez-moi, allez vite à la riviere, nettoyez-vous, & lavez vos fleurs, car vous aurez de la peine à en recouvrer d'autres. Je veux vous y accompagner pour me laver de mieux en mieux.

Volontairette. Hélas! mon Dieu, d'où vient que je suis si pleine de tâches? O charmante riviere! que vos eaux coulent à propos pour moi! quel plaisir d'être pure & nette!

Colombelle. Oui, ma sœur, c'est sans doute le plus doux de tous les plaisirs. Remerciez donc celui qui fait couler cette riviere. Au reste,

preſſons le pas ; car je crains que la nuit ne nous ſurprenne. Ah ! ſi nous profitions du temps, que nous avancerions dans notre chemin : O mon bien-aimé ! faites que nous paroiſſions ſans aucune tâche en votre préſence. Où êtes vous, ma ſœur ? Me ſuivez-vous ?

Volontairette. Je vous ſuis de près, ma ſœur ; mais le chemin eſt ſi montagneux qu'il commence à me devenir pénible.

Colombelle. Prenez des confitures pour vous fortifier. Notre amant ne nous les a envoyées que pour nous en ſervir dans le beſoin. Nous n'en aurons jamais de plus grand que nous en avons à préſent que nous approchons du terme de notre pélerinage. Ranimez votre courage, ma ſœur, nous arriverons bientôt. O mon bien-aimé ! je ſens augmenter à chaque pas le deſir que j'ai de jouïr de votre préſence ! Où êtes vous donc, ma ſœur ? Hélas ! vous amuſerez-vous toujours à des puérilités ?

CHAPITRE XXX.

Volontairette *s'arrêtant à une Poterie pour y acheter une Tire-lire, se remplit de bouë.* Colombelle *la voyant rire d'un Singe, déplore ses mœurs, qui ressentent assez les singeries & les malices de cet animal.*

Volontairette. Je suis arrêtée à cette Poterie pour acheter une Tire-lire; car je veux ramasser autant d'argent que je pourrai, & par quelque moyen que ce puisse être, & je suis résoluë de ne rien donner à personne. Je suis à vous. J'ai trouvé un Singe chez ce Potier, qui m'a fait rire par ses singeries. Il a voulu imiter le Maître, & faire des pots, il a tout gâté.

Colombelle. Vous me faites pitié, de ressembler si fort à ce Singe qui perd le temps en travaillant en vain.

Pag. 222.

Vous avez ri de cet animal ſans réfléchir, que vous êtes cent fois plus ridicule. Que vous êtes miſérable de vouloir encore vous ſouiller par l'avarice, en commençant à épargner ſordidement. Outre que c'eſt un crime que d'amaſſer des richeſſes pour s'y attacher, c'en eſt un très-grand de les acquérir par les voies illégitimes, qu'il vous importe peu de prendre. Il vaudroit bien mieux vous défaire de tout ce qui vous embarraſſe, afin de terminer plus vîte votre pélerinage. Il ſeroit très-agréable à notre amant de diſtribuer ce qui nous reſte aux pauvres Pélerins, & de nous jetter entre les bras de ſa providence. Je ſuis véritablement touchée de la prodigalité avec laquelle vous avez d'abord diſſipé toutes nos proviſions. Avançons, je vous prie, ma ſœur; mon cœur eſt déjà alarmé de votre ſort. O mon bien-aimé! ma lumiere & ma vie ne nous abandonnez pas à la fin de notre carrie-

re. Venez donc, ma ſœur, ſuivez-moi.

Volontairette. Je vais, je vais. Que ce chemin eſt raboteux & pénible! je me ſuis miſe dans un terrible embarras, tandis que tant de jeunes filles vivent à leur aiſe & ſans ſouci. Eſt-ce donc là le grand amour que nous porte votre bien-aimé? Qui peut s'engager & perſévérer dans de ſi pénibles travaux?

Colombelle. Je vous conjure de prendre patience, & de ne point murmurer. Remercions au contraire notre cher amant de la bonté qu'il a euë de nous appeller à une félicité incomparable, par un chemin ſi court; admirons la grande faveur qu'il nous a faite, en venant lui-même nous montrer le chemin qui nous y conduit, & en ſe dépouillant de ſa grandeur pour y marcher le premier, afin de l'applanir & nous le rendre plus praticable. A la vuë de toutes ſes bontés, nous ne pourrons qu'être ſur-

prises de voir qu'il se soit si fort abbaissé. Oui, mon bien-aimé, c'est l'amour que vous avez eu pour nous qui vous a engagé à tant de travaux & à souffrir la mort même sans vous plaindre & avec autant de douceur qu'un agneau qu'on égorge. Votre pélerinage mille fois plus pénible que le nôtre, vous a fait suer le sang & l'eau pour nous en appliquer le mérite par un effet de votre excessive charité. Que nous avons peu de raison de nous plaindre de nos peines, si nous faisons attention à celles que notre rédemption vous a coutées. Mon cœur brûle du desir d'entrer en possession de la portion de l'héritage que vous m'avez cédé. Vous voyez, ma sœur, que nous sommes non-seulement injustes de nous plaindre des difficultés que nous rencontrons, mais encore criminelles de ne pas les surmonter avec un grand courage, avec les secours puissans que notre amant nous donne par

lui-même, par ſes Envoyés, & par la magnifique récompenſe qu'il nous propoſe. Courage, ma ſœur, nous touchons au terme de notre félicité.

DECLARATION SPIRITUELLE.

L'avarice eſt un des plus vilains crimes dont l'homme puiſſe ſe ſouiller, & la libéralité Chrétienne, dont les miſérables ſe reſſentent, eſt une des vertus que J. C. a le plus recommandée. Colombelle *repréſente à ſa ſœur ce qu'il a ſouffert, pour l'encourager à ſoûtenir d'un grand courage les adverſités & les peines de cette vie.*

pag. 227

CHAPITRE XXXI.

Volontairette *s'énorgueillit de ſes œuvres, tandis que* Colombelle *s'humilie à la vuë de ſes foibleſſes. Cette orgueilleuſe monte ſi haut ſur la montagne, qu'elle en eſt renverſée par le vent.*

Colombelle. Ha, ha, ma ſœur, je vois déjà la glorieuſe Cité de Jeruſalem. Dieu en ſoit béni. O! mon bien-aimé, que mon cœur s'épanouit à cette vuë! ô le charmant coup d'œil qui ranime mon amour & mon courage!

Volontairette. Certainement c'eſt une belle Ville. Je vous prie, ma ſœur, de me laiſſer monter plus haut pour la mieux conſidérer.

Colombelle. Ce n'eſt rien de la voir de loin. Ne nous arrêtons donc pas; mais continuons notre

chemin, & prenons bien garde à nous, car il eſt étroit & périlleux : Si nous nous détournons à droit ou à gauche, ou que nous montions plus haut qu'il ne faut, nous ſommes en danger de périr. Il y a des précipices affreux aux deux côtés, où pluſieurs volages & téméraires ſont tombés. Profitons de leur chûte & ne nous y expoſons pas.

Volontairette. Ah ! la belle vuë, le beau pays ! il eſt bien différent du nôtre. Il me vient en penſée, que ſi notre amant n'eut pas remarqué en nous de plus belles qualités que dans les autres filles, il ne nous porteroit pas tant d'amour. Il doit ſans doute nous être redevable du chemin que nous avons fait pour l'amour de lui, & des fleurs que nous lui apportons, que nous avons cueillies avec tant de peine.

Colombelle. N'avois-je pas raiſon de croire qu'il s'éleveroit quelque orage avant la fin de notre courſe ?

O ! le mauvais vent. Conſervons ſoigneuſement nos fleurs, & tâchons d'empêcher que ce vent ne nous les enleve ou ne les flétriſſe : Retirons-nous, ma ſœur, il eſt ſi impétueux qu'il pourroit bien les emporter. Vous ſçavez que nous venons uniquement pour l'amour de notre amant, qui nous a donné mille marques de ſon amour.

Volontairette. Pour moi je n'en ſuis pas ſurpriſe. Il faut qu'il ait connu notre mérite, puiſqu'il a pris tant de peine pour nous, s'il eſt vrai qu'il en ait pris. Les gros Seigneurs font ordinairement choix des plus parfaites Dames. C'eſt ainſi que le Roi Aſſuérus rechercha ſi ardemment la belle Eſter.

Colombelle. Il vous convient bien de vous vanter de belles qualités, n'en ayant que de mauvaiſes en partage. Vous avez donc oublié vos impertinences paſſées, puiſque vous tombez dans cet excès d'orgueil.

Volontairette. Je comprends bien,

ma ſœur, que vous ne voulez pas que je retire aucun honneur du courage que j'ai eu d'accomplir ce pénible voyage, & de la peine que j'ai priſe de cueillir de ſi belles fleurs.

Colombelle. Vous avez accompli le voyage, vous avez cueilli des fleurs, il eſt vrai ; mais ce n'a été qu'avec les ſecours de notre amant, & c'eſt à lui que vous êtes redevable, & non à vos propres forces.

Volontairette. Parlez vous de ſes confitures ? Je n'en ai jamais fait beaucoup de cas. Ainſi je n'ai d'obligation qu'à mes forces & à mon courage. Je vais vous prouver que je puis ſans le ſecours de ſes confitures monter au ſommet de cette montagne.

Colombelle. Holà, ma ſœur, ne montez pas, je vous en conjure, le vent eſt trop violent, ſouvenez-vous que vous êtes déjà tombée d'une plus petite hauteur, que le paſſé vous rende ſage dans cette occaſion.

Volontairette. Ah ! ma ſœur, je tombe ſans pouvoir me retenir ! Me voilà perduë ſi vous ne me ſecourez. Aidez-moi, s'il eſt poſſible.

Colombelle. Vous ſecourir, ma ſœur, hélas ! il n'eſt plus temps, vous êtes perduë ſans reſſource. N'en accuſez que votre préſomption.

Volontairette. Aidez-moi, ſi vous m'aimez.

Colombelle. Vous le ſçavez maintenant que je vous aime ; mais votre mal eſt ſans reméde. Si je pouvois y en apporter, je le ferois de tout mon cœur.

Volontairette. M'abandonnerez-vous dans mon malheur ?

Colombelle. Votre chûte & vos cris affreux me font frémir d'horreur ; mais vous m'accuſez mal à propos de vous abandonner. Vous vous êtes précipitée dans cet abyſme malgré mes avertiſſemens.

Volontairette. Qu'eſt devenuë votre tendre affection pour moi ? Re-

gardez où je ſuis, & conſidérez le grand nombre de bleſſures dont je ſuis couverte.

Colombelle. Hélas ! ma pauvre ſœur, j'en ſuis véritablement touchée ; & Dieu ſçait la vive douleur que je reſſens.

Volontairette. Si vous avez encore quelque reſte d'amitié pour moi, donnez m'en une preuve dans la miſere extrême où je me trouve.

Colombelle. Votre funeſte ſort me fend le cœur, & noie mes yeux de larmes ; mais je ne puis abſolument vous aider. Le lieu où vous êtes eſt ſi profond, que je ne ſçaurois vous voir, & qu'à peine je puis entendre vos plaintes.

Volontairette. Faut-il donc que je périſſe ? Et ne ſe trouvera-t-il perſonne qui me tende une main ſecourable pour me retirer de cet abyſme.

Colombelle. Vos plaintes, malheureuſe ſœur, ne ſont plus de ſaiſon, & vous demandez en vain un

ſecours que perſonne ne peut vous donner. Pour moi je ſuis obligée de vous laiſſer, pour ne pas éprouver votre ſort déplorable. Adieu.

Volontairette. Le cœur me créve, & je ſuis au deſeſpoir voyant que vous ne voulez ni me ſecourir, ni me conſoler dans l'état funeſte où je ſuis.

Colombelle. Quoique j'en ſois mortellement affligée il faut néanmoins que je pourſuive ma route. J'ai eu beau vous exhorter à marcher avec crainte & tremblement dans le chemin que nous avons parcouru, & à profiter du temps, vous vous en êtes moquée. Vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous ſeule ſi vous êtes dans une ténébreuſe éternité. Il faut abſolument que je continuë mon chemin pour ne pas être ſurpriſe par la nuit. Le Soleil va terminer ſa courſe, je dois finir la mienne. Adieu. Je vous le dis pour la derniere fois & pour l'éternité.

Volontairette. J'implore encore votre ſecours ; exaucez-moi ! je vous prie ! Ecoûtez ma triſte voix ! conſidérez mes peines accablantes, & ne m'abandonnez pas à mon cruel ſort.

Colombelle. Vos plaintes ſont inutiles, & votre mal eſt ſans reméde. O ! mon bien-aimé, ma ſœur eſt perduë à jamais. Que j'en ſuis affligée ! O cruel orgueil qui me ſépare ainſi d'une ſœur que j'aimois ſi tendrement ! Je m'adreſſe donc à vous, mon unique conſolation, de qui j'attends les forces dont j'ai beſoin pour fournir plus heureuſement le reſte pénible de ma carriere. J'implore même les ſecours de vos chers favoris. O ! fideles eſpions, & vous gardiens zélés qui avez été les témoins de ma conduite, conjurez les filles de Jeruſalem de dire à mon bien-aimé, ſi elles le rencontrent, que je languis d'amour pour lui ! Apprenez vous-mêmes à la mere de mon amant, pleine de grace & de

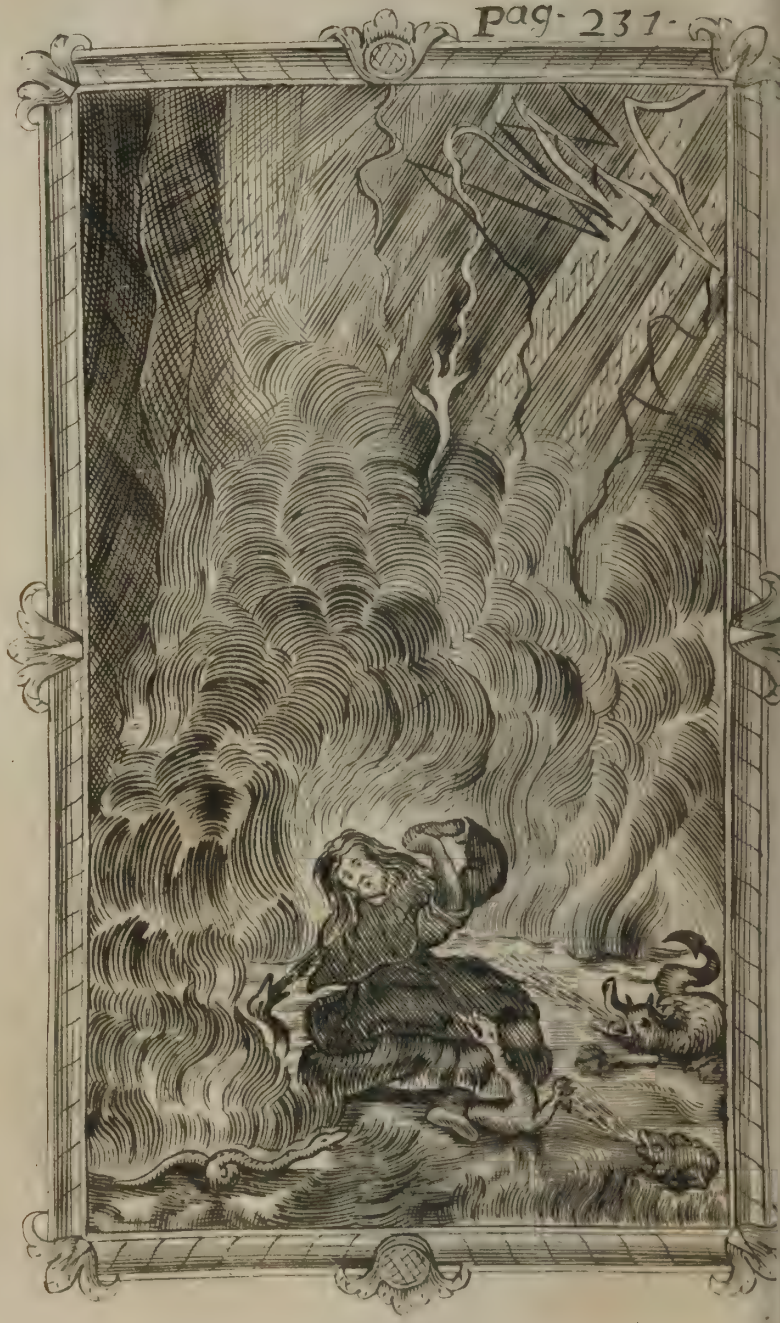
bonté, que j'ai maintenant recours à ſa protection, ſous laquelle je me ſuis toujours miſe ; dites lui qu'elle repréſente mon état foible & languiſſant à ſon cher fils, mon bien-aimé, afin qu'il me fortifie. O ! vous tous dont je deſire ardemment de partager la gloire, priez le pere des lumieres, ſouverain de cette brillante Cité, qu'il plaiſe à ſa miſéricordieuſe bonté me préſerver des ténébres d'une affreuſe & éternelle nuit. Je reviens à vous, mon cher amant, & je vous prie de faire attention au deſir ſincere que j'ai d'être auprès de vous.

Les Eſpions. Conſolez-vous, chere Colombelle, & ranimez votre zéle courageux ; ayant toujours marché ſur vos pas, nous avons examiné votre conduite; & charmés de votre diligençe & de votre circonſpection, nous en avons fait un fidele rapport à la Cour. Alors toutes les voix s'étant unies avec la glorieuſe voix de votre amant, ont ob-

tenu que vous ſeriez aidée dans votre pélerinage pour le terminer heureuſement. Venez avec nous, nous avons ordre de vous introduire premierement dans les Fauxbourgs de Jeruſalem, où vous ferez un très-court ſéjour pour y être lavée & nettoyée d'une maniere digne de vous préſenter à votre bien-aimé. Cependant nous allons travailler à l'ajuſtement dans lequel vous devez paroître le jour que vous entrerez en triomphe dans ſon Palais.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Volontairette *ayant préſumé de ſes forces par un excès d'orgueil, eſt tombée dans le précipice d'une ignominie éternelle. On doit ſe ſouvenir que ſi l'orgueil a précipité les Anges dans les abyſmes, l'humilité ſeule peut élever les hommes juſqu'au Ciel.*



CHAPITRE XXXII.

Volontairette *ſe trouvant dans une affreuſe nuit, déplore ſon état funeſte, & s'abandonne au déſeſpoir.*

Volontairette. Me voilà donc abandonnée d'une ſœur qui m'aimoit ſi tendrement ! malheureuſe que je ſuis ! Où ſuis-je ? Quels bruits, quelles tempêtes, quelle confuſion ! ſans ceſſe être expoſée à être écraſée par des rochers prêts à ſe détacher ; parmi les foudres, les éclairs & le roulement affreux du tonnerre ; enſevelie dans une épaiſſe fumée de ſoufre, & de vapeurs empoiſonnées qui s'élevent de ce noir abyſme ; piquée à tout moment par des couleuvres, des crapaux & des ſerpens ; effrayée par des monſtres & des fantômes horribles, je vis cruellement ſans

eſpérance de mourir. Ah ! que n'ai-je cru qu'il y eut de ſi horribles cachots, où il y a des grincemens de dents, des larmes ameres & une cruelle torture ! que n'ai-je penſé ſérieuſement pour prévenir ma chute ! mes cheveux ſe dreſſent ſur ma tête, mes nerfs ſe retirent, mon ſang ſe glace dans mes veines, une ſueur froide ſe répand ſur tout mon corps, & je ſuis dans une continuelle agonie, me voyant dans ce profond abyſme, d'où la clarté du Soleil eſt bannie pour toujours, & où je vois à la faveur des éclairs & des feux qui jailliſſent dans ces cavernes, toute l'horreur de ce lieu & des monſtres hideux qui l'habitent. En vain je pouſſe de douloureux ſoupirs, mêlés de chaudes larmes ; en vain je m'épuiſe en plaintes, je ne vois aucune apparence à voir la fin de mes maux, rien de capable de me conſoler ne s'offre à ma vuë : Tout enfin m'y porte au déſeſpoir. Maudits ſoient les parens qui m'ont

engendrée; maudite la mere qui m'a conçuë ! ô fatal moment auquel j'ai vû le jour ! que n'ai-je été écraſée dans le berceau, ou étouffée entre les bras de celle qui m'a alaitée ! Montagnes tombez ſur moi, accablez moi, écraſez moi ; & vous foudres & carreaux que ne me réduiſez-vous en cendre ou en pouſſiere ? Mais toi qui par une ſuite de ta juſtice vengereſſe, m'a condamnée à cet état de rage & de déſeſpoir, que ne me réduis-tu au néant dont tu m'as tirée ?

Quelle différence de mon état à celui de ma ſœur ! inſenſée que j'étois, je regardois ſa circonſpection comme une timidité, & ſes vertus auſteres comme des vraies folies : Et ce n'eſt pourtant qu'à leur faveur qu'elle jouït d'une paix profonde, tandis que je ſuis dans un trouble plein d'horreur, où ma négligence & ma legereté m'ont réduite. Pleine de mérite, elle brille dans une éternelle clarté : Et moi coupable de

pluſieurs crimes, & remplie de toutes ſortes de défauts, je ſuis condamnée à une cruelle ignominie, & à une obſcurité que le jour ne diſſipera jamais. Nous avons commencé notre pélerinage enſemble dès le matin; mais nous l'avons fini au Soleil couchant d'une maniere bien différente. Tous ſes ſens ſont abſorbés dans le plaiſir dans le lieu où elle eſt arrivée; & les miens ſont ici accablés d'énormes tourmens. Elle ne fait que louer ſon époux, & le remercier des faveurs dont il nous combloit également; & moi en ayant abuſé je créve de rage contre lui & d'envie contr'elle. S'il m'eſt permis de réfléchir quelque moment à ſa tranquillité, à ſa joie & à ſa gloire, ce n'eſt que pour augmenter le déſeſpoir affreux où je ſuis de m'en voir privée par l'arrêt de celui qui ſe diſoit mon amant, & qui m'avoit deſtinée au même honneur & à la même félicité que j'ai perduë par ma faute. O! iné-

galité rigoureuſe de notre ſort, que ne puis-je me venger de ces deux objets de ma fureur! périſſent donc mille fois leurs plaiſirs, leur joie, leur tranquillité! maudits ſoient à jamais leur pays, leur Ville, leur palais, leur thrône, & tout ce qui les rend heureux! qu'ils ſoient maudits tous deux & blaſphêmés des hommes & des démons! Mais où aboutiſſent mes cris & mes hurlemens, ſinon qu'à augmenter mon déſeſpoir & ma rage: ma bouche écume, mes yeux étincellent de fureur, mes poings ſe ſerrent, ma tête eſt branlante, mon corps enfin eſt dans une cruelle torture: Et au milieu de tous ces tourmens, je ne veux ni ne puis ceſſer de les maudire. Les réfléxions que je fais ſur ma foi foible & tardive, ſur mon eſpérance chancelante, ſur ma charité tiéde & preſque éteinte, ſur ma pareſſe, ma gourmandiſe, mon incontinence, mes impuretés, ſont autant de Bourreaux

qui me tourmentent avec une rigueur infinie dans ſon étenduë, ainſi que dans ſa durée. La négligence que j'ai euë à cueillir des fleurs dans le chemin, la folie de m'amuſer à des Comédiens, des ſinges, des pies, des perroquets; les chanſons obſcénes que j'ai chantées pour me concilier l'affection de ceux qui m'écoutoient; mes penſées criminelles voyant les ſauts laſcifs des chévres & des boucs; l'averſion que je fomantois pour les pauvres; la vaine & ſuperſtitieuſe curioſité que je ſentois pour la magie; le deſir déſordonné des richeſſes; le mépris des avis ſalutaires, mon humeur vindicative & contrariante, tous ces vices ſont autant de vers qui rongent mon cœur, qui déchirent ma conſcience, & qui font l'excès de mon ſupplice. Que je me repens de toutes mes fautes, & ſur tout du mépris que j'ai fait des graces du Ciel, des avis de ceux qui m'étoient envoyés pour

me conduire, des abus que j'ai fait des moyens qu'ils m'offroient pour éviter les malheurs où je ſuis tombée, & ſur tout de mon orgueil & de ma préſomption qui ont mis le comble à tout le reſte. Me voici donc renfermée pour une éternité dans des tourmens qui augmentent toujours & qui ne me laiſſent aucun relâche. O! vous Pélerins qui allant à Jeruſalem, paſſez ſur cette montagne qui retentit de mes gémiſſemens & de mes cris, profitez de mon exemple, & qu'il ſerve à aſſurer vos pas dans un chemin ſi eſcarpé & rempli de tous côtés de précipices affreux, où tant de voyageurs font des chutes funeſtes, dont on ne revient jamais. Que celui qui y marche ſe défie de ſon courage & de ſes forces, perſuadé qu'il a beſoin d'un ſecours plus qu'humain pour ne pas faire de faux pas, qui conduiſent aux cachots éternels.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Volontairette *eſt la vraie figure des damnés, qui ſe voyant privés par leur faute de la gloire des bienheureux, & condamnés à une éternité de peines, maudiſſent Dieu, les hommes & toute la nature.*

CHAPITRE XXXIII.

Colombelle *arrivant aux Fauxbourgs de Jeruſalem, y eſt arrêtée quelque temps pour s'y laver & nettoyer, pendant qu'on lui prépare des nipes magnifiques.*

Colombelle. Ai, ai, que cette broſſe eſt rude! que ces peignes ſont aigus! je trouve ce bain très-vif & très-piquant; mais je le ſouffre avec plaiſir, puiſqu'il eſt capable de me nettoyer de toutes les ordures dont je me ſuis ſouillée en chemin. Je louë Dieu de ce qu'après avoir évité de ſi grands dangers, je ſuis en lieu de ſureté. O mon bien-aimé! que je ſens d'impatience d'être auprès de vous, mon cœur vous crie ſans ceſſe, quand irai-je paroître devant votre face? Prêtez, cher amant, une oreille

attentive à ſa voix: Sera-ce pour long-temps que je ſerai privée de votre préſence? Ah! comment ſouffrir cet éloignement, vos promeſſes & l'eſpérance que j'y ai fondée me ſoûtiennent dans les ſouffrances que me cauſent votre abſence, plutôt que les peines que je reſſens. Je vois bien que vous ne me retenez ici que pour m'y nettoyer, afin de me rendre digne de vos regards. Auſſi mon ame eſt attentive à ſe rendre pure & nette depuis le matin juſqu'au ſoir. Ce ſoin finira, & étant nettoyée avec l'hyſſope, je ne puis qu'être plus blanche que la neige, & juſqu'alors vous ſerez mon unique conſolation. J'éleve ſans ceſſe mes yeux vers vos montagnes ſacrées, d'où j'attens tout mon ſecours. J'ai eu des ennemis qui m'ont livré de furieux combats dès ma plus tendre jeuneſſe, j'ai paré tous leurs coups mortels, & ils n'ont pû ſe prévaloir de leur ruſe & de leur adreſſe. Je me

réjouïs maintenant de l'assurance qu'on m'a donnée, que j'irois bientôt au Palais de mon bien-aimé, dont les portes éternelles me seront ouvertes par ordre du Roi de Gloire qui l'habite. J'ai déjà mes pieds dans tes avenuës, ô chere Jerusalem. Toi qui es une Ville destinée à être l'asyle de tout le monde, je suis venuë pour entendre avec joie le nom de mon bien-aimé. Que toute la terre chante les louanges & publie le doux repos qu'on goûte dans l'enceinte de tes murailles. Que ceux qui t'aiment jouïssent de tout ce qu'il y a de plus agréable, & que ta force procure la paix & l'abondance dans tes remparts. Je me suis attachée au bien pour avoir l'entrée dans la maison de mon bien-aimé. C'est vers lui que j'ai élévé mes yeux, ainsi que les serviteurs & les servantes les tiennent attachés sur leurs maîtres & leurs maîtresses. Lorsque ma sœur murmuroit & qu'elle vouloit m'engager à

monter plus haut que nos forces ne nous le permettoient, j'aurois ſans doute ſubi le même ſort, & j'aurois été engloutie toute vive dans le fond des abyſmes, ſi vous ne m'euſſiez donné votre ſecours; j'aurois ſuccombé ſous le poids des fatigues du voyage: Mais mon ame ayant évité des eaux inſupportables, n'a que ce petit torrent à paſſer: Et ſemblable à un paſſereau, elle a été délivrée des lacets des chaſſeurs. Tous les peuples peuvent dire, avec raiſon, que celui dont le nom eſt ſaint a opéré en moi de grandes choſes, & que je ſuis l'objet de ſa miſéricorde, qui s'étend de génération en génération ſur tous ceux qui le craignent. J'ai ſemé avec larmes, & je ſuis prête à moiſſonner avec joie.

Les Eſpions. Vous voilà aſſez pure, heureuſe Colombelle, pour paroître en préſence de votre bien-aimé: Il vous attend; & pour cet effet, le grand Maître d'Hôtel, ſui-

vi des Courtiſans, vient vous prendre pour vous conduire au Palais. Entrez cependant dans cette chambre, où trois Dames du premier rang, accompagnées de leurs ſuivantes, doivent vous habiller & vous ajuſter; & les Courtiſans qui doivent vous accompagner attendront à la porte juſqu'à ce que vous ſoyez en état de paroître.

Les Dames d'Atour. Soyez la très-bien venuë, notre très-douce & très-pure Colombelle.

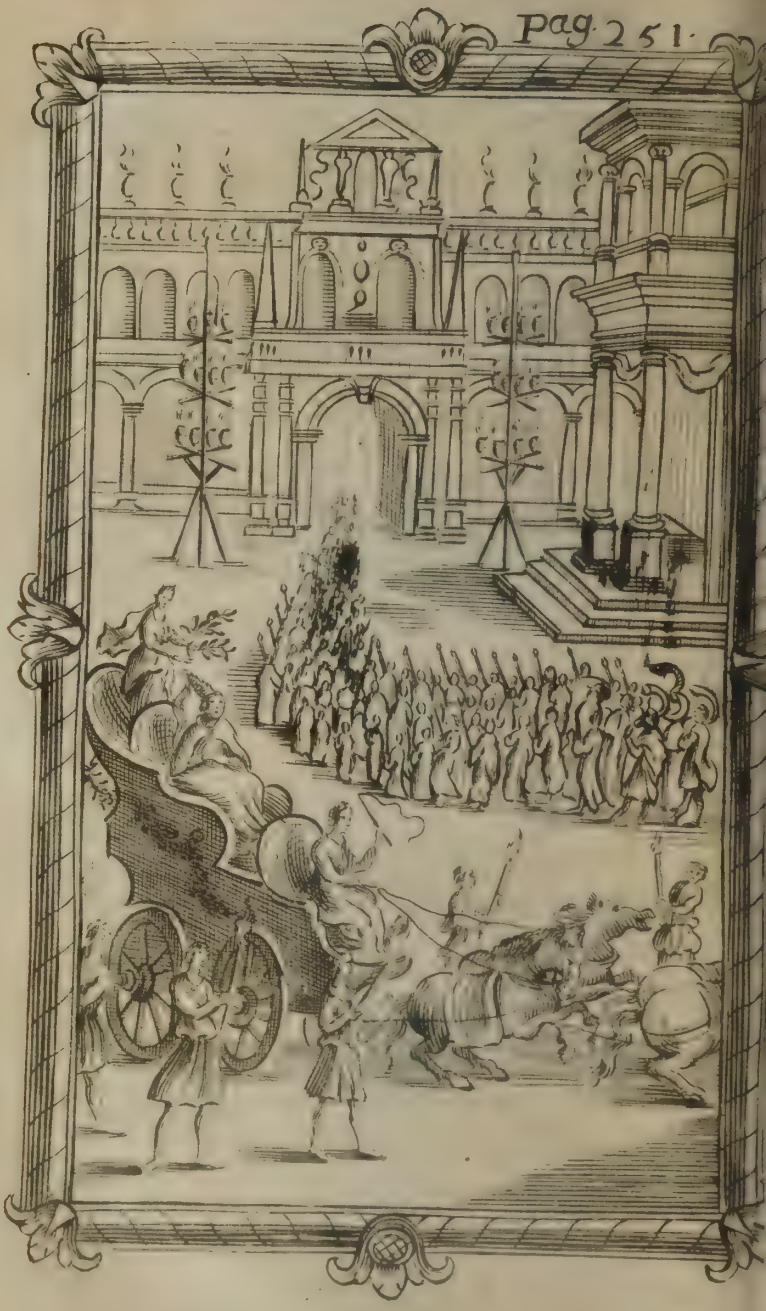
Colombelle. Vous me comblez d'honneur, je vous en remercie très-humblement.

Les Dames d'Atour. La ſageſſe avec laquelle vous vous êtes conduite, vous procure cet avantage. Vous êtes attenduë avec empreſſement dans le Palais, & nous vous y accompagnerons après que nous vous aurons habillée décemment. Il faut que vous preniez cet habit blanc réhauſſé d'une broderie précieuſe, & que vous vous pariez de

ces perles & de ces pierreries qui ſont d'un prix immenſe. Voici en un mot toutes les nipes & tous les joyaux qui peuvent contribuer à vous rendre brillante, belle & agréable aux yeux de votre bien-aimé. Parfumez vos cheveux, votre viſage & vos bras de ces pommades & de ces eſſences qui exhalent une charmante odeur..... Voici le Maître d'Hôtel qui vient vous ſaluer, & pour commencer avec toute ſa ſuite, la marche de votre entrée.

DECLARATION SPIRITUELLE.

Sous la figure de ce bain, des peignes & des vergettes, dont on nettoie Colombelle, *on ne peut avoir qu'une idée du Purgatoire où l'ame doit être purifiée des plus petites fautes pour jouïr de la gloire du Ciel. Les trois Dames & leurs ſuivantes, nous repréſentent les trois Vertus Théologales, & les autres vertus que* Colombelle *a pratiquées dans ſon pélerinage.*



CHAPITRE XXXIV.

Colombelle *parée ſomptueuſement, eſt conduite en triomphe au Palais.*

LE *Maître d'Hôtel.* O ! charmante *Colombelle*, qui êtes attenduë depuis long-temps de votre adorable bien-aimé, ſoyez la très-bien venuë. Je viens vous avertir de ſa part, que j'ai ordre de vous conduire en triomphe dans ſon Palais, avec toute cette illuſtre ſuite de Dames, de Demoiſelles & de Nobleſſe que vous voyez. Ayez donc la bonté de monter dans ce ſuperbe char de triomphe. Cette douce Dame que vous voyez eſt la Paix, qui a ordre de ſe tenir derriere vous pour ſoûtenir ſur votre tête la couronne de laurier qu'elle tient entre les mains. L'autre eſt la Renommée, qui eſt chargée de vous précéder,

montée ſur une haquenée blanche, & ſonnant de la trompette. Toutes les filles de Jeruſalem doivent ſuivre avec des flambeaux allumés. Tous les Courtiſans, la Nobleſſe, les Cours Souveraines; les braves & généreux Officiers & Soldats; tous les Corps, toutes les Confréries en cavalcade ſur des chevaux richement harnachés, doivent rendre votre marche pompeuſe & brillante. Douze filles d'une rare beauté, vêtuës de ſatin blanc, ſemeront des fleurs & des herbes odoriférentes ſur votre route. Les Muſiciens revêtus de leurs habits magnifiques & uniformes, & jouant de leurs différens inſtrumens, précéderont votre char, à côté duquel marcheront douze beaux & jeunes Pages, portant des flambeaux ornés de fleurs & de laurier. Les Gardes enfin ſeront diſperſés autour de vous, & vous conduiront dans ce pompeux cortége au Palais ſomptueux de votre bien-aimé.

Colombelle. Mon bien-aimé m'attend, dites-vous ; ô ! quelle agréable nouvelle ! mon bien-aimé m'attend !..... Une fille comme moi n'eſt pas digne de cet honneur. Quelle joie, quel honneur d'être conduite avec tant de magnificence, & à la vuë de la noble & ſuperbe Ville de Jeruſalem, dans le Palais charmant de mon bien-aimé. O ! Jeruſalem que vous êtes brillante par vos murs de jaſpe & d'hyacinthe, vos portes couvertes des plus fines perles, & par vos larges & longues ruës pavées du plus bel or ! mais ſi vous êtes ſi riche & ſi éclatante, que ne doit pas être le Palais de votre Roi ? Combien richement les appartemens ne ſont-ils pas meublés, & de quelle magnificence n'eſt pas ſon thrône ? Mais quelques belles, quelques précieuſes que ſoient toutes ces choſes, ſont elles comparables à la beauté majeſtueuſe de mon bien-aimé ? Je touche donc au moment de le voir & d'en jouïr, après

l'avoir ſi ardemment & ſi long-temps deſiré. Je verrai ſon très-adorable pere, & ſa très-pure mere, dont j'ai oui faire tant d'éloges. Quel compliment ſuis-je en état de leur faire ? Mais j'eſpere que le mérite de leur cher fils, mon bien-aimé, y ſuppléera. J'aurai la douce conſolation de voir mes parens, mes amis qui me féliciteront de l'honneur & de la joie que je vais partager avec eux. J'entendrai les cantiques d'actions de graces qu'on chantera à mon bien-aimé, dont la magnificence à mon égard ſera le ſujet. O ! honneur inconcevable qui m'eſt préparé ! ne craindrai-je pas de paroître en ſa préſence ? Méritai-je d'en être ſi bien reçuë, ayant manqué de zéle & de ferveur pour venir à lui ſans m'amuſer dans le chemin ? Ne devrois-je pas m'être munie des choſes rares que je pouvois acquerir, que je pourrois à préſent lui offrir ? Que je me repens de ma négligence & de ma pareſſe !

mais l'exceſſive bonté qu'il me témoigne me raſſûre. Je ſerai donc enfin ſatisfaite après tant d'inquiétudes ; les mépris que j'ai ſoufferts vont me procurer de l'honneur. Le peu d'humilité que j'ai eu va être récompenſé d'une gloire immenſe. Des richeſſes inaltérables vont me dédommager de la pauvreté que j'ai eſſuyée. Mon bien-aimé enfin m'attend pour couronner tous mes travaux. J'apperçois déjà ſon Palais. Je ſens mon cœur s'enflammer à la vuë des feux de joie & d'artifice dont il eſt environné. On diroit qu'il eſt tout en feu. Mais n'eſt-ce pas mon bien-aimé que je vois à la tête d'une illuſtre & nombreuſe compagnie ? Ah ! ſoûtenez ma foibleſſe avec des fleurs ; qu'on m'environne de fruits, car je languis, je meurs d'amour.

DECLARATION SPIRITUELLE.

L'honneur du triomphe que Colombelle *reçoit de ſon bien-aimé, n'eſt qu'une foible idée de la gloire du Ciel.*

CHAPITRE XXXV.

Colombelle *eſt reçuë avec honneur & avec tendreſſe de ſon bien-aimé, qui la conduit dans ſon Palais, où toute la Cour lui rend hommage.*

L'*Epoux*. Soyez la bien-venuë, ma bien-aimée ! avec quel empreſſement ne vous ai-je pas attendu ?

Colombelle. Ah ! mon Dieu & mon Roi, combien de tendres ſoûpirs ne vous ai-je pas adreſſé ? Avec quelle ardeur n'ai-je pas deſiré votre préſence ?

L'Epoux. Venez donc ma fidelle amie, venez partager ma gloire & ma joie ; & que votre peine & vos travaux s'effacent pour jamais de votre ſouvenir.

Colombelle. C'eſt à vous, mon Dieu & mon tout que j'ai l'obliga-

Pag. 255.

tion de ces honneurs. Je vous en rends mes très-humbles graces. Ah! que les baiſers dont vous m'honorez ſont doux! ai-je jamais mérité cette félicité incomparable?

L'Epoux. Il n'appartient qu'à moi de diſcerner le mérite; & je vous trouve digne de ce que je fais pour vous. J'avois le même deſſein ſur votre ſœur. Je lui avois deſtiné les mêmes honneurs. Il n'a tenu qu'à elle de les mériter.

Colombelle. Je ſuis embarraſſée de vous répondre, mon Seigneur & mon Roi. Que puis-je dire pour excuſer ſon imprudente témérité qui l'a précipitée dans un abyſme, d'où elle ne peut avoir aucune eſpérance de ſortir.

L'Epoux. Je le ſçais. Inſenſible aux peines que j'ai priſes pour elle, & aux faveurs que je lui ai faites, & ayant fait la ſourde oreille aux ſages conſeils de mes Envoyés, & ſur tout à ma voix qui l'appelloit comme vous dans cet heureux ſé-

jour, elle a mérité d'en être éternellement bannie. Je n'ai aucune pitié d'elle, ſçachant ſa dureté pour les pauvres, que j'aime comme mes freres. Qu'elle habite donc à jamais parmi les orgueilleux & les inhumains dans les antres ténébreux des démons. Pour vous, ma chere épouſe, qui fidelle à la grace de votre vocation, avez écoûté ma voix & celle de mes Envoyés; vous avez tout quitté & mépriſé pour l'amour de moi, recevez mon cœur en récompenſe, & entrez dans mon charmant Palais pour y faire un ſéjour éternel.

Colombelle. Graces immortelles vous ſoient renduës de l'excès de votre miſéricordieuſe bonté, qui me comble d'un honneur qui ſurpaſſe tout ce qui eſt poſſible d'imaginer.

L'Epoux. Entrez donc, ma chere Colombelle, & que je vous préſente à mon pere céleſte & à ma bien-aimée mere.

Le Pere. Soyez la très-bien venuë, ma chere fille, je me réjouïs du choix que mon cher fils vient de faire en vous élevant à la qualité de ſon épouſe.

La Mere. Je ſuis charmée de vous voir, ma chere fille. Que je vous trouve heureuſe d'avoir mépriſé le monde, où il n'y a que chagrin & inquiétude, pour venir dans ce ſéjour de joie & de repos.

Colombelle. O ! très-puiſſant Seigneur, ô ! très-noble Dame, que ne puis-je m'anéantir en reſpect & humilité, pour vous marquer ma reconnoiſſance.

L'Epoux. Venez, mes freres & mes ſœurs, approchez pour voir mon épouſe, & pour la féliciter ſur ſon heureuſe arrivée.

Les Courtiſans. Soyez la bienvenuë, notre très-chere ſœur, que nous attendons depuis long-temps. Notre joie eſt parfaite de voir qu'après avoir été expoſée à tant de travaux, vous venez vous repoſer a-

vec nous, & partager nos plaiſirs. Notre Roi vous les deſtine pour l'éternité.

Colombelle. Je vous remercie, mes amis. Je me réjouïs de me trouver en votre compagnie, à laquelle je ſuis venuë me joindre en marchant ſur vos traces.

L'Epoux. Et vous mes fideles ſerviteurs ! témoignez à mon épouſe la joie que vous avez de ſon arrivée.

Les Serviteurs. Nous ne pouvons mieux faire, charmante Colombelle, que de vous témoigner notre joie par nos chants mélodieux, & d'annoncer à toute la Cité votre arrivée dans ce Palais par le ſon de nos inſtrumens.

Colombelle. Je vous remercie de votre bon accueil & des marques d'affection que vous me donnez.

L'Epoux. Qu'on ſe diſpoſe à célébrer cette fête par le ſon des cloches & des carillons harmonieux, au bruit de l'artillerie, des trom-

pettes & des tambours, & de tous les inſtrumens ; qu'on tire toutes ſortes de feux d'artifice, & que chacun ſe prépare à cette ſolemnité par une parure & des ornemens qui en ſoient dignes ; qu'on arbore ſur les tours de la Ville les étendarts, les pavillons, les banderolles, & tous les ſignes de triomphe & d'allegreſſe ; en un mot que tous les habitans de cette grande Cité marquent leur zéle & leur joie par leur magnificence, car tel eſt mon plaiſir, telle eſt ma volonté ; & vous, ma chere épouſe, prenez poſſeſſion des thréſors inépuiſables que je vais vous faire ouvrir.

Colombelle. C'eſt vous, divin époux, que je regarde comme mon unique thréſor, vous dont la poſſeſſion m'eſt plus chere que tout ce qui eſt hors de vous-même.

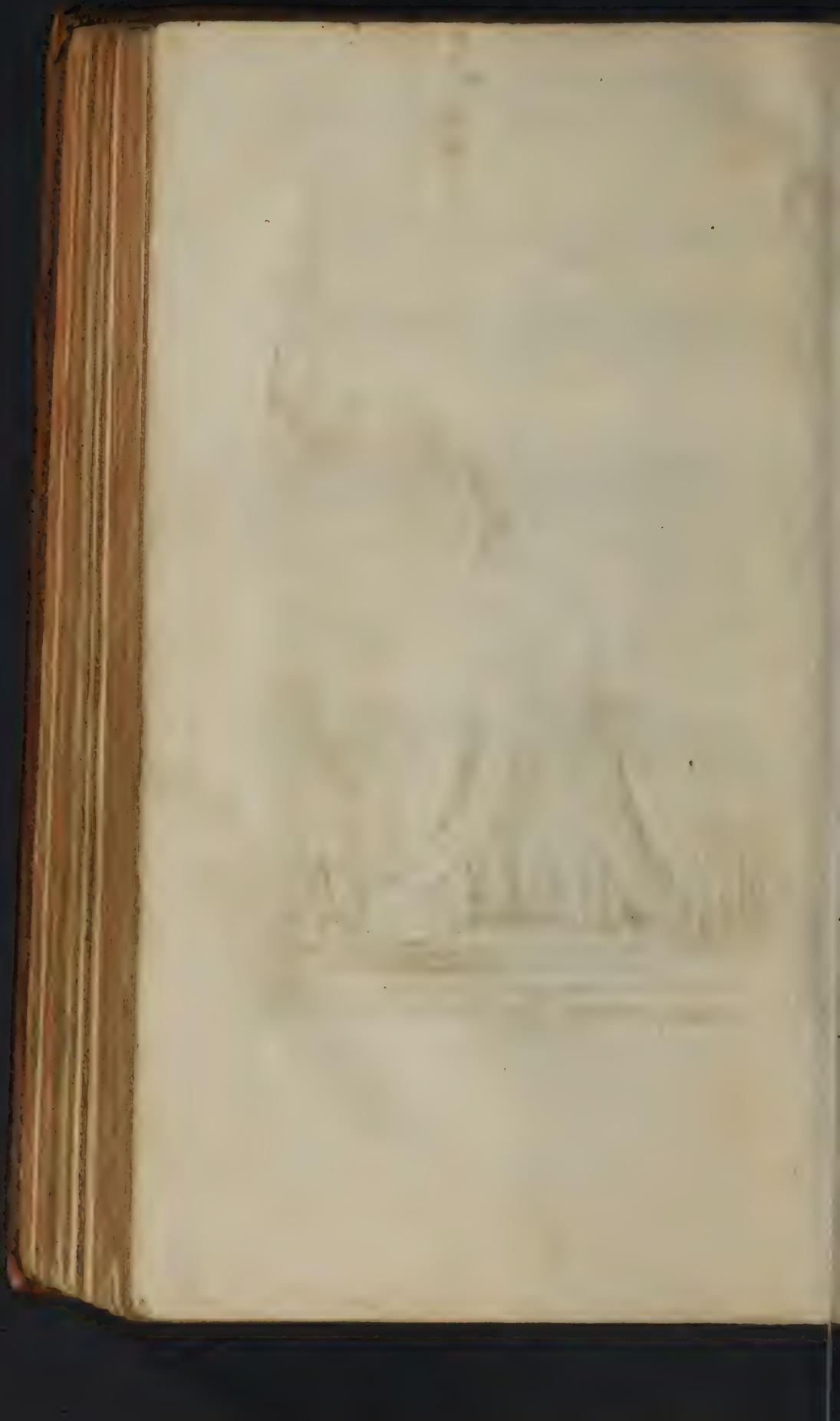
CHAPITRE XXXVI.

Colombelle *après avoir couronné de fleurs son bien-aimé, en reçoit la couronne d'immortalité.*

L'*Epoux.* Voici, ma chere épouse, la précieuse couronne d'or, ornée de pierreries que je vous ai promise! Approchez, & que je mette sur votre tête cette couronne de gloire.

Colombelle. O! mon Seigneur, ma couronne, ma gloire & ma vie! que puis-je vous offrir en reconnoissance de l'honneur infini que je reçois de vos généreuses mains? Oserai-je vous présenter une couronne de fleurs que j'ai cueillies dans mon voyage? Il n'y en a aucune qui ne soit un symbole de quelque affection de mon cœur; permettez, mon bien-aimé, que les

pag. 222.



mêmes mains qui l'ont formée la placent sur votre belle tête. Il me reste quelques fleurs, que j'ai destinées pour votre très-pure mere & pour vos courtisans.

L'Epoux. J'accepte de bon cœur, une couronne qui m'est si agréable. Vous avez blessé nos cœurs, charmante Colombelle ; vos levres sont comme des rayons de miel, & l'odeur qui exhale de vos habits est plus douce que celle de l'encens. Considérez, ma très-chere mere, & vous mes favoris, considérez la fraîcheur & la beauté des fleurs dont ma bien-aimée me fait présent ; & recevez, je vous prie, avec autant d'empressement que moi, celles qu'elle vous a destinée.

La Mere. Que j'estime ces belles fleurs qu'on a pris la peine de m'apporter de si loin ; qu'elles me sont agréables, venant d'une main si pure. Je ne puis que vous faire part de ma joie & de mes plaisirs, pour

reconnoître l'attention que vous avez euë pour moi.

Les Courtiſans. Nous joignons nos voix & nos cœurs à notre Reine : Et nous avons une entiere ſatisfaction de vous voir aſſociée à notre éternelle félicité.

Colombelle. Fut-il jamais, très-illuſtre Dame & chers amis, fut-il jamais de commerce plus avantageux que celui-ci ? Ce que je reçois eſt infiniment au-deſſus de ce que je donne.

L'Epoux. Cette couronne de fleurs eſt un de mes beaux ornemens, & je veux en orner ma tête pour faire voir à toute ma Cour l'eſtime que j'en fais. Je ſuis moi-même une des plus belles fleurs qui croiſſent dans les campagnes & le plus beau lis des vallées. Ma bien-aimée brille entre les filles, comme un lis parmi des épines.

Un Serviteur. Je viens vous avertir, mon Seigneur, qu'on a ſervi, & que le haut & le très-puiſſant

Pere ſouhaite qu'on ſe mette à table pour ſe réjouïr.

L'Epoux. On vient de m'annoncer, ma chere mere, que les mets ſont ſur la table; vous plaît-il que nous nous aſſeyons pour ſatisfaire aux deſirs de mon pere? Venez, ma chere épouſe, & commencez à vous dédommager des peines que vous avez priſes pour moi. Vos jouës, ma charmante Colombelle, vos jouës & votre col reſſemblent au col & à la tête d'une tourterelle: Nous vous donnerons pour l'orner de magnifiques colliers d'or garnis de pierreries. Vous êtes belle par vos yeux auſſi purs & auſſi brillans que ceux d'une colombe; vous êtes toute belle, ma chere amie, & vous êtes ſans tâche & ſans défaut. Vos lévres ſont fraîches & vermeilles comme des roſes, votre parole eſt douce, & vos dents ſurpaſſent la blancheur d'un troupeau de brebis qu'on ramene du lavoir, après les avoir tonduës. Découvrez-moi vo-

tre visage; faites raisonner votre voix à mes oreilles, car elle est douce, & votre face est belle.

Colombelle. Et vous, mon bien-aimé, que j'ai choisi entre mille, que vous êtes charmant & beau! votre tête ornée d'une chevelure blonde, est plus éclatante que l'or le plus fin; vos jouës semblables aux plus belles roses mêlées avec des lis; vos lévres qui distillent la plus douce myrthe; votre bouche d'où s'exhalent les plus agréables parfums; vos bras & vos mains blanches ornées d'hyacinthes; vos jambes semblables à des colomnes de marbre; votre nom, enfin, qui coule comme de l'huile jusqu'au fond du cœur; toutes les beautés que je vois en vous ont ravi mon ame; & je ne suis pas surprise que toutes les jeunes filles soient charmées & vous aiment. Vous êtes mon bien-aimé, & ma tête se reposera sur votre main gauche, tandis que votre droite m'embrassera. Des millions de sources d'eau ne se-

roient pas capables d'éteindre l'amour dont je brûle pour vous.

L'Epoux. Je ne ſçais, ma pure Colombelle, quelles careſſes je puis vous faire : je réſerve à demain le plaiſir que j'aurai de vous montrer mes appartemens & mes cabinets, je vous conduirai dans mes jardins & mes vergers arroſés de pluſieurs magnifiques fontaines ; dans mes promenades & mes bocages, où vous verrez des ruiſſeaux, des étangs, & une infinité d'oiſeaux dont le chant & le ramage ne peuvent que vous charmer. Vous y verrez toute la Nobleſſe & les filles de la Ville venir au-devant de vous dans un appareil ſomptueux pour vous congratuler de la victoire que vous avez remportée ſur le monde & ſur vous-même.

DECLARATION SPIRITUELLE.

On voit ici que Colombelle *ayant cultivé la grace comme une ſemence jettée dans ſon cœur, en retire une moiſſon immenſe qui lui procure une couronne immortelle.*

CHAPITRE XXXVII.

La ſolemnité des Noces de Colombelle *avec ſon bien-aimé.*

L'*Epoux.* Venez, ma chere épouſe, & prenez place auprès de moi; que le Maître d'Hôtel ordonne un Banquet des plus ſomptueux; que rien de tout ce qui peut contribuer à la joie & au plaiſir ne ſoit oublié; qu'on banniſſe de ce lieu de délices, tout ce qui pourroit y mêler de l'amertume. C'eſt ainſi, ma bien-aimée, que je veux éternellement éloigner de vous tout ſujet d'inquiétude.

Colombelle. Je le vois, je le reſſens, que les plaiſirs dont vous me comblez raviſſent mon ame hors d'elle-même: Et je ne pourrois y réſiſter ſi vous ne me ſoûteniez vous-même. Pour en marquer ma

pag. 228.

reconnoiſſance je vais me joindre à votre chere mere, à tous vos favoris & à toutes les filles de votre ſainte Cité, pour vous en remercier par nos louanges & par l'exaltation de votre nom adorable. O mon Soleil! dont j'ai ardemment recherché la lumiere dont je jouïs à préſent; comment eſt-ce que je ne m'évanouïs pas en goûtant la joie & le plaiſir que vous me faites? Que je vous trouve au-deſſus de l'idée qu'on m'avoit donné de vous pendant mon pélerinage. Que le monde a peu connu votre excellence, lorſque vous y avez voyagé! Par quel excès d'amour avez-vous pû quitter ce ſéjour délicieux pour prendre la peine de m'appeller d'une voix tendre & amoureuſe? Que cet amour eſt grand & hors de la portée de tout eſprit humain! que l'amour de votre pere eſt grand de m'avoir donné un tel époux! que celui de votre très-pure mere eſt grand de vous avoir enfanté, alai-

té & nourri pour moi ! ma langue n'eſt pas capable de vous donner la plus foible idée de la gratitude que je ſens. Je ne puis que vous donner mon cœur, afin que vous y démêliez tous les ſentimens que je ne puis exprimer.

Quelle agréable ſurpriſe pour moi de trouver ici une ſi illuſtre & ſi parfaite compagnie, tant de beautés, tant de richeſſes, & une ſi grande magnificence. La douceur, le repos, l'union, la charité, toutes ces vertus y regnent ſouverainement. Séchez les larmes de mes yeux que la douleur & la peine vous arrachoient, & n'en répandez plus que de joie & d'amour. O mon bien-aimé ! qu'avois-je de bon qui pût me concilier votre amour juſqu'à ce dégré, ce n'eſt donc qu'à votre pure bonté que je dois ma vocation & votre choix. O ! flammes pures qui êtes allumées dans mon cœur, ſortez-en maintenant avec violence ! je m'anéantis quand

je penſe qui je ſuis & qui eſt celui qui m'aime ſi tendrement. Je vous rends d'immortelles graces, parens, amis, maîtres & maîtreſſes qui avez eu ſoin de mon éducation & de m'inſpirer la crainte de Dieu & l'amour de la vertu & de mon bien-aimé. Je vous remercie Miniſtres ſacrés, dignes Ambaſſadeurs de mon époux & de mon Roi, de m'avoir aſſiſté de vos ſages conſeils & de vos charitables corrections. Louez-le de m'avoir rendu participante de ſa gloire, dont la plus petite étincelle ſurpaſſe infiniment celle du monde. Quels plaiſirs pour de ſi petites peines! quels honneurs pour une ſi foible humilité! & vous mon cœur & ma bouche vous n'avez plus d'expreſſions & de ſentimens capables de former de plus dignes actions de graces à mon bien-aimé.

Soyez donc éternellement beni, mon Dieu, que votre puiſſance ſoit

connuë, & vos louanges chantées dans tous les siécles des siécles. Ainsi soit-il.

DECLARATION SPIRITUELLE.

On voit dans ce dernier Chapitre les plaisirs & la joie qu'on a à espérer lorsqu'on sert bien Dieu, qu'on honore la très-sainte Vierge, qui par son intercession peut nous procurer beaucoup de graces dans cette vie pénible & misérable.

FIN.

TABLE
DES
CHAPITRES.

CHAP. I. COlombelle *est fidelle à écouter & à suivre la voix de son amant*; Volontairette *au contraire ne s'occupe qu'à prendre ses aises.* Pag. 1

CHAP. II. *La tendre* Colombelle *brûle d'amour pour son amant, & l'insensible* Volontairette *est tiéde & paresseuse.* 13

CHAP. III. Colombelle *prémunit sa sœur contre les accidens de la vie, & l'exhorte à cueillir des fleurs pour en faire un bouquet à son amant.* 27

CHAP. IV. Volontairette *ne respirant que la bonne chere, mange & pro-*

digue tout d'un coup les proviſions qu'elle a faites pour le voyage. 37

CHAP. V. Colombelle *voulant avancer ſon chemin, eſt contredite par* Volontairette, *qui s'oubliant de nouveau, s'amuſe à regarder des Comédiens avec qui elle ne gagne que de la vermine.* 45

CHAP. VI. Volontairette *voyant un Paon épanouir ſes belles plumes, ſouhaite d'être habillée à la mode. Elle s'enfonce en marchant dans un tas d'ordure qui lui rend les pieds auſſi ſales, que ceux du Paon ſont vilains.* 51

CHAP. VII. Volontairette *ne peut ſouffrir les Pourceaux, parce qu'ils ſe vautrent dans les cloaques; & un Veau la frape au viſage de ſa queuë fienteuſe.* 58

CHAP. VIII. Volontairette *s'étant élevée à la faveur des louanges qu'on lui a données, tombe à la vuë de tout le monde, qui ſe moque de ſa témérité.* 70

CHAP. IX. Volontairette *voulant ſe*

venger de l'insulte qui lui a été faite par les Payſans, n'en reçoit que plus de confuſion. 77
CHAP. X. Volontairette *veut s'élever aux honneurs, & elle ne peut ſe ſoûtenir ſur une petite hauteur d'où elle tombe.* 91
CHAP. XI. Volontairette *voulant ſe défendre d'un chien qui abboie, ſe remplit d'ordure & de bouë.* 96
CHAP. XII. Volontairette *attaque un Taureau dans ſon chemin qui la bleſſe à la jambe.* 99
CHAP. XIII. Volontairette *voulant par délicateſſe éviter les pauvres, reçoit ſur ſon corps un ſceau d'eau ſale qu'on lui jette par une fenêtre.* 105
CHAP. XIV. Volontairette *provoque deux chiens au combat; & ſes habits ſont enſanglantés.* 110
CHAP. XV. *La friande* Volontairette *ne cherchant qu'à contenter ſon appétit, mange inconſidérément un limaçon.* 116
CHAP. XVI. Volontairette *refuſant*

de ſuivre ſa ſœur dans le bon chemin, s'égare : Et étant montée ſur une vache, elle tombe dans un bourbier. 124

CHAP. XVII. Volontairette *a l'imprudence de monter à nud ſur un Poulain qu'elle rencontre, s'expoſant ainſi à faire une chute dangereuſe.* 131

CHAP. XVIII. Volontairette *commence à faire de grands complimens à ſa ſœur, & s'amuſant à chercher le gîte d'un liévre, elle y ſent une mauvaiſe odeur.* 137

CHAP. XIX. Volontairette *faiſant des efforts pour prendre un Faucon en l'air, ſe bleſſe à la jambe, & ſe rend boiteuſe.* 147

CHAP. XX. Volontairette *voulant ſe repoſer ſur un tas de foin, eſt piquée par des éperons qu'un palfrenier y avoit laiſſés par mégarde.* 154

CHAP. XXI. Volontairette *prétend retirer un grand honneur d'un petit préſent qu'elle fait.* 163

CHAP. XXII. Volontairette *accable d'injures une Servante, & casse de colere un œuf gâté.* 170

CHAP. XXIII. Volontairette *faisant peu de cas des Envoyés de son amant, ne les écoute pas, & s'amuse à considérer une pie.* 176

CHAP. XXIV. Volontairette *payant l'Hôtesse, en reçoit autant d'argent qu'elle en donne.* 182

CHAP. XXV. *La pomme que* Volontairette *a acquise par un mensonge, se trouve pourrie.* 189

CHAP. XXVI. *Le desir criminel qu'a* Volontairette *de s'enrichir par l'art magique, est suivi de beaucoup de chagrin & de la perte de sa bourse.* 200

CHAP. XXVII. Volontairette *s'amuse à danser & à chanter pour avoir le prix. Elle gagne enfin une guirlande de neffles qui se trouvent pourries.* 209

CHAP. XXVIII. Volontairette *veut abandonner ses fleurs par un respect humain.* : *Et* Colombelle *ne cher-*

chant qu'à plaire à ſon amant, veut continuer d'en cueillir. 216

CHAP. XXIX. Volontairette *s'amuſant à regarder un Perroquet, reçoit ſur ſes habits l'ordure d'une Cigogne.* 219

CHAP. XXX. Volontairette *s'arrêtant à une Poterie pour y acheter une Tire-lire, ſe remplit de bouë.* Colombelle *la voyant rire d'un Singe, déplore ſes mœurs, qui reſſentent aſſez les ſingeries & les malices de cet animal.* 222

CHAP. XXXI. Volontairette *s'énorgueillit de ſes œuvres, tandis que* Colombelle *s'humilie à la vuë de ſes foibleſſes. Cette orgueilleuſe monte ſi haut ſur la montagne, qu'elle en eſt renverſée par le vent.* 227

CHAP. XXXII. Volontairette *ſe trouvant dans une affreuſe nuit, déplore ſon état funeſte, & s'abandonne au déſeſpoir.* 237

CHAP. XXXIII. Colombelle *arrivant aux Fauxbourgs de Jeruſalem, y eſt arrêtée quelque temps*

pour s'y laver & nettoyer, pendant qu'on lui prépare des nipes magnifiques. 245

CHAP. XXXIV. Colombelle *parée ſomptueuſement, eſt conduite en triomphe au Palais.* 251

CHAP. XXXV. Colombelle *eſt reçuë avec honneur & avec tendreſſe de ſon bien-aimé, qui la conduit dans ſon Palais, où toute la Cour lui rend hommage.* 256

CHAP. XXXVI. Colombelle *après avoir oouronné de fleurs ſon bien-aimé, en reçoit la couronne d'immortalité.* 262

CHAP. XXXVII. *La ſolemnité des Noces de* Colombelle *avec ſon bien-aimé.* 268

Fin de la Table.

APPROBATION.

CE Dialogue entre deux Pélerines allant à la céleſte Jeruſalem, où ſont expoſés les dangers de cette vie, avec les moyens d'en échapper heureuſement, traduit en François, eſt digne d'être imprimé. Le 22 de Janvier 1636.

ZEGERUS VAN HONTSUM,
Chanoine & Pénitencier d'Anvers, Cenſeur de Livres.

MISC-4

G743873
18AG17